Quis ut Deus ? — Dieu premier servi

TOME VII — N° 2

REVUE INTERNATIONALE

DES

SOCIÉTÉS SECRÈTES

Organe de la LIGUE FRANC-CATHOLIQUE

Contre les Sociétés Secrètes Maçonniques ou Occultistes et leurs Filiales

PARTIE JUDÉO-OCCULTISTE

Paraissant le 5 de chaque mois

TROISIÈME ANNÉE

N° 2 — 5 FÉVRIER 1914

ABONNEMENTS

Partie Judéo-Occultiste { France. 20 f. par an / Etranger 25 — } || Partie Maçonnique. { France. 20 f. par an / Etranger 25 — }

Pour les deux Parties . . { France........... 35 fr. par an / Etranger........... 45 — }

ON S'ABONNE EN FRANCE, SANS FRAIS, DANS TOUS LES BUREAUX DE POSTE

Les Abonnements sont annuels et partent du 1er Janvier

Prix du Numéro : **2** *francs*

EN VENTE :

A PARIS

Bureaux de la Revue — *96, Boulevard Malesherbes*

Librairie des Saints-Pères — *83, Rue des Saints-Pères*

Bruxelles — Librairie Albert Dewit

Genève — Librairie Vve Garin

Rome — Librairie Desclée et Cie

St-Louis, Mo *Etats-Unis* — B. Herder *Publisher* — *17, South Broadway*

Vienne — Librairie Gérold

Prague — Librairie Topic

LIVRAISON DU 5 FÉVRIER 1914

SOMMAIRE

PARTIE DOCUMENTAIRE

Certaines questions maçonniques, encore à l'étude, peuvent être traitées à un point de vue différent ; nous croyons utile de faire connaître ces diverses solutions, tout en laissant aux auteurs la responsabilité de leurs articles.

Toute la correspondance, concernant la Revue, doit être adressée à son Secrétaire, M. VICTOR DESCREUX, **96, Boulevard Malesherbes,** PARIS, XVII.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LETTRE A M. CHARLES NICOULLAUD

Mon Cher Ami,

Je vous transmets une pétition du Comité-Directeur de la ligue de « *La Bastille* ». Elle vous regarde, sauf deux points qui me sont personnels et que je m'empresse de relever.

Il est exact que je suis le *fondateur* de la *Revue internationale des sociétés secrètes*, ce qui ne contredit en quoi que ce soit nos dispositions particulières au sujet de la direction et de la rédaction de ce périodique. Au reste, une note, reproduite dans tous les numéros, laisse à chaque auteur la responsabilité de ses articles, cela suffit. J'ajoute que je vous ai demandé de retirer quelques pages contre M. Copin-Albancelli au sujet de la Fédération antimaçonnique. Ces pages sont au dossier que des personnes autorisées m'ont prié d'établir sur cette question. Mon intervention s'appuyait sur ce que j'étais le seul promoteur de la « Fédération », et par là même, directement attaqué par *La Bastille*[1]. Mais du moment que depuis lors vous vous êtes vu personnellement visé, je ne pouvais plus contester votre droit de réponse, surtout dans la partie *judéo-occultiste*, dont vous êtes spécialement chargé. D'autre part, à votre insu, j'avais prévenu — jadis — de vos intentions, M. Copin-Albancelli, par ma lettre du 31 mai dernier, en ces termes : « Quant à M. Nicoullaud, je l'ai empêché de répondre à vos articles et à votre lettre communiquée par M. de la Rive. Je ne veux aucune polémique ni publique, ni privée ; *d'ailleurs vous auriez fort à faire avec lui, il met les points sur les i à en briser sa plume.* »

Je lis encore dans la pétition ci-jointe :

« M. Copin-Albancelli... que M. le chanoine Jouin lui-même, en maintes occasions, a honoré publiquement de sa confiance et de son estime. »

1. C'est dans le même but d'apaisement que, tout en acceptant, avec le Comité de Rédaction. la proposition de M. Bord au sujet de la critique de l'*Eques a capite galeato*, je lui posai la condition de ne pas attaquer M. Copin-Albancelli et de ne pas révéler l'auteur caché sous le pseudonyme de Benjamin Fabre : la signature de cet auteur était à la dédicace de l'exemplaire confié à M. Bord.

Rien de plus vrai ; mais les injustifiables agressions dont nous sommes l'objet m'ont dévoilé, pour l'instant tout au moins, un Copin-Albancelli que je ne connaissais pas, et dont cependant je ne parlerais pas même aujourd'hui, si la requête de son comité ne m'y obligeait, parce qu'il y a là, pour nous, une question de vie ou de mort. [1]

Déjà, j'ai été très surpris de l'article du 19 avril 1913 dans lequel M. Copin-Albancelli dénonçait, « avant la lettre », comme je l'écrivais à M. de la Rive [2], mon projet de Fédération. C'était user, sinon abuser, de confidences faites surtout à M. Baron, ancien ami de toute ma famille ; de plus, j'ai été peiné de l'attitude hostile prise *ex abrupto* par le directeur de *La Bastille*, et de l'argument qu'il opposait à mon appel touchant l'oubli du passé : « Quelle est la volonté de Dieu ? écrivait-il le 17 mai ; c'est la justice. Le pardon des offenses, c'est pour ainsi dire un luxe moral, un luxe magnifique et si bienfaisant pour qui sait le pratiquer ! Mais une chose est de nécessité absolue : l'esprit de justice ».

Je ne reconnaissais plus le Copin-Albancelli que j'avais soutenu d'un si fort coup d'épaule dans sa dernière lutte, et je répondis le 21 mai à une lettre de M. Berger, de Lyon :

« ... Aussi ai-je été péniblement surpris lorsque, sans me prévenir, alors qu'on se servait de mes confidences amicales, *La Bastille* fit paraître le premier article de M. Copin-Albancelli, qui quoi qu'il en dise, ne visait à rien moins qu'à étouffer mon idée dans son germe.

« Devant cette indiscrétion publique, j'ai dû répondre par mon article sur « la Fédération antimaçonnique. »

« J'ignore ce que feront les Ligues, mais les arguments invoqués par *La Bastille* ne renversent nullement les miens, et sa curieuse exégèse n'entame pas mes citations de l'Evangile ou des Epîtres. En de telles matières, il est bon de se tenir sur ses gardes, quand on n'est pas théologien, et il est périlleux de dogmatiser et d'émettre des principes qui n'ont d'autre base que de favoriser notre manière de voir. Au contraire, pour les questions de personnes, il est évident que cela regarde les intéressés ; à eux d'agir à leur guise. Toutefois, j'ai le regret de n'avoir plus retrouvé, dans les articles de *La Bastille*, M. Copin-Albancelli tel que je l'avais connu, excusant ses ennemis et faisant preuve d'une largeur d'idées toute chrétienne. C'est à cause de cette attitude que je l'avais toujours soutenu, comme ceux

1. Je regrette qu'on m'ait adressé cette sommation : désormais, mon silence pourrait être faussement interprété comme un blâme vis-à-vis de mon collaborateur indignement attaqué, et pour l'acceptation de l'odieux verdict de M. Copin-Albancelli qui disqualifie notre Revue et assimile son action à l'œuvre même de Léo Taxil. Je ne cherche pas d'excuses : mais il est incroyable et exorbitant que les signataires du Comité de *La Bastille* osent m'en demander.

2. Lettre du 21 mai 1913.

près desquels je l'ai fait peuvent en rendre témoignage ; et j'avoue que c'est elle encore qui m'avait inspiré mon projet de Fédération.[1]

« En tout cas, si MM. Copin-Albancelli et Baron m'avaient dit franchement qu'a aucun prix ils n'accepteraient ma fédération, même sur les bases générales que j'émettais, avec la Ligue de Fraville, dans l'hypothèse où celle-ci donnerait son adhésion, j'aurais évidemment attendu, et mon article, très probablement, n'aurait jamais été composé.

« Ce sont eux qui ont lancé l'idée avant moi, je lui ai donné sa forme, mais la Ligue de *La Bastille* avait déjà déclaré qu'elle n'y adhérerait pas. De plus, M. Copin-Albancelli avait été voir M. de la Rive pour l'avertir que la Fédération aurait pour but d'enlever aux Ligues leur autonomie. C'est M. de la Rive qui l'a rapporté à M. Nicoullaud. Or MM. Copin-Albancelli et Baron savaient parfaitement le contraire. Tout était donc calculé pour faire échouer mon projet ; et, de fait, il n'y a encore d'acquis à la Fédération que le refus formel de la Ligue de *La Bastille*, et le siège habilement fait autour de M. de la Rive, bien avant qu'il ne fût saisi de mes intentions.

« L'avenir dira le reste, et je n'ai plus à m'en occuper. Mais je reste persuadé que mon projet de Fédération, avec ses deux articles si sages et si faciles d'exécution, peut seul donner à l'antimaçonnerie française l'influence et la vitalité dont elle manque, faute d'union ; et toutes les questions de personnes que vous lui opposerez seront toujours entachées, aux yeux du public, d'un amour-propre mal dissimulé, sacrifiant la cause antimaçonnique à des susceptibilités sans magnanimité et sans esprit chrétien ».

Mais, ce qui est plus grave, c'est que M. Copin-Albancelli, pour mieux ruiner mon projet de Fédération, osa insinuer qu'il me venait de quelque inspiration maçonnique. C'était si bien ce qu'il voulait imaginer que, dans une lettre du 28 mai, il m'écrivait :

« Enfin, je sais par expérience que celui dont je parle (l'esprit de mensonge et l'esprit de trahison) est habile à manœuvrer dans l'ombre. Je devais donc me demander s'il n'était pas l'inspiration invisible — invisible même pour vous — de cette idée de Fédération à laquelle il aurait tant à gagner » (!!)

Je répondais, le 31 mai :

« Je n'ai point à discuter les raisons résumées dans votre lettre et détaillées dans vos articles. Je voulais l'union ; vous n'en voulez pas, c'est votre droit ; mais vous auriez mieux fait, ce me semble, de m'avertir tout au moins avant de jeter la chose dans le public. Après tout, vous m'avez obligé à publier l'article sur la « Fédération antimaçonnique » ; mon idée est lancée, les Ligues feront ce qu'elles jugeront convenable, ce n'est plus mon affaire.

1. On voit que ce n'est pas la présente pétition qui m'amène à modifier mon jugement sur M. Copin-Albancelli.

« Je tiens seulement à constater que ce projet de Fédération vient uniquement de moi. Le général de Kerdrel, avec qui j'ai pu en causer à peine deux minutes lors d'un dîner dans ma paroisse, m'avait paru disposé à entrer dans mes vues qu'approuvait aussi M. Bidegain ; mais, ni de ce côté ni du vôtre, personne ne m'a suggéré mon plan et mes deux statuts, et,comme je n'en avais entretenu aucun autre membre de l'Antimaçonnerie, il est évident que j'en suis seul l'auteur. De plus, la Ligue que vous regardez comme particulièrement intéressée à la Fédération au point d'en être l'inspiratrice, et qui, à ma connaissance est la plus réfractaire, ne soupçonnait pas encore qu'il en fût question.

« Ne cherchez donc pas ici d'infiltrations maçonniques ; et laissez-moi vous faire remarquer que c'est là une explication aussi vague que facile. dont on abuse beaucoup trop parmi les antimaçons. Pour moi, j'ai encore assez conscience de mes idées, et je me sens une volonté trop personnelle pour prendre aux autres, à mon insu, ce que je pense et ce que je veux. Aussi, je maintiens mon projet de Fédération tel qu'il est développé dans la *Revue Internationale des Sociétés Secrètes* du 5 mai, et j'en revendique la paternité ; très sûr, au reste, que le pardon des injures n'est point théologiquement « un luxe moral », mais que la charité passe avant la justice ».

Or, depuis le 31 mai, sans souci de mes affirmations, sachant fort bien que je ne suis pas plus accessible que lui aux infiltrations maçonniques et que, dans mon entourage fort restreint, y compris M. Nicoullaud, il n'y a pas de maçons ni de maçonnisants, se croyant illuminé pour découvrir, là où il en sent le besoin, « des influences individuelles soigneusement couvertes », M. Copin-Albancelli a continué à notre endroit les mêmes accusations pour essayer de porter, le 6 décembre 1913, ce coup mortel à la *Revue internationale des Sociétés secrètes :*

« N'est-on pas en droit de se demander si, derrière ceux qui propagent, avec une bonne foi sans doute complète, des doctrines à ce point dénuées d'utilité pratique, ne manœuvrent pas de ces « frères insinuants », aussi habiles que ceux dont il est question dans les Ecrits originaux de l'Illuminisme[1] » ?

Par un rapprochement curieux, la ligue, dite de M. Flavien Brenier, fille légitime, bien que révoltée, de la ligue de *La Bastille,* emploie, avec la même hypocrisie, le même argument. La publication du compte-rendu de son Comité-Directeur, en date des 27 et 28 juin 1913, en fera foi. Eh ! bien, quand de semblables dénonciations deviennent, sous la plume d'un écrivain, non plus une parole fugitive, mais un procédé courant, une machine de guerre d'autant plus commode à manier qu'elle est chargée

1. Article du 6 décembre 1913. *La Bastille.*

de suppositions gratuites et mensongères que le simple respect de soi et des autres devrait interdire, quand on agit de la sorte malgré la parole de ceux qu'on attaque, ils sont en droit, à leur tour, de se demander qui fait le jeu de la Maçonnerie, et si vraiment les infiltrations maçonniques ne sont pas du côté des accusateurs. Non, ce n'est pas le Copin-Albancelli que j'ai connu et défendu.

Et pourquoi cette levée de boucliers ! Parce que notre Revue veut introduire, paraît-il, dans les groupements antimaçonniques :

« Une certaine mystique qui tend à chercher uniquement dans le monde astral ou infernal les chefs des Sociétés secrètes et,en particulier,de la Franc-Maçonnerie. Elle ne nie pourtant pas précisément la nécessité de l'action contre les éléments humains ; mais elle détourne les esprits vers des sujets qui sont sans utilité pratique dans la formidable lutte actuellement engagée [1] ».

Notre Revue tient à donnner des documents sur toutes les questions mondiales occultistes ou maçonniques. En feuilletant *La Bastille* de 1912 et 1913, je m'aperçois que nous avons traité tous les sujets qu'elle a abordés, et, certes, plus amplement qu'elle, même pour le *Pouvoir occulte,* ce dont ses rédacteurs ne se doutent pas. Dès notre premier article, nous donnions le texte de Gougenot des Mousseaux,sur le Comité-Directeur judéo-maçonnique. Au lieu de nous attarder aux Illuminés ou à la Haute-Vente qui n'ont exercé qu'une influence passagère, nous avons soigneusement noté les directions capables d'indiquer un pouvoir permanent ; nos documents anciens sont précieux dans ce sens, surtout celui de Devoulx, qui situe en Angleterre, non sans une sérieuse apparence de vérité, le cabinet noir de la Maçonnerie universelle.Un article de M. Hacault tendait à établir, avec preuves à l'appui, qu'il fallait abandonner Londres pour Rome. Je suis même étonné que les *Cahiers romains,* si portés à la recherche du « Pouvoir occulte », n'aient pas même parlé de cette révélation. Ils nous doivent du moins cette justice que nous reproduisons fidèlement leurs articles sur ce sujet, tant nous sommes désireux d'élucider cette question comme les autres. Mais qu'il nous soit permis de constater que l'affirmation tapageuse de ce « Pouvoir occulte », fruit, nous dit-on, de dix années de réflexion, et sa poursuite platonique, sans jamais dénoncer une piste ou un nom, c'est tout simplement « détourner les esprits vers des sujets qui sont sans utilité pratique dans la

1. Même article du 6 décembre.

formidable lutte actuellement engagée ». Que de fois, on a voulu nous faire toucher du doigt que cette course au clocher était une manœuvre maçonnique ; nous n'y avons jamais donné notre adhésion ; mais, en grâce, qu'on ne vienne plus chercher chez nous et dans notre manière de faire des inspirations et des connivences avec l'ennemi.

Donc, je soutiens que nous avons fait pratiquement en faveur du « Pouvoir occulte », depuis nos deux années d'existence, plus que *La Bastille* en 1912 et en 1913. Elle pivote sur place, voilà tout. Mais elle se plaint que nous voulons entraîner les antimaçons dans l'astral. Je serais, pour ma part, bien inhabile à jouer ce rôle ; puis je ne crois ni aux entraîneurs, ni aux chefs d'école dans l'antimaçonnerie ; je me garde donc d'y prétendre (1).

J'ai voulu un « Index occultiste » parce qu'on m'avait demandé, en haut lieu, un travail sur tous les groupements apparentés à l'occultisme. Ayant fait relever dans ce sens les ouvrages parus de 1840 à 1890, on m'apporta une liste de plus de 1.600 volumes, en me disant que ce catalogue en comprenait à peine la moitié. J'estimai que, pour se diriger dans un tel labyrinthe, il fallait d'abord résumer mensuellement les revues occultistes. Ce fut le point de départ de ce nouvel « Index » qui me valut, à Rome, les plus précieux encouragements. Deux cardinaux, dont les noms seuls feraient taire nos détracteurs, sont loin d'estimer que ce travail, de première nécessité, d'après leurs Eminences, « détourne les esprits vers des sujets qui sont sans utilité pratique dans la formidable lutte actuellement engagée ».

Peut-être ce reproche « du monde astral et infernal » se rapporte-t-il, mon cher ami, à vos articles sur l'initiation maçonnique. Le succès de votre livre est la meilleure preuve de sa valeur. J'avais d'ailleurs, à mon sens, mis au point, dans ma préface, l'action satanique au sein des Sociétés secrètes ; c'est la même pensée développée dans le premier article de la Revue en janvier 1913. Voici ce passage (2) :

« Vous savez toutefois que je n'admets pas, pour ma part, l'action directe du démon dans le gouvernement maçonnique ; mais je comprends que l'étude des initiations incline l'esprit vers cette solution mystique à laquelle

1. Les trois noms qu'on puisse mettre aujourd'hui en avant dans les études sérieuses de l'antimaçonnerie sont ceux de M. Bord, en France, du Père Gruber, en Allemagne et de Preuss, en Amérique. Les deux premiers sont nettement contre un « pouvoir central et occulte » dirigeant la Maçonnerie. Le troisième ne cite rien que je sache à l'appui de cette thèse. On peut donc faire de l'antimaçonnisme critique, scientifique et dès lors utile à la cause, sans épouser les idées théoriques de M. Copin-Albancelli.

2. Charles Nicoullaud, *L'Initiation maçonnique*, p. xii ; Paris, Perrin, s. d.

les hauts faits de la Maçonnerie moderne apportent une apparente confirmation. Après avoir constaté les points de contact et de ralliement de la Maçonnerie internationale, l'attaque contre l'Eglise Catholique, que les Maçons anglo-saxons et américains appellent le papisme ; la défense de la trahison dans l'affaire Dreyfus ; la glorification de l'anarchie dans l'affaire Ferrer ; le pacifisme antipatriotique, unique sujet des conférences de Berlin, de Bâle, de Paris, de Londres, pour ne nommer que les principaux centres d'action internationaliste ; le programme du laïcisme, résumé dans la morale indépendante, la négation de tout dogme, la suppression de tout symbole et emblème confessionnel ; après avoir expérimenté que ces actes familiers à la Maçonnerie, actes qu'elle couvre mensongèrement des mots de bien, de progrès, de lumière, de vie, constituent ce qu'on a toujours nommé le mal, l'ignorance, les ténèbres, la mort, et qu'il suffit pour s'en convaincre de suivre l'œuvre maçonnique en France, à la grande Révolution ou à l'heure actuelle, pour voir que c'est une œuvre de décadence ; de l'envisager en Portugal, pour établir qu'elle a fait reculer la civilisation d'un siècle ; de la démasquer dans l'effort mondial de la laïcisation scolaire, dont l'effet immédiat est la criminalité juvénile et la menace de la révolution sociale ; après s'être convaincu de la sorte que cette armée cosmopolite, avec une sélection de quelques troupes conscientes, si bien disciplinées qu'elles entraînent et entraîneront fatalement les trop nombreux bataillons, inconscients du but final et de la besogne destructive qu'on leur impose, n'est autre que l'armée du mal, il semble bien qu'on a quelque droit de conclure qu'elle a pour chef Satan lui-même, et que Léon XIII, qui assimile la Maçonnerie au règne du démon [1], Saint-Martin, Bœhme, Swedenborg, et même Stanislas de Guaita et Doinel qui parlent de communications directes avec Satan ne font qu'appuyer cette conclusion de leur autorité ou de leur expérience. J'oppose simplement à cette solution l'ordre providentiel d'après lequel tout, en ce monde, relève d'un pouvoir humain ; et, de même que le Christ, chef invisible de l'Eglise catholique, est représenté visiblement ici-bas par le Pape, de même, j'estime que Satan, chef invisible de l'armée du mal, ne commande à ses soldats que par des hommes, ses suppôts, ses âmes damnées, si vous voulez, toujours libres cependant de se soutraire à ses ordres et à ses inspirations. Quant à ce pouvoir, plus ou moins occulte de la Maçonnerie et des Sociétés secrètes qui poursuivent le même but, il existe par la simple raison qu'il n'y a point de corps sans tête, point de société sans gouvernement, point d'armée sans général, point de peuple sans pouvoir public. L'axiome romain : *Tolle unum, est turba ; adde unum, est populus,* a ici sa pleine application ; sans pouvoir directeur, la Maçonnerie serait une foule, plus ou moins affolée par quelques idées subversives, mais qui se désagrégerait d'elle-même au lieu d'être la maîtresse du monde.

« Cette manière de voir, au reste, ne contredit en rien vos conclusions. Satan, chef invisible, dirige toujours, en dernier ressort, par ses infernales persuasions, le pouvoir maçonnique quel qu'il soit, et lui fait accumuler les ruines ; ruines dans les âmes désemparées, ruines dans les corps débauchés,

1. Encyclique *Humanum genus* ; *Lettres apostoliques de Léon XIII*, I, 243 ; Paris édition des *Questions actuelles*, s. d.

ruines dans les familles, divorcées, ruines dans les sociétés déséquilibrées, jusqu'à ce que d'hécatombe en hécatombe, on puisse renverser l'Eglise catholique, car c'est elle le vrai centre d'attaque de la Contre-Eglise ».

Je serais curieux de savoir ce que M. Copin-Albancelli, même avec l'aide des *Cahiers romains*, trouve à reprendre dans cette doctrine, qui, encore une fois, est celle de la Revue. Il me semble que je fais la part assez large aux « éléments humains », selon la pittoresque expression du directeur de *La Bastille*. Mais je réserve aussi la part du démon parce qu'elle existe, qu'elle nous est enseignée par les Papes et que la Franc-maçonnerie serait sans elle une énigme inexplicable [1]. N'en déplaise aux tenants de l'opinion contraire, le diable, au moment de l'initiation maçonnique, a une emprise particulière sur celui-là même qui ne croit pas en lui ; emprise qui le constitue son soldat et peut se comparer, toute mesure gardée, au caractère sacramentel de la Confirmation. De plus, ce caractère satanique n'est pas effacé par la simple sortie de la secte, mais uniquement par l'absolution qui relève le maçon de son excommunication. Ces vérités sont absolument nécessaires à connaître, surtout aux anti-maçons ; on les oublie trop facilement aujourd'hui, où deux siècles de maçonnerie ont détruit les croyances surnaturelles les plus fondamentales, principalement en ce qui touche au démon, à son action sur les âmes, et jusqu'à son enfer éternel qu'on voudrait rayer du *Credo* catholique. Il est salutaire à la cause anti-maçonnique de pénétrer un peu dans « ce monde infernal », et cette incursion, quoi qu'en dise M. Copin-Albancelli « ne détourne pas les esprits vers des sujets qui sont sans utilité pratique dans la formidable lutte actuellement engagée ».

Je sais, mon cher ami, que notre condamnation repose, au dire de quelques-uns, sur votre entrefilet au sujet des « supérieurs inconnus ». Je n'en veux rien croire. Si je ne reconnais pas aujourd'hui, dans le directeur de *La Bastille*, celui que j'ai défendu naguère, je ne lui ferai pas l'injure cependant de le croire assez mesquin pour étayer sur une simple opinion, tout au moins controversée, ses attaques contre notre œuvre tout entière, et, comme je le dirai tout à l'heure, ses insultes. M. Copin-Albancelli n'est pas de si petite envergure. Je sais bien qu'un des signataires de la présente pétition m'écrivit à ce sujet ; je vous ai dit aussitôt, cher ami, d'où partait cette lettre et de quelles « in-

1. Mgr Delassus a traité longuement du satanisme maçonnique dans les Sociétés secrètes (Voir *La Conjuration antichrétienne*).

fluences individuelles soigneusement couvertes » elle émanait. Je répondis, bien que la question ne me regarde pas, qu'il fallait prendre garde de confondre les « Supérieurs Inconnus » des martinistes et des illuminés du XVIII[e] siècle avec des chefs « en chair et en os ». Cette méprise peut fournir contre nous des armes aux Maçons qui, comme Oswald Wirth, sont au courant de leur histoire. Le signataire vint me voir, je le mis en rapport avec vous. Depuis cette visite, un article a été publié par M. de la Rive sous la signature anonyme : le Sphinx ; M. Bord y a répondu le 5 janvier, vous y répondez le 5 février ; tout reste dans l'ordre, ces controverses sont excellentes pour mettre à jour un point en litige, à condition, toutefois, que les rédacteurs respectent leurs contradicteurs et s'appuient sur des documents admis par une saine critique. Mais une telle divergence d'opinion n'autorise pas, je pense, le directeur de « *La Bastille* » à écrire, encore le 6 décembre, en résumant nos efforts et nos travaux » :

« C'est en somme ce que faisait Taxil. C'est ce que faisait aussi l'abbé Fiard contre le jésuite Barruel. N'est-il pas curieux que cette école s'efforce ainsi d'intervenir chaque fois que la Franc-Maçonnerie, serrée de près, éprouve le besoin de rompre les chiens ».

Alors, nous rompons les chiens de « *La Bastille* ». Ma conscience s'en inquiète peu, car l'attitude de M. Copin-Albancelli au sujet de la Fédération antimaçonnique n'a enlevé à sa ligue que deux personnes ; tandis que votre article, cher ami, nous vaut déjà plusieurs désabonnements. Avec ce cénacle de l'antimaçonnerie, on n'a pas le droit de défense : contredire, c'est nier des oracles et s'attirer des anathèmes. Puis, M. Copin-Albancelli a certainement dans sa meute de choix des *chiens de change* qui retrouvent facilement le premier « vauleceletz ». Ce qu'il faudrait nous montrer, ce sont les Francs-Maçons tirés de leurs Loges par ces chiens-là, tout au moins un peu de leur tablier, ou, s'ils fuient, un peu de frange de leur écharpe en sautoir. Ce qui serait instructif, ce serait de savoir de quel côté ces fins limiers flairent au vent de « *La Bastille* » le comité du « Pouvoir occulte ? » Est-ce en France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie ? Est-ce en Amérique ? Pourquoi ne le dit-on pas ? Pour nous, si nous nous taisons, c'est que nous n'en savons rien. Mais nous ne nous plaignons pas amèrement des autres écoles, puisqu'école il y a, qui auraient l'audace de rompre nos chiens, que d'ailleurs nous n'avons pas, et nous n'accusons point nos confrères en antimaçonnerie de faire l'œuvre de Taxil. Cette énormité du 6 décembre se retrouve le 13 dans « *La Bastille* », où l'on dit de nous : « *Taxil n'a pas opéré autrement, et c'était un traître* ». Quand on lance ce pavé de l'ours de l'antimaçonnerie, il faut être sûr que, par ricochet, il ne peut revenir à son point de départ.

Vous avez relevé l'insulte, cher ami, comme catholique pratiquant et militant. C'était votre droit. Vous avez remarqué que M. Copin-Albancelli avait été maçon comme Léo Taxil ; et, vous appuyant sur ses propres aveux, vous avez ajouté qu'il était encore, toujours comme le fut Taxil, un maçon non réconcilié se faisant chef d'un groupement antimaçonnique.

Je vous ai dit que M. Copin-Albancelli était meilleur que ses écrits ; que j'avais entendu parler de sa conversion sincère et que du reste ses tenants, qui sont, eux aussi, des catholiques pratiquants et militants, ne marcheraient pas sous sa conduite, dans le cas contraire, à l'assaut de la Contre-Eglise. Que Maurras, sans avoir retrouvé la foi, se glorifie de porter haut le drapeau royaliste, c'est ce que beaucoup déjà n'admettent pas, bien qu'il ne s'agisse encore là que de choses humaines ; mais que, dans les choses divines, un chef de ligue antimaçonnique prétende défendre l'Eglise dont il ne ferait pas intégralement partie, c'est impossible ; il y aurait là une singulière et troublante incohérence.

Quoi qu'il en soit, je partage votre dégoût à ce seul nom de Taxil. Quoi ! cet homme, aussi vil que Judas, ce qu'on nous rappelle en soulignant « *et c'était un traître* », cet homme plus immonde que Zola, ce Taxil qui a vomi la bave pornographique sur les Papes, sur l'Eglise, sur le Christ lui-même, c'est ce nom qu'on nous jette à la tête, à nous, défenseurs des Papes, de l'Eglise et du Christ ? Et de vrais catholiques s'indignent que nous en soyons indignés; et, changeant les rôles, avec une inconscience stupéfiante, ils nous demandent des excuses d'avoir senti l'aiguillon ? Je leur épargne les épithètes méritées, elles cingleraient jusqu'au sang.

Au reste, *La Bastille* jette le discrédit sur notre œuvre avec un sourire de pitié qui redouble son ironie. Reprenons tout le passage du 13 décembre :

« On en peut dire autant de ceux qui, au lieu de s'en tenir aux observations d'ordre positif, à l'heure de lutte où nous sommes, hallucinent les combattants, ou tout au moins les distraient, en leur suggérant que la seule chose vraiment intéressante dans la question maçonnique, *c'est d'y découvrir les griffes, les cornes ou la queue du diable. Taxil n'a pas opéré autrement, et c'était un traitre.* »

Est-ce clair ?

Alors le travail colossal qui a produit 1.348 pages en 1912, et 5.078 pages en 1913, n'a eu pour but que de découvrir les griffes,

les cornes ou la queue du diable ? Alors le vicaire général d'un des principaux diocèses du Canada qui m'écrit que tous les prêtres devraient être abonnés à ma Revue, va lancer le clergé à la découverte des cornes, des griffes et de la queue du diable; et l'évêque de France qui a voulu un second abonnement pour son séminaire ne fait pas autre besogne ? Alors l'évêque résidant à Rome, où il jouit d'une particulière considération, qui m'écrivait le 14 du mois dernier : « Votre périodique est de grande et importante valeur. Je l'ai signalé sérieusement à plusieurs notabilités episcopales ou religieuses auxquelles il rendrait un réel service », cet éminent prélat fait fausse route et s'acharne, comme nous, sans doute, « sous des influences maçonniques soigneusement couvertes », à la poursuite des cornes, des griffes et de la queue du diable ? Que veut dire ce verbiage ? Si c'est de la comédie, ce n'est pas sérieux ; si c'est de la tragédie, c'est trop sérieux.

On nous objectera peut-être que les autres ligues sont attaquées comme nous et qu'elles ont gardé le silence. M. Copin-Albancelli écrivait, en effet, le 6 décembre :

> « On peut dire de celle-là (sa ligue) *qu'elle est attaquée à la fois par les trois autres*, ainsi que par les francs-maçons et leurs amis. Elle enseigne le véritable antimaçonnisme... »

Je réponds que les autres ligues ne sont pas injuriées comme la nôtre et comme notre Revue, aucune n'a subi l'infamante comparaison avec Léo Taxil. La ligue-sœur, ou fille, n'est pas si maltraitée qu'on ne sente combien il faudrait peu d'épuration pour que M. Copin-Albancelli lui ouvre les deux bras. Les travaux, dans cette ligue, disons-le d'ailleurs, peuvent être rapprochés de ceux de *La Bastille* sans pâlir, on y trouve une documentation soignée et précieuse. L'autre association est celle de la *Franc-maçonnerie démasquée*, la première en date dans l'antimaçonnerie, qui, depuis longtemps, ne me semble pas en hostilité avec *La Bastille*. Elle mérite plus de respect. Les présidents furent l'amiral de Cuverville, le général de Kerdrel ; aujourd'hui M. le comte de Ramel, tous éminents catholiques pratiquants et militants ; son secrétaire général, M. l'abbé Tourmentin, est incontestablement le mieux documenté sur la Maçonnerie française ; elle a perdu récemment le bénédictin de l'antimaçonnerie, M. l'abbé de Bessonies, que M. Copin-Albancelli attaquait naguère d'une manière aussi injuste qu'impardonnable à propos de ses critiques sur « le Pouvoir occulte » ; l'abbé de Bessonies, qui a mis sur

pied le « Répertoire maçonnique » et qui, avec M. Jean Bidegain a mené à terme *l'affaire des fiches*. Je ne sais si cette ligue « enseigne le véritable antimaçonnisme », mais j'affirme qu'elle le pratique, et si jamais une trouée sanglante a refoulé la Maçonnerie et victorieusement flétri son prestige dans l'opinion publique, c'est à l'Association de la *Franc-maçonnerie démasquée* que nous le devons.

Quant à nous, Revue de deux ans et Ligue naissante appelée au jour malgré elle par la tentative de Fédération antimaçonnique, ligue « sur le papier » pour parler le langage de M. Flavien Brenier[1], nous formons des vœux pour le succès des autres ligues ; nous espérons, et nos applaudissements seront la preuve de notre sincérité, que *La Bastille* découvrira le *Pouvoir occulte* ; mais, eût-elle amené au grand jour l'anti-pape lui-même, que tout ne serait pas dit, il y a et il y aura toujours derrière lui le diable, « avec ses cornes, ses griffes et sa queue », si M. Copin-Albancelli y tient, avec son monde non pas « astral, mais infernal », et surtout avec sa terrible puissance dont les catholiques ne seront délivrés qu'en combattant avec le Christ et son Eglise. C'est dire que les antimaçons doivent être francs-catholiques pour terrasser les francs-maçons.

En attendant, il est souhaitable que *La Bastille* cesse de faire de nous des « latomisés, des taxilisés et des diabolisés ». Vous avez relevé le gant, cher ami, il est en bonnes mains.

Fidèlement vôtre

E. JOUIN.

1. Dans le compte-rendu (p. 20) auquel nous avons fait allusion, M. Flavien Brenier écrit : « M. l'abbé Duperron appuie vigoureusement le projet (d'*Entente cordiale*) et fait ressortir qu'il offre trois avantages : 1° Il est accepté par la Ligue Tourmentin, la seule avec la nôtre qui existe autrement que sur le papier.... ».

NOSTRADAMUS

A-T-IL PRÉDIT L'AVENIR ?

II

Les quatrains qui se rapportent au règne de Louis XVI et à la Révolution française sont nombreux dans les prédictions de Nostradamus. Les principaux commentateurs croient même que la plus grande partie des oracles ont trait à cette époque et aux événements qui en découleront.

En tout cas, on ne peut nier que l'astrologue de Salon-de-Crau ait eu des cas de voyance extraordinaires sur des faits qui se sont passés plus de deux cents ans après sa mort.

Souvent, nous l'avons déjà vu, en quatre vers, Nostradamus dépeint une époque, ou un caractère avec autant de précision que pourrait le faire un contemporain des événements, ou mieux encore, comme l'écrivait de nos jours, plus de cent ans après les faits, un historien averti.

Voici, par exemple, un quatrain sur Louis XVI qui est remarquable à ce point de vue :

> Le trop bon temps trop de bonté royale,
> Fais et deffais prompt subit négligence.
> Legier croira faux d'espouse loyable,
> Luy mis à mort par benevolence.
>
> *Cent.* X, *quatr.* 42.

Il n'y a pas besoin de longs commentaires pour expliquer cette prédiction, qui ne fait aucune allusion, comme l'ont cru certains commentateurs, à l'affaire du collier.

Le trop bon temps, dit Nostradamus. Le Chancelier Pasquier écrit dans ses mémoires :

Je crois fermement que, depuis le commencement de la monarchie, la France, à aucune époque, n'avait été plus heureuse qu'elle ne l'était alors...

Et, après avoir énuméré les bienfaits de Louis XVI pour l'agriculture et l'industrie, M. Pasquier ajoute :

J'ai vu les magnificences impériales, je vois chaque jour, depuis la Restauration, de nouvelles fortunes s'établir et s'élever, rien n'a encore égalé à mes yeux les splendeurs de Paris dans les années qui se sont écoulées depuis la paix de 1783 jusqu'à 1789...

C'est Rivarol, si je ne me trompe, qui a dit des peuples dans la situation que je viens de dépeindre : *La maladie du bonheur les gagne.* On ne pouvait mieux dire. Il n'a pas achevé son tableau en montrant, ainsi qu'il l'aurait dû, comment cette maladie gagne aussi les gouvernements d'une manière non moins dangereuse [1]...

Par bonté, par négligence, ou mieux faiblesse, le roi croira, suivra, les fausses idées de sa frivole (légier) mais loyale épouse. Il fera et défera, subitement et tout à coup. Et son bon vouloir, vis à vis des réformes demandées, sera cause de sa mort.

On peut développer ce tableau, mais il n'y a rien à en retirer. Tous les traits sont justes.

Dans le même chapitre de ses Mémoires, le Chancelier Pasquier écrit, en parlant de Louis XVI :

La malheureuse facilité avec laquelle il modifiait ses résolutions, la contradiction qui souvent existait entre ses paroles et ses actes ne fut jamais plus éclatante que dans la triste entreprise de sa fuite à Varennes [2].

Puisque nous parlons de ce triste événement, voici ce qu'en dit Nostradamus :

De nuict viendra dans la forest de Reines,
Deux pars vaultorte Hene la pierre blanche :
Le moyne noir en gris dedans Varennes,
Esleu cap cause tempeste, feu, sang, tranche.

Cent. IX, *quatr.* 20.

Cap esleu, le Capet élu, le roi, s'enfuira de nuit accompagné de la reine et de sa famille. L'homme sinistre vêtu de gris (Le moyne noir en gris), ballotté entre deux partis (deux pars vaultorte — volutatus), Drouet, Hene la pierre blanche, c'est-à-dire obéira à sa haine contre la pierre blanche (la royauté), viendra

1. Mémoires du Chancelier Pasquier, T. I, p. 41 et suiv.
2. *Id.* T. I, p. 62.

par un chemin détourné de la forêt de l'Argonne et fera arrêter le roi dedans Varennes. Cette fuite, qui soulève tempête et feu, sera cause de la mort du roi (sang tranché).

Dans un autre quatrain, qui ne figure pas dans les éditions princeps des centuries, mais a été publié seulement pour la première fois vers le milieu du dix-septième siècle, comme provenant des papiers laissés par Nostradamus, nous trouvons une seconde allusion à la fuite de Varennes, cause de l'assassinat du roi.

Alors qu'un bour fera fort bon,
Portant en soy les marques de justice;
De son sang lors portant son nom
Par fuite injuste recevra son supplice.

Cent. VII, *quatr.* 44.

Ce texte est celui de l'édition publiée en 1667 chez Daniel Winkeermans à Amsterdam.

Le premier vers contient un jeu de mots facile à comprendre et désigne clairement un prince de la maison de Bourbon qui portera les marques de justice, c'est-à-dire sera roi. Le troisième vers est parmi les plus remarquables de Nostradamus :

De son sang lors portant son nom

M. Anatole Le Pelletier, expliquant ce quatrain, a cru voir une faute d'impression, et il change son en long, prétendant que le premier mot n'a pas de signification [1], et il explique long nom, par le fait que Louis XVI portait le chiffre le plus élevé de tous les rois ayant régné avant lui. Le fait est exact, mais l'explication ne l'est pas.

Le vers écrit par Nostradamus est autrement curieux dans son texte original

De son sang lors portant son nom
Par fuite injuste recevra son supplice.

Veut dire qu'au moment où, après avoir essayé de fuir, le roi sera illégalement mis à mort, il ne portera plus son nom de Louis XVI, mais il sera désigné sous le nom de son sang capétien : Louis Capet.

La mort du roi a, du reste, été décrite plusieurs fois par le Voyant de Salon-de-Crau. Il écrit encore :

1. A. Le Pelletier. *Ouvrage cité*, t. I, p. 181, note 5.

Par grand discord la trombe tremblera,
Accord rompu dressant la teste au ciel,
Bouche sanglante dans le sang nagera
Au sol la face ointe de laict et miel.

Cent. I, *quatr.* 57.

Il est inutile de faire, comme certains commentateurs, du mot trombe : Rome, pour expliquer ce quatrain.

La trombe révolutionnaire tremblera par grande discorde, c'est-à-dire par grande guerre, devant l'envahissement des armées étrangères, mais elle ne se laissera pas abattre par la paix rompue et elle relèvera la tête (dressant la tête au ciel).La face ointe de lait et miel, c'est-à-dire la tête royale ointe au sacre, roulera à terre la bouche sanglante, et la Révolution, la trombe, nagera dans le sang pendant l'époque de la Terreur.

Le sort de la famille royale est dépeint dans les vers ci-dessous. qui semblent même apporter une solution à la question Louis XVII ?

Le règne prins le Roy conjurera
La dame prinse à mort jurez, à sort,
La vie à Royne fils on desniera,
Et la pellix au fort de la consort.

Cent. IX, *quatr.* 77.

Le règne pris et la prostituée (la Convention) ayant remplacé au pouvoir (au fort) la Législative (la consort), le roi sera mis à mort par complot (conjurera à mort). La reine (la dame) aura le même sort (à sort) par un jury. Et on fera passer pour mort (desniera la vie) le fils de la reine, le jeune Louis XVII.

Nostradamus a-t-il voulu peindre le martyre de la reine Marie-Antoinette dans les vers suivants :

Pour l'abondance de larme respandue,
Du haut en bas par le bas au plus haut :
Trop grande foy par jeu vie perdue,
De soif mourir par abondant defaut.

Cent. VIII, *quatr.* 100.

Par les gens d'en bas montés au plus haut, ceux d'en haut seront mis en bas ; par trop grande confiance et par jeu vie perdue. Elle aura répandue tant de larmes, et sera dans une telle misère, (abondant défaut) qu'elle aura soif de mourir

Le sixain qui suit, publié en 1605, annonce l'assassinat de Mme Elisabeth, sœur de Louis XVI, guillotinée le 10 mai 1794.

> Un peu devant ou après très grand'Dame,
> Son âme au ciel et son corps sous la lame,
> De plusieurs gens regrettée sera,
> Tous ses parens seront en grand'tristesse,
> Pleurs et soupirs d'une Dame en jeunesse,
> Et à deux grands, le deuil delaissera.
>
> *Six.* 55.

Un peu devant ou après un événement, dont Nostradamus a sans doute parlé dans le passage qui, d'après l'ordre de la clef générale que nous ignorons, doit précéder cette prédiction, une très grande dame sera guillotinée (son âme au ciel, son corps sous la lame). Elle sera regrettée de plusieurs,et tous ses parents seront en grande tristesse. Une dame en jeunesse, Mme Royale, sa compagne de captivité, poussera pleurs et soupirs. Ses deux frères (deux grands), le comte de Provence et le comte d'Artois seront en deuil.

Le 8 juillet 1794, la reine Caroline de Naples, sœur de Marie-Antoinette, écrivait à la marquise d'Osmond :

> La perte de la vertueuse Mme Elisabeth et l'abandon de ces chers malheureux orphelins, chose qui déchire mon cœur maternel [1]..

Faut-il voir dans le quatrain qui suit une autre allusion à Louis XVII ?

> De bois la garde, vent clos ronds pont sera,
> Haut le receu frappera le Dauphin,
> Le vieux teccon bois unis passera
> Passant plus outre du Duc le droit confin.
>
> *Cent.* IX, *quatr.* 27.

Le gardien du Dauphin le frappera à coup de bâton (de bois), mais le jeune prince sera par un complot (vent) enfermé (clos) dans une caisse de ronds de bois unis et passera ainsi le pont-levis du Temple, un haut placé le recevra. Le vieux fourbe (teccon, de Techna, ruse, fourberie), passera outre au droit du plus proche (confin), du duc de Normandie et usurpera le trône.

Je donne ce quatrain à titre de curiosité, sans avoir la préten-

1. Mémoires de la Comtesse de Boigne, t.I, p. 469.

tion de croire que mon interprétation doive trancher la question Louis XVII. Voici encore des vers qui indiquent l'enlèvement de deux enfants royaux :

> Sur le palais au rochier des fenestres
> Seront ravis les deux petits royaux :
> Passer aurelle Luthèce. Denis cloistres,
> Nonnain, Mallods avaller verts noyaux.
>
> *Cent.* IX, *quatr.* 24.

Les deux petits royaux sortiront de la prison du Temple, ils passeront comme le vent, c'est-à-dire en secret, Paris, les cloistres des nonnains de Saint-Denis. Les maudits (Mallods) seront joués, trompés.

Donnons encore ce quatrain qu'on peut rapprocher des deux autres dans lesquels nous avons relevé des allusions au Duc de Normandie.

> En lieu du grand qui sera condamné,
> De prison hors, son amy en sa place :
> L'espoir Troyen en six mois joins, mort-né
> Le Sol à l'urne seront peins fleuve en glace.
>
> *Cent.* VI, *quatr.* 52.

Le prince (le grand) condamné, c'est-à-dire qu'on voulait faire mourir, sera de prison hors, son amy ayant mis un mort à sa place. L'espoir Troyen, peut s'expliquer ainsi : l'espoir fondé sur une ruse semblable à celle du cheval de Troie, sera déçu. Le reste est une indication astrologique : le soleil dans le Verseau, soit en janvier, février, par un très grand froid ; ce qui est une métaphore pour indiquer une glaciale déception dont l'oracle ne donne pas la cause, à moins qu'il ne faille la chercher dans les deux derniers vers du quatrain vingt-sept de la neuvième centurie, donné plus haut.

Avec Nostradamus, en beaucoup d'endroits, toutes les suppositions sont permises ; et ses prédictions n'ont pas toujours la netteté de la suivante :

> La Royne estrange voyant sa fille blesme
> Par un regret dans l'estomach enclos :
> Cris lamentables seront lors d'Angolesme,
> Et au germains mariage forclos.
>
> *Cent.* X, *quatr.* 17.

Au moment de mourir, Marie-Antoinette, pauvre reine en situa-

tion étrange pour une aussi grande princesse, verra sa fille blêmir de la douleur et du regret qui seront dans son cœur (dans l'estomach enclos). Celle qui sera plus tard duchesse d'Angoulême, par un mariage avec son cousin germain, poussera alors des cris lamentables. Les peines qu'elle aura traversées feront qu'elle demeurera stérile (mariage forclos).

Le quatrain suivant, qui montre non moins clairement les horreurs de la Révolution est tout aussi curieux :

> A soustenir la grand cappe troublée,
> Pohr l'esclaircir les rouges marcheront :
> De mort famille sera presque accablée,
> Les rouges rouges le rouge assommeront.
>
> *Cent.* VIII, *quatr.* 19.

Les rouges marcheront pour éclaircir les rangs de ceux qui voudront soutenir la grande race des Capétiens menacée. De ces royalistes,il n'y aura presque pas une famille qui ne soit accablée de mort.

Lorsqu'ils seront vainqueurs les rouges trouveront de plus rouges pour les guillotiner.

***

Les malheurs de la famille royale n'ont pas seuls excité la verve prophétique de Michel Nostradamus, les détails de la Révolution française lui ont été connus,et il la dépeint dans ses centuries avec une précision qui ne peut laisser aucun doute à cet égard. C'est ce qu'il appelle le « commun advenement », c'est-à-dire l'arrivée au pouvoir du tiers-état, de la bourgeoisie, des hommes du commun, par opposition aux Ordres, jusqu'alors privilégiés,de la noblesse et du clergé. Il écrit,à la date du 1er mars 1555, en s'adressant à son fils César :

> Puis me suis voulu estendre declarant pour le commû advenement, par obstruses et perplexes sentêces les causes futures, mesmes les plus urgentes et celles que j'ay apperceu, quelque humaine mutation qu'advienne ne scâdaliser l'auriculaire fragilité, et le tout escrit soubs figure nubileuse plus que du tout prophetique combien que *Abscondisti haec a sapientibus et prudentibus, id est, potentibus et regibus, et enucleasti ea exiguis et tenuibus* et aux Prophètes par le moyen de Dieu immortel et des bôs Anges ont reçu l'esprit de vaticination, par lequel ils voyent les choses loingtaines, et viênent à prévoir les futurs advenemês car rien ne se peut parachever sans luy, auxquels si grande est la puissance et la bonté aux subjects, que pêdant

qu'ils demeurent en eux, toutesfois aux autres effects subjects pour la similitude de la cause du bon genius, celle chaleur et puissance vaticinatrice s'approche de nous comme il nous advient des rayons du Soleil, que viennent jettans leur influence aux corps elementaires et non elementaires. (*Préf. à César*).

Ce qu'il faut lire ainsi :

Puis j'ai voulu parler longuement sur l'arrivée au pouvoir du tiers-état, par sentences cachées et énigmatiques, et même sur les événements futurs les plus graves. Mais, pour ne pas scandaliser les oreilles délicates, j'ai décrit sous figure nébuleuse, suivant la forme des oracles prophétiques, les changements que j'ai aperçu devoir arriver dans les affaires humaines. Suivant qu'il est écrit : Tu as caché ces choses aux sages et aux prudents, ce qui veut dire aux puissants et aux rois, et tu les as expliquées aux petits et aux humbles. Et aussi aux prophètes qui, avec la permission du Dieu immortel et le moyen des bons anges ont reçu l'esprit de prophétie à l'aide duquel ils voient les choses lointaines et peuvent prévoir les futurs événements. Car rien ne peut s'accomplir sans Dieu. Et la puissance et bonté des anges sont si grandes, envers ceux dans lesquels ils demeurent, que cette chaleureuse puissance prophétique s'approche d'eux comme font les rayons du soleil qui répandent leur influence sur les corps matériels et les esprits. Toutefois, cela n'a lieu que pour ceux qui sont sous l'influence du bon génie.

Dans le passage suivant de la dédicace à l'Invictissime, très puissant et très chrétien Henry roi de France second, Nostradamus, non-seulement décrit les maux déchaînés par la Révolution et son succédané l'Empire de Napoléon Ier, mais encore il en fixe la durée exacte, justifiée par les événements.

Trembleront tous les royaumes de la Chrestienté et aussi des infidèles, par l'espace de vingt-cinq ans et feront plus grieves guerres et batailles, et seront villes, citez chasteaux, et tous autres édifices bruslez, desolez, destruicts, avec grande effusion de sang vestal, mariees, et vefves violees, enfans de laict contre les murs des villes allidez et brisez, et tant de maux se commettront par le moyen de Satan, prince infernal, que presque le monde universel se trouvera defaict et desolé. (*Epître à Henry II*).

Ce passage est très clair et n'a pas besoin d'être expliqué. Il suffit de constater qu'entre 1789, début de la Révolution, et 1814, époque de la Restauration de la monarchie légitime, il s'est, en effet, comme le dit Nostradamus, écoulé vingt-cinq

ans. L'allusion à la campagne d'Egypte que nousre trouverons, du reste, plus loin, est aussi très remarquable.

Nous avons déjà signalé la prédiction faite par Nostradamus relativement à l'année 1792 ; le passage est ainsi conçu :

A l'an mil sept cès nonante deux que l'on cuydera estre une renovation de siecle...

Et le prophète dit un peu avant :

et sera le commencement comprenant ce de ce que durera et commençant icelle année sera faicte plus grande persécution à l'Eglise Chrestienne que n'a esté faicte en Afrique (*Epître à Henry II*).

L'Astrologue de Salon-de-Crau n'est pas le seul qui ait vu la date et la durée de la Révolution française.

Dans un livre publié en 1531 sous le titre :

Le période, c'est-à-dire la fin du monde, contenant la disposition des chouses terrestres par la vertu et influence des corps célestes, composé par feu maistre Turrel, 2 septembre 1531.

et cité par M. Bareste dans *La Fin des Temps*, p. 34 [1], on lit :

Parlons de la huictième maxime et merveilleuse conjonction que les astrologues disent estre faicte environ les ans de Nostre Seigneur Mil sept cens octante et neuf... et oultre vingt-cinq ans après sera la quatrième et dernière station de l'Altitudinaire firmament. Toutes ces chouses considérées et calculées, concluent les astrologues que si le monde jusques-là dure (qu'est à Dieu tant congneu) de très grandes et admirables mutations et altercations seront au monde : mesmement des sectes et des loix.

Dans un autre ouvrage du chanoine de Langres Richard Roussat :

Le Livre de l'Estat et mutation des temps, prouvant par authoritez de l'Escripture saincte et par raisons astrologales la fin du monde estre prochaine. à Lyon. chez Guillaume Rouillé à l'Ecu de Venise 1550 [2].

On trouve reproduit à peu près textuellement le passage ci-dessus :

Venons à parler de la grande et merveilleuse conjonction que messieurs

1. Eugène Bareste dit que ce livre est à la Bibliothèque Sainte Geneviève sous la cote V. 400. Nous l'y avons vainement cherché. Il n'est pas non plus à la Biblothèque Nationale.
2. Bibliothèque Nationale. Réserv 2.109, p. 162.

les astrologues disent estre à venir environ les ans de notre Seigneur mil sept cens octante et neuf avec dix révolutions saturnales : et oultre environ vingt-cinq ans après sera la quatrième et dernière station de l'altitudinaire Firmament. Toutes ces choses imaginées et calculées, concluent les susdicts astrologues que si le monde jusques à ce et tel temps dure (qui est à Dieu seul congnu) de très grandes et merveilleuses et espouvantables mutations et altérations seront en cestuy universel Monde : mesmement quant aux sectes et loyx.

Le Chanoine Roussat écrit encore, à la page 86 du même ouvrage :

Maintenant donc je di que nous sommes en l'instant, et approchons de la future rénovation du Monde, ou de grandes altérations ou d'iceluy l'anichilation, environ deux cens quarante troys ans selon la cômune supputation des Hystoriographes, en prenant à la date de la côpilation de ce présent traicté : laquelle date est posée et escripte à la fin d'iceluy.

A la fin du volume, p. 180, nous lisons :

Fin du présent livre et traicté de l'estat et mutation des temps, fort plaisant et récréatif a gens de bon esprit et qui appelent nouvelletés,compilé et mis en tel ordre et forme qu'il s'offre et appert, par Richard Roussat, Langroys, chanoine et médecin, duquel, sans comparaison, y a par trop plus que d'aultruy : terminé et fini le quinzième jour du moys de Febvrier, l'an de grace mil cinq cens quarante huict : suppliant tres affectueusement les benevoles et amis lecteurs iceluy prendre en bonne part.

Si donc à 1548 (et non à 1550, comme on l'a dit par erreur) nous ajoutons 243 ans, nous obtenons la date de 1791.

On voit que tous les astrologues du seizième siècle sont d'accord pour annoncer une grande révolution— où quelques-uns ont cru voir la fin du monde — qui devra arriver dans les dernières années du dix-huitième. Mais aucun ne donne autant de détails sur les événements que Michel Nostradamus.

Il écrit, à propos de la réunion des Etats du Dauphiné en 1788 qui furent le berceau de la Révolution :

Du haut des monts à l'entour de Lizere
Port à la roche Valent cent assemblez
De chasteau neuf Pierre late en donzere,
Contre le Crest Romans foy assemblez.

Cent. IX, *quatr.* 67.

De tous les points du Dauphiné (monts à l'entour de l'Isère)

de Valence. (la roche Valent) de Châteauneuf, Pierrelatte, Donzère, Crest, cent députés se réuniront à Romans et seront contre à la foy due à l'autorité royale. C'est, en effet, des Etats du Dauphiné qu'est sorti le mouvement révolutionnaire dont les assemblées de Vizille et de Romans marquent le début.

La Révolution est commencée, les nobles et les prêtres sont obligés de fuir, et Nostradamus nous dépeint les misères de l'émigration :

> La pitié grande sera sans loing tarder,
> Ceux qui donnoyent seront contraints de prêdre :
> Nuds affamez de froid, soif, soy bander,
> Les monts passer commettant grand esc'andre.
>
> *Cent.* VI, *quatr.* 69.

La grande pitié ne tardera pas à suivre le début du commun advènement, ceux qui donnaient seront obligés de mendier les secours de l'étranger. Ils se réuniront par bandes, armée de Condé, mal vêtus, souffrant du froid et de la soif. Ce sera un grand scandale pour les pays de l'autre côté des monts.

On sait combien la vérité historique justifie les mots employés par le voyant de Provence.

Voici maintenant la persécution religieuse et le culte de la déesse Raison :

> En bref seront de retour sacrifices,
> Contrevenans seront mis à martyre :
> Plus ne seront moines, abbez, ne novices,
> Le miel sera beaucoup plus cher que cire.
>
> *Cent.* I, *quatr.* 44.

On reviendra légalement (en bref) aux antiques sacrifices du paganisme, ceux qui ne voudront pas s'y associer seront mis à mort. Il n'y aura plus de prêtres, de moines, ni de novices. Le prix de la cire tombera très bas, parce que on ne fera plus de cierges.

Nostradamus nous donne ailleurs la durée de cette persécution contre l'Eglise de France. Il dit :

> La persécution des gens ecclésiastiques durera onze ans quelque peu moins. (*Epître à Henry* II).

En effet, du 12 juillet 1790, date de la Constitution civile du Clergé, au 15 juillet 1801, date du Concordat, il s'est écoulé onze

ans moins trois jours. Il est, je crois difficile d'être plus précis quand l'on écrit deux cent trente-deux ans avant les événements.

Le prophète de Salon-de-Crau nous fait assister aux exploits du proconsul Carrier :

Des principaux de cité rebellee
Qui tiendront fort pour liberté t'avoir :
Détrancher masles, infelie meslee,
Crys, heurlemens à Nantes piteux voir.

Cent. V, *quatr.* 33.

Une cité s'étant révoltée contre la tyrannie révolutionnaire afin de garder sa liberté, les principaux auront la tête tranchée, et, dans une sinistre mêlée, il y aura cris et hurlements, et ce sera piteux de voir les horreurs qui se passeront à Nantes.

De la Vendée, Nostradamus nous mène à Lyon pour nous montrer la ruine de cette riche ville manufacturière sous les coups de l'armée révolutionnaire.

Le gros traffic d'un grand Lyon changé,
La plus part tourne en pristine ruine
Proye aux soldats par pille vendangé
Par Jura mont et sueve bruine.

Cent. II, *quatr.* 83.

La grande ville commerçante de Lyon sera changée, et ce sera pour la plupart de ses habitants la ruine. Elle sera pillée par les soldats et par les paysans venus comme une bruine de tous les environs.

Le marquis Costa de Beauregard, dans un de ses charmants ouvrages historiques, cite ce passage du journal de Mlle de Virieu :

Nous ne vîmes pas un seul soldat, mais une foule de paysans en grands chapeaux qui avaient l'attitude de gens qui vont à la foire.

L'éminent et délicat historien ajoute :

Ceux-là, sans doute, étaient ces paysans auvergnats, dont parle Mlle des Escherolles, qui, montés à poil et portant d'énormes sacs vides en bandoulière, accouraient à Lyon sur la promesse du pillage, avant-garde grotesque des sinistres vainqueurs ![1] .

1. Marquis Costa de Beauregard, de l'Académie Française. *Le Roman d'un Royaliste sous la Révolution, souvenirs du comte de Virieu*, p. 380.

Dans le quatrain ci-dessous Michel Nostradamus dépeint assez bien le bouleversement social qui suivra le mouvement de quatre-vingt neuf :

> De gent esclave chansons, chants et requestes,
> Captifs par Princes et Seigneurs aux prisons :
> A l'advenir par idiots sans testes,
> Seront receus par divines oraisons.
>
> *Cent.* I, *quatr.* 14.

Lorsque les princes et les nobles seront captifs aux prisons, les chansons, les chants et les requêtes d'une populace, esclave de quelques meneurs, seront reçus et exaucés comme divines oraisons par des idiots qui, bientôt, seront sans tête, c'est-à-dire se guillotineront les uns après les autres, depuis les Feuillants et les Girondins jusqu'aux Terroristes.

Voici le règne de Robespierre :

> Des innocens le sang de vefve et vierge
> Tant de maux faits par moyen se grand Roge :
> Sains simulachres trempez en ardant cierge,
> De frayeur crainte ne verra nul que boge.
>
> *Cent.* VIII, *quatr.* 80.

Il est curieux que Nostradamus n'ait pas écrit ce grand rouge, d'autant plus que, pour avoir dit Roge il a dû, afin de garder la rime mettre boge au lieu de bouge comme terminaison du quatrième vers. En outre, l'R majuscule semble bien indiquer qu'il s'agit du commencement d'un nom propre. Quoi qu'il en soit, voici la traduction :

Ce grand Ro...uge fera tant de maux, il versera le sang des innocents, des veuves et des vierges, sans distinction d'âge ni de condition. Il fera des simulacres sacrilèges de la religion sainte. Et, par frayeur et par crainte, on ne verra personne protester.

Mais voici poindre celui qui mettra fin à cette orgie révolutionnaire :

> La gent esclave par un heur Martial,
> Viendra en haut degré tant eslevee
> Changeront Prince, n'aistra un provincial,
> Passer la mer copie aux monts levee.
>
> *Cent.* V, *quatr.* 26.

Quand la gent esclave sera élevée à un haut degré et aura renversé son prince, il viendra un Martial, né en province au delà de

la mer. Il se lèvera de l'armée qui aura passé les monts, de l'armée d'Italie.

Ce n'est qu'une indication, et Nostradamus va nous donner de nombreux renseignements sur Napoléon Ier, et autrement précis, dans bien des endroits.

Notons, auparavant, ce quatrain sur les événements de Rome en 1797 et 1798.

Tout à l'entour de la grande cité,
Seront soldats logez par champs et villes :
Donner l'assaut Paris Rome incité
Sur le pont lors sera faicte grand pille.

Cent. V, *quatr.* 30.

Tout autour de Rome, la grande cité par excellence, il y aura soldats logés par toutes les villes des Etats-Pontificaux. De Paris viendra l'ordre de donner l'assaut à Rome. Le pontificat sera grandement pillé.

Or, nous lisons dans la *Chronologie Universelle* de Dreyss, article France :

1797. — Bonaparte envahit les Etats de l'Eglise... Il arrive à Tolentino... y conclut un traité qui, outre une contribution de trente millions, cède à la France Avignon, le contat Venaissin, les trois légations de Ferrare, Bologne et Ravenne (15 février).

1798. — Révolution à Rome, quand le général français, Berthier, arrive avec une armée. Les patriotes abolissent le gouvernement pontifical et forment une république (15 février). Pie VI, âgé de quatre-vingts ans, enlevé de son palais, est transporté en Toscane, les biens des cardinaux bannis ne sont pas épargnés : déprédations, surtout de la part de Masséna qui a remplacé Berthier. Le pape sera traîné d'exil en exil jusqu'en France.

***

Si l'on prend les deux mots *Révolution Française* et qu'on transpose les dix-neufs lettres dont ils se composent, on obtient :

Un corse voté la finira.

Nostradamus va nous expliquer cet oracle, et cela bien avant qu'il ne soit question de la Révolution française, comme il nous a, du reste, ainsi que nous l'avons vu, prédit ce cataclysme.

Un Empereur naistra pres d'Italie,
Qui, à l'Empire, sera vendu bien cher :
Diront avec quels gens il se ralie.
Qn'on trouvera moins prince que boucher.

Cent. I, *quatr.* 60.

Un empereur naîtra en Corse, près d'Italie, dont l'Empire coûtera bien cher à la France, qu'il laissera amoindrie et ruinée. On dira en voyant la nouvelle noblesse guerrière dont il entourera son trône, que ce sont moins des princes que des bouchers.

Le prophète de Salon-de-Crau insiste dans sa prédiction extraordinaire

> Du plus profond de l'Occident d'Europe,
> De pauvre gens un jeune enfant naistra,
> Qui par sa langue seduira grande troupe,
> Son bruit au regne d'Orient plus croistra.
>
> *Cent.* III, *quatr.* 35.

Ici, nous trouvons deux autres caractéristiques de la vie de Napoléon Ier. Il électrisera ses armées par des ordres du jour incomparables, et sa puissance croîtra à la suite d'une campagne en Orient. Il s'agit de la campagne d'Egypte, en 1798.

Et Nostradamus continue le portrait.

> Le prochain fils de l'aisnier parviendra.
> Tant eslevé jusqu'au regne des fors :
> Son aspre gloire un chacun la craindra,
> Mais ses enfans du règne gettez hors.
>
> *Cent.* II, *quatr.* 11.

Le Fils de Faucon (lainier) parviendra jusqu'au trône de France (tant eslevé jusqu'au règne des forts). On comprend pourquoi Nostradamus emploie cette métaphore et pour mieux dissimuler donne à Napoléon le nom d'un oiseau de proie. Chacun craindra son âpre gloire mais ses enfants, c'est-à-dire son fils et tous les parents qu'il aura élevés sur des trônes, seront chassés, comme il le sera lui-même sur un rocher.

Voici, enfin, le dernier trait de cette peinture de Napoléon, et ce n'est pas le moins remarquable de la série. Il est difficile de mieux rendre l'aventure napoléonienne en si peu de mots :

> De soldat simple parviendra en empire,
> De robbe coture parviendra à la longue :
> Vaillant aux armes en Eglise ou plus pyre,
> Vexer les prestres comme l'eau fait l'esponge.
>
> *Cent.* VIII, *quatr.* 57.

De soldat simple parviendra à l'Empire. Il changera sa tunique de soldat (robe courte) pour le manteau impérial (robe longue) Il sera vaillant aux armes, mais plus néfaste dans les choses

de l'Eglise ; il traitera les prêtres comme on fait d'une éponge dans l'eau, en ouvrant et refermant la main, c'est-à-dire qu'il les protégera et les molestera, alternativement, selon les caprices de sa politique.

Nostradamus reprend la même pensée dans le quatrain suivant :

Mars nous menasse par la force bellique,
Septante fois fera le sang espandre :
Auge et ruyne de l'Ecclesiastique,
Et plus ceux qui d'eux rien voudront entendre.

Cent. I, *quatr.* 15.

Les deux premiers vers où Napoléon Ier est désigné sous le nom de Mars font allusion aux nombreuses guerres de l'Empire. Sous son règne, les ecclésiastiques seront à la fois élevés et ruinés, surtout ceux d'entre eux qui ne voudront pas obéir comme des esclaves aux volontés du tyran.

M. Anatole Le Pelletier explique très curieusement le quatrain suivant :

D'un nom farouche tel proféré sera
Que les trois seurs auront fato le nom :
Puis grand peuple par langue et faict dira,
Plus que nul autre aura bruit et renom.

Cent. I, *quatr.* 76.

Voici ce que dit ce savant interprète[1] :

Bonaparte prendra pour nom, en montant sur le trône, son prénom Napoléon, d'une signification tellement farouche, qu'il rappellera au monde les trois Parques (les trois sœurs) qui tranchent le fil du destin des mortels. Il entraînera à sa suite la nation française (grand peuple) par son génie et par ses exploits, et il acquerra plus de gloire et de renommée que nul autre avant lui n'en eut jamais.

M. Le Pelletier ajoute en note :

Νὴ - ἀπολλυων certainement, exterminateur. L'intercalation de la lettre é dans le nom de Napoléon n'est pas arbitraire. On lit, en effet, sculptée sur le socle de la colonne de la place Vendôme, à Paris, l'inscription ci-après, qui confirme cette étymologie :

NEAPOLIO IMP. AUG.
Monumentum, belli, germanici.
ANNO MDCCCV

1. *Les Oracles de Michel Nostredame*, T. I, p. 207.

Nostradamus montre le départ de la fortune militaire de Bonaparte et la durée de son pouvoir en ces termes :

> De la cité marine et tributaire
> La teste raze prendra la satrapie :
> Chassez sordide qui puis sera contraire,
> Par quatorze ans tiendra la tyrannie.
>
> *Cent.* VII, *quatr.* 13.

La teste rasée, c'est-à-dire née sans couronne, Bonaparte, prendra sa renommée au siège de Toulon (cité marine), alors au pouvoir des Anglais (tributaire). Il chassera les gens sordides, au 18 Brumaire, et gouvernera au contraire d'eux. Il exercera la tyrannie pendant quatorze ans. Soit, en effet, du 9 novembre 1799, (18 brumaire) au 13 avril 1814.

Dans la dédicace à Henry II. Nostradamus parle en termes assez justes du concordat et des rapports de Napoléon Ier avec l'Eglise :

> Après commencera le peuple Romain de se redresser, et de chasser quelques obscures tenèbres, recevât quelque peu de leur pristine clarté, non sans grande division et continuels châgemens.

Voici l'élévation de Bonaparte à l'Empire ; mais à côté du Capitole. Nostradamus montre la roche Tarpéienne.

> Le grand Senat discernera la pompe,
> A l'un qu'après sera vaincu chassé :
> Ses adherans seront à son de trompe
> Biens publiez, ennemis dechassez.
>
> *Cent.* X, *quatr.* 76.

Faut-il voir dans le quatrain suivant la prédiction du sacre de Napoléon ?

> Par sacree pompe viendra baisser les aisles
> Pa la venue du grand legislateur :
> Humbles haussera, vexera les rebelles,
> Naistra sur terre aucun œmulateur.
>
> *Cent.* V, *quatr.* 79.

Les aisles (de l'aigle) s'abaisseront pour la sacrée pompe devant le grand législateur (le Pape) qui sera venu exprès. Napoléon créera une nouvelle noblesse dont se moqueront les rebelles vexés (les royalistes). Il n'aura jamais son pareil sur la terre.

Cette même pensée finale se retrouve dans le quatrain suivant, lequel fait aussi allusion au camp de Boulogne. M. Anatole Le Pelletier[1] l'a appliqué à Napoléon III, tout en reconnaissant, du reste, qu'il pouvait tout aussi bien convenir à Napoléon Ier.

Dedans Bolongne voudra laver ses fautes
Il ne pourra au temple du soleil :
Il volera faisant choses si hautes,
En hiérarchie n'en fut oncq un pareil.

Cent. VIII, *quatr.* 53.

Au camp de Boulogne, il voudra essayer de réparer ses fautes de tactique dans sa lutte contre l'Angleterre. Il ne le pourra pas plus là qu'en Egypte (au temple du soleil : Heliopolis). Néanmoins, il fera des choses si hautes qu'il n'en fut jamais un pareil sur le trône.

Il est difficile de voir le second empereur dans les deux derniers vers, qui, évidemment, comme les premiers, du reste, concernent le fondateur de la dynastie. Ajoutons à la décharge de M. A. Le Pelletier qu'il écrivait sous l'Empire et n'avait pas encore vu Sedan.

Dans le quatrain ci-dessous, Nostradamus décrit la situation créée par le Concordat de 1801, et fait allusion aux difficultés de personnes, inhérentes à la position des évêques dépossédés, qui ont rendu la conclusion de la paix religieuse si difficile.

L'union feincte sera peu de durée,
Des un changez reformez la pluspart :
Dans les vaisseaux sera gent endurée,
Lors aura Rome un nouveau liepart.

Cent. VI, *quatr.* 20.

Le mot liepart que M. Le Pelletier croit devoir traduire léopard, personnage fatidique, est assez difficile à comprendre. Cependant je pense que la meilleur explication est : partie liée, c'est-à-dire traité, concordat dans l'espèce, puisqu'il s'agit de Rome. Et alors le quatrain s'explique ainsi :

Lorsque Rome aura fait un nouveau Concordat avec la France, l'union feinte, de la part de Bonaparte, sera de peu de durée. Des évêques (un : c'est-à-dire uniques chefs de diocèse dans l'Eglise) la plupart seront réformés et changés, et il y aura dans les églises (vaisseaux) des prêtres, anciens constitutionnels,

1. *Ouvrage cité*, p. 269.

imposés par le premier consul, que Rome endurera pour avoir la paix, mais n'aimera pas.

Le même sujet est traité dans les vers suivants, avec, en plus, une date très précise :

Les deux unis ne tiendront longuement,
Et dans treize ans au Barbare Strappe,
Aux deux costez feront tel perdement,
Qu'un bénira le Barque et sa cappe.

Cent. V, *quadr.* 78.

Le Pape et Bonaparte ne resteront pas longtemps unis, et pendant treize ans Pie VII sera tyranisé par le barbare despote. Il y aura de telles pertes pour l'Eglise, pour la France et l'Italie, qu'on bénira le retour du Pape dans ses États (Barque et sa cappe). Il s'est, en effet, écoulé treize ans entre le concordat de 1801 et la rentrée de Pie VII, prisonnier à Fontainebleau, dans ses Etats, à la suite des revers de Napoléon.

Nostradamus dit encore :

Par l'univers sera faict un monarque,
Qu'en paix et vie ne sera longuement :
Lors se perdra la piscature barque,
Sera régie en plus grand détriment.

Cent. I, *quatr.* 4.

Il sera fait un monarque qui ne laissera pas de paix à l'univers. Il mourra jeune et se perdra pour avoir voulu dépouiller la barque du pécheur (les Etats Pontificaux).

Napoléon fait enlever le Pape à Rome le 6 juillet 1809 par le général Miollis. Pie VII, *aquila rapax*, des devises attribuées à saint Malachie, c'est-à-dire victime de l'aigle rapace, est conduit à Savone, puis à Fontainebleau, le 20 juin 1812. Les Etats de l'Eglise sont réunis à l'Empire, le 17 février 1810. Le pape ne quittera Fontainebleau que le 23 janvier 1814, lorsque Napoléon vaincu lui rendra la liberté.

Le quatrain suivant, qu'il est assez difficile d'expliquer mot pour mot d'une manière satisfaisante, signale cependant d'une façon très claire le séjour douloureux de Pie VII à Savone.

Trop tard tous deux les fleurs seront perdues,
Contre la loy serpent ne voudra faire :
Des ligueurs forces par gallots confondues
Savone, Albingue par monech grand martyre.

Cent. VI, *quatr.* 62.

Pour la France et l'Italie, le bénéfice (les fleurs) de l'entente seront perdues. Le Pape refusera de trahir la loi de l'Eglise et de se plier aux exigences de Napoléon. Les forces françaises (Gallots), liguées contre lui, la conduiront à Albinga et Savone où commencera son martyre par la volonté du monarque (Monech).

Voici encore l'enlèvement de Pie VII :

En Arbissel à Veront et Cascari,
De nuict conduits par Savonne attraper,
Le vif Gascon Turby, et la Scerry
Derrier mur vieux et neuf palais gripper.

Cent. IX, *quatr.* 39.

Le premier et le troisième vers contiennent des mots douteux, qui en rendent l'explication difficile. Mais le second et le quatrième montrent le Pape enlevé de son palais pendant la nuit et conduit à Savone[1].

Sur le même sujet, Nostradamus écrit ailleurs :

Par Mars contraire sera la monarchie,
Du grand pescheur en trouble ruyneux
Jeune noir rouge prendra la hiérarchie,
Les proditeurs iront jour bruyneux.

Cent. VI, *quatr.* 25.

Par la persécution de Napoléon (mars contraire), la monarchie (le pouvoir temporel) du Pape, (du grand pescheur), sera ruinée. Un jeune noir rouge, le fils malheureux de Napoléon, recevra le titre de roi de Rome. Les traitres se présenteront sous un faux prétexte (jour bruyneux) pour occuper Rome et enlever le Pape.

Terminons enfin cette série de prédictions faites par Nostradamus, sur les rapports de l'Eglise avec Napoléon Ier, par ce dernier quatrain, dans lequel le voyant de Salon-de-Crau semble indiquer que la chute de l'Empire sera la punition de la politique de persécution, adoptée par l'Empereur contre le Pape.

Terroir Romain qu'interpretoit augure
Par gent Gauloise par trop sera vexée :
Mais nation Celtique craindra l'heure,
Boreas, classe trop loing l'avoir poussée.

Cent. II, *quatr.* 99.

1. Voir *Revue Internationale des Sociétés secrètes*, 15 avril 1912, p. 285, 15 septembre 1912, p. 801 et suiv.

Les Etats-Pontificaux (terroir romain dirigé par un prêtre augure), par la nation Gauloise sera trop molesté. Mais, en punition, la nation celtique, la France impériale, devra redouter le moment où elle poussera ses armées trop loin dans le nord.

L'idée que la désastreuse retraite de Russie est le châtiment de la conduite criminelle de Napoléon à l'égard du Souverain Pontife, malgré toutes les concessions et l'incommensurable mansuétude de Pie VII pour l'auteur du Concordat, résulte surtout du rapprochement qui est fait dans ce quatrain entre les envahissements des Etats de l'Eglise et la marche de la grande armée trop loin dans le Nord.

Et le second Empire, lui-même, ne doit-il pas aussi sa chute à l'ineptie avec laquelle l'ancien carbonaro,Napoléon III,a soulevé la question des nationalités et fini par abandonner le Pape aux entreprises des révolutionnaires italiens couronnés ou non?

Chaque fois que la France abandonne son rôle providentiel de fille aînée et de protectrice de l'Eglise,elle est châtiée.

Quels cataclysmes présagent l'atitude des Francs-Maçons qui détiennent en réalité le pouvoir actuellement ? Peut-être pourrons-nous soulever plus loin un coin du voile qui cache cet avenir.

En attendant,et pour mieux établir la voyance extraordinaire de Nostradamus, continuons à rechercher ce qu'il dit des événements que l'histoire a enregistrés.

Dans ce quatrain,il annonce nettement que Napoléon sera frappé par la colère divine, et cela pas très longtemps après son divorce avec l'impératrice Joséphine :

> Le divin mal surprendra le grand Prince,
> Un peu devant aura femme espousée,
> Son appuy et credit a un coup viendra mince,
> Conseil mourra pour la teste rasee.
>
> *Cent.* I, *quatr.* 88.

L'excommunication (divin mal), prononcée par le Pape Pie VII, (10 juin 1809), frappera le grand Prince (Napoléon Ier, un peu avant qu'il ne se remarie (1er avril 1810) ; et tout à coup, sous la colère divine, sa force décroîtra, la tête rasée perdra la science qui l'avait guidée jusque-là.

Nostradamus montre,en ces termes,l'invasion des alliés poursuivant Napoléon que la victoire abandonne :

> L'Aigle poussée en tout de pavillons

Par autres oyseaux d'entour sera chassée :
Quand bruit de cymbres tube et sonnaillons
Rendront le sens de la dame insensée.

Cent. II, *quatr.* 44.

L'aigle,de l'armée française,par les aigles de Prusse, de Russie et d'Autriche et autres pavillons (drapeaux), sera chassée; alors le bruit des cymbales, des trompettes, des clairons étrangers, rendra le sens à la France insensée, qui reviendra à la royauté légitime.

Les Cent-Jours n'ont pas échappé à la voyance extraordinaire de l'auteur des centuries. Il annonce ainsi le retour de l'Ile d'Elbe :

Au peuple ingrat faictes les remontrances
Par lors l'armée se saisira d'Antibe
Dans l'arc Monech feront les doleances
Et à Frejus l'un l'autre prendra ribe.

Cent. X, *quatr.* 23.

Le captif prince aux Itales vaincu
Passera Gennes par mer jusqu'à Marseille,
Par grand effort des forens survaincu
Sauf coup de feu barril liqueur d'abeille.

Cent. X, *quatr*, 24.

Le prince vaincu,captif à Œthalia (Ile d'Elbe), viendra par la mer, du golfe de Gênes jusqu'aux environs de Marseille.Par grand effort des étrangers, il sera vaincu de nouveau. Il échappera à la mort. Ce sera la fin de l'abeille impériale (barril liqueur d'abeille).

Le premier quatrain précise un peu plus les points où l'expédition, partie de l'île d'Elbe, devait aborder.

Voici encore un quatrain qu'on peut ajouter aux précédents :

Grâd Roy viendra prendre port pres de Nisse,
Le grand empire de la mort si en fera
Aux Antipolles posera son genisse.
Par mer la Pille tout esvanouyra.

Cent. X, *quadr.* 87.

Napoléon (grand Roy) viendra débarquer près de Nice, et ainsi se fera la mort définitive du grand empire. L'Angleterre (la Pille) enverra, par mer, son génie aux antipodes (Ste-Hélène), et tout espoir de retour s'évanouira.

La strophe suivante montre aussi la brièveté éphémère du succès de Napoléon :

Par grands dangiers le captif eschapé,
Peu de temps grand a fortune changee
Dans le palais le peuple est attrapé,
Par le bon augure la cité assiegee.

Cent. II, *quatr.* 66.

Napoléon (le captif échappé) menace de grands dangers le roi Louis XVIII (grand), mais la fortune du roi est pour peu de temps changée ; pour la bonne cause (bon augure), Paris est de nouveau assiégé. Que veut dire le troisième vers ? On a voulu y voir une allusion à l'acte additionnel, ce n'est pas très clair. Je l'appliquerai plutôt au fait que les Prussiens, entrés dans Paris le 7 juillet, chassèrent la commission exécutive qui siégeait aux Tuileries.

Le quatrain suivant se rapporte encore à la même période. C'est une allusion à la trahison du colonel Huchet de La Bédoyère qui, comblé de faveurs par Louis XVIII, livra son régiment, le 7e de ligne, et la ville de Grenoble, à Napoléon. Découvert à Paris, où il commit la faute de rentrer, il fut arrêté, condamné à mort et fusillé, malgré les démarches de sa femme, née de Chastellux, dont la famille était très attachée aux Bourbons.

Un coronel machine ambition,
Se saisira de la grande armee,
Contre son Prince fainte invention
Et descouvert sera soubs sa ramee.

Cent. IV, *quatr.* 62.

Le quatrain ci-dessous, qui doit évidemment faire suite à un autre, indique plus particulièrement la marche de l'armée prussienne sous Paris, en 1815 :

Du bourg Lareyne parviêdrôt droit à Chartres,
Et feront près du pont Anthoni pause,
Sept pour la paix cauteleux comme Martres,
Feront entrée d'armée à Paris clause.

Cent. IX, *quatr.* 86.

Les sept sont les représentants de l'Angleterre, l'Autriche, la Russie, la Prusse, l'Espagne, la Suède et le Portugal, puissances signataires des traités de 1815. On sait qu'en 1815 les Prussiens tinrent à occuper Paris, ils se montrèrent aussi arrogants que les

Russes avaient été courtois et aimables en 1814. De plus, ils se répandirent dans l'Ouest pour rançonner et piller. C'est à cela que le quatrain fait allusion.

Cette dernière strophe montre les résultats désastreux de la tentative de Napoléon aux Cent-Jours, qui eut pour résultat de diminuer la France. Il indique aussi la mort de Murat :

> Mars eslevé en son plus haut befroy,
> Fera retraire les Allobrox de France :
> La gent Lombarde fera si grand effroy,
> A ceux de l'Aigle comprins sous la Balance.
>
> *Cent.* V. *quadr.* 42.

Napoléon, dans sa dernière élévation, fera perdre la Savoie à la France. Et les parents de l'aigle seront définitivement chassés de l'Italie (sous la Balance, signe astrologique), par ceux qui occuperont le royaume Lombard-Vénitien : les Autrichiens. On sait qu'en 1815, les Français ont été massacrés à Naples par les lazaroni.

***

Sur la Restauration et le retour de la branche aînée des Bourbons, nous trouvons dans les centuries quelques prédictions curieuses à enregistrer. Voici la transition :

> Cent fois mourra le tyran inhumain
> Mis à son lieu sçavant et débonnaire
> Tout le Sénat sera dessous sa main,
> Fasché sera par malin temeraire.
>
> *Cent.* X, *quatr.* 90.

Napoléon (tyran inhumain) mourra cent fois de douleur à Sainte-Hélène. Le Sénat, qui était entièrement dévoué à l'Empereur, sera fasché par ses entreprises téméraires. Il prononcera la déchéance (3 avril 1814), puis il mettra à sa place un roi savant et débonnaire.

Le 6 avril, en effet, le Sénat déclare que le peuple français appelle librement au trône Louis-Stanislas-Xavier de France, frère du dernier roi.

Dans un passage de la dédicace à Henry second, placée en tête des trois dernières centuries, Nostradamus décrit très curieusement ce qui arrivera, après la chute de Napoléon Ier jusqu'à nos jours :

Car Dieu regardera la longue sterilité de la grand'dame, qui puis après concevra deux enfans principaux : mais elle periclitant, celle qui luy sera adjoustée par la témérité de l'aage de mort périclitât dedans le dixhuictesme, ne pouvant passer le trentesixième, qu'en délaissera trois masles, et une femelle, et en aura deux, celuy qui n'en eut jamais d'un mesme père, des trois frères seront telles différences, puis unies et accordées, que les trois et quatre parties de l'Europe trembleront : par le moindre d'aage sera la monarchie chrestiêne soustenue et augmêtée : sectes eslevées, et subitemêt abaissées, Arabes reculez, Royaumes unis, nouvelles lois promulguées.. sera faicte la troisiesme inondation de sang humain, ne se trouvera de longtemps Mars en Caresme. Et sera donnée la fille par la conservation de l'Eglise Chrestiêne tombant son dominateur à la paganisme secte des nouveaux infidelles elle aura deux enfans, l'un de fidelité et l'autre d'infidelité par la côfirmation de l'Eglise Catholique. Et l'autre qui à sa grande confusion et tarde repentance la voudra ruiner. (*Epître à Henry II*).

J'ai pensé qu'il valait mieux ne pas scinder ces lignes, qui contiennent, succintement indiquée notre histoire depuis la Restauration jusqu'à l'époque actuelle. Au premier aspect, la lecture est un peu aride et le sens « obnibulé » selon l'expression souvent employée par Nostradamus. Mais si l'on prend la peine de regarder l'oracle d'un peu plus près et de l'étudier à la lumière des faits historiques, on demeure profondément surpris de sa parfaite clarté. Pour cela, reprenons le texte, phrase par phrase, il en vaut la peine, c'est certainement l'un des plus curieux parmi tous ceux de Nostradamus.

Car Dieu regardera la longue sterilité de la grand'dame, qui puis après concevra deux enfans principaux.

Dieu regardera la longue stérilité politique de la Monarchie légitime, renversée du pouvoir par la Révolution et remplacée par Napoléon Ier, et alors elle remontera sur le trône avec deux rois : Louis XVIII et Charles X.

Il faut ensuite passer quelques lignes et prendre, pour compléter la première partie de la prédiction la phrase :

en delaissera trois masles et une femelle.

De ce retour à la forme monarchique, il sortira trois gouvernements monarchiques (masles) et une république (femelle).

et en aura deux, celuy qui n'en eut jamais d'un mesme pere

Et la République, la forme de gouvernement qui ne repose pas sur l'hérédité, se répétera deux fois : 1848 et 1870.

Nostradamus précis tout cela d'une manière très remarquable. Reprenons, en effet, les lignes passées tout à l'heure :

mais elle périclitant, celle qui lui sera adjoutee par la temerité de l'aage de mort periclitât dedans le dixhuictiesme, ne pouvant passer le trentesixième.

La Restauration, renversée à la suite d'une entreprise téméraire qui causera sa mort, ordonnances de juillet 1830, la monarchie de Louis-Philippe qui la remplacera durera dix-huit ans, et le troisième pouvoir monarchique, l'Empire, qui s'établira après, succombera aussi dans sa dix-huitième année, les deux réunis ne pourront dépasser trente-six ans.

Maintenant, le voyant va nous donner quelques détails sur ces gouvernements masles et femelles, monarchie et république.

des trois frères seront telles differences, puis unies et accordees, que les trois et quatre parties de l'Europe trembleront.

Il y aura entre les trois gouvernements monarchiques : Restauration, monarchie de Juillet, second Empire, telles différences, mais aussi telles conformités de vues politiques, que la stabilité européenne en sera ébranlée.

Par le moindre d'aage sera la monarchie chrestiène soustenue et augmêtée : sectes esleves et subitemêt abaissees, Arabes reculez, Royaumes unis, nouvelles lois promulguees.

Par celui des gouvernements mâles qui durera le moins longtemps, la Restauration, la monarchie chrétienne sera soutenue, les sectes qui s'étaient élevées seront abaissées (allusion aux conspirations, comme celle dite des quatre sergents de la Rochelle, etc.), les Arabes reculés par l'expédition d'Algérie, etc.

Il y a ici un passage que je n'ai pas pu expliquer et que j'ai remplacé par des points de suspension. L'oracle ajoute ensuite comme se rapportant au troisième pouvoir monarchique, le second Empire :

sera faicte la troisiesme inondation de sang humain, ne se trouvera de longtemps Mars en Caresme.

Il y aura une troisième invasion, amenée par un Napoléon — les deux premières ont eu lieu en 1814 et 1815 —, à la suite d'une grande guerre. Et le bouleversement sera tel, que pendant longtemps les choses politiques seront troublées et ne se feront pas régulièrement (mars ne sera pas en carême).

Voici maintenant ce qu'il adviendra de la République :

Et sera donnée la fille par la conservation de l'Eglise chrestiêne tombant son dominateur à la paganisme secte des nouveaux infidelles.

Il faut construire : et sera donnée la fille à la secte du paganisme des nouveaux infidèles, son dominateur tombant la conservation de l'Eglise chrétienne. C'est-à-dire : La République sera mise sous la puissance des Francs-Maçons, secte des nouveaux infidèles du paganisme, dont le dominateur poursuit la destruction de l'Eglise chrétienne.

Nostradamus ajoute pour mieux préciser :

elle aura deux enfans, l'un de fidelité et l'autre d'infidelité par la côfirmation de l'Eglise Catholique.

Il y aura deux gouvernements républicains : la révolution de février 1848 et celle du 4 septembre 1870. Le premier sera favorable à l'Eglise catholique (enfant de fidélité), le second lui sera contraire (enfant d'infidélité.)

La Révolution de 48, en effet, n'a pas été irréligieuse, le peuple faisait bénir les arbres de la liberté, et le gouvernement a entrepris l'expédition de Rome pour rétablir le pouvoir temporel du Pape.

Quant au gouvernement républicain, né de la révolution faite en 1870, grâce à la présence de l'ennemi et à son grand profit, nous savons quelle a été sa politique religieuse. Nostradamus aussi le savait, et même mieux que nous, puisqu il en connaissait l'impuissance finale, que nous aimons à supposer, mais que nous ignorons encore. Il termine, en effet, par ces mots :

Et l'autre qui a sa grande confusion et tarde repentance la voudra ruiner.

L'autre, la troisième République, voudra ruiner l'Eglise catholique. Elle ne le pourra, et cette impuissance lui causera une grande confusion, suivie d'un tardif repentir.

Nous essayerons plus loin de rechercher si Nostradamus donne des renseignements sur les faits qui amèneront cette défaite, et quels seront les résultats de cette confusion et tardive repentance.

Voici encore un quatrain sur le même sujet :

Tant d'ans en Gaule les guerres dureront,
Outre la course du Castulon monarque :
Victoire inerte trois grands couronneront,
Aigle, Coq, Lune, Lyon, Soleil en marque.
Cent. I, *quatr.* 31.

Les révolutions en France dureront longtemps. Outre la République (castulon monarque, de *castula* tunique de femme), il y aura trois grands couronnés, les trois frères du passage précédent de l'Epître à Henry II, l'empire l'aigle, la monarchie légitime, le soleil, la Monarchie de juillet le coq-lune. La victoire demeurera longtemps incertaine.

En attendant la confusion et le tardif repentir de nos sectaires actuels, continuons à enregistrer les prédictions de Nostradamus sur le retour de la monarchie légitime au début du XIXe siècle.

Côme un gryphon viendra le Roy d'Europe,
Accompagné de ceux d'Aquilon,
De rouges et blancs conduira grand troupe
Et iront contre le Roy de Babylon.
Cent. X, *quatr.* 86.

Le roi d'Europe, c'est-à-dire le plus grand roi d'Europe, le roi de France, viendra comme un Griffon, animal fabuleux, moitié lion, moitié aigle, accompagné des rois du Nord, l'Empereur de Russie, l'empereur d'Autriche, le roi de Prusse. Il conduiront une grande armée aux uniformes rouges et blancs, et ils iront contre le roy de Paris, l'empereur Napoléon.

Voici, sur Louis XVIII, un quatrain curieux surtout par le dernier vers :

Heureux au règne de France, heureux de vie,
Ignorant sang, mort fureur et rapine :
Par non flateurs sera mis en envie,
Roy desrobé, trop de foye en cuisine.
Cent. X, *quatr.* 16.

Heureusement rétabli au trône de France, il aura une vie calme, sans guerre ni troubles. Roy dissimulé, se plaisant aux finasseries de la politique, son habileté sera enviée même par ceux qui ne seront pas ses courtisans.

On peut relever dans les centuries un certain nombre de quatrains qui se rapportent au comte de Chambord.

L'arbre qu'estoit par long temps mort séché,
Dans une nuict viendra à reverdir :
Coron Roy malade, Prince pied estaché,
Criant d'ennemi fera voile bondir.

Cent. III, *qutr.* 91.

La branche royale des Bourbons, qui était restée depuis longtemps stérile et menaçait de s'éteindre, reverdira, en une nuit, par la naissance du duc de Bordeaux. Ce prince aura le pied lié, coron roi malade, c'est-à-dire par sa faute ne sera jamais roi. Lorsqu'il parlera (criant), il fera le succès de ses ennemis. Allusion à la lettre de Salzbourg qui a ruiné tous les projets de Restauration et déterminé l'établissement de la République à une voix de majorité.

Quand dans le regne parviendra le boiteux
Compétiteur aura proche bastard :
Luy et le regne viendront si fort roigneux.
Qu'ains qu'il guérisse son faict sera bien tard.

Cent. III, *quatr.* 73.

Ce quatrain a été appliqué à la révolution de 1830, parce que le duc de Bordeaux est alors devenu roi, par l'abdication de Charles X, son grand-père, et du duc d'Angoulême, son oncle. C'est, je crois, une erreur, attendu que le jeune prince n'était pas alors boiteux, il ne l'est devenu qu'en 1841, à la suite d'une chute de cheval.

J'estime que la prédiction convient mieux aux événements de 1871.

Quand s'offrira pour le prince boiteux l'occasion de monter sur le trône, il aura pour compétiteur le comte de Paris, prétendant illégitime. Quand ils se seront entendus par la fusion, en 1873, il sera trop tard, l'occasion sera perdue.

Un dubieux ne viendra loing du regne,
La plus grande part le voudra soustenir.
Un capitole ne voudra point qu'il regne,
Sa grande charge ne pourra maintenir.

Cent. VI, *quatr.* 17.

Un irrésolu, hésitant, indécis (*dubius*), sera bien près de monter sur le trône de ses ancêtres, où la majorité le voulait soutenir. Mais un qui sera monté au Capitole, M. Thiers, chef du Pouvoir exécutif, s'y opposera par ambition personnelle, cependant celui-ci ne pourra se maintenir dans sa grande charge.

Donnons enfin ce dernier sixain, publié seulement en 1605, ce qui ne lui enlève rien de sa valeur prophétique, sur la naissance du duc de Bordeaux et les efforts tentés par Mme la duchesse de Berry pour reconquérir le trône de son jeune fils, en même temps que la régence :

D'un rond, d'un lis, naistra un si grand Prince,
Bien tost et tard venu dans sa Province,
Saturne en Libra en exultation :
Maison de Venus en a decroissante force
Dame en après masculin soubs l'escorse
Pour maintenir l'heureux sang de Bourbon.
Six. 4.

Dans la maison de France, couronne (rond) de lis, naîtra un très grand prince, qui bientôt (en 1830) et bien tard (en 1871) sera très près de régner. Les deux vers suivants sont des données astrologiques, dont Nostradamus n'indique pas l'application. La mère de ce prince en habits masculins, tentera de maintenir sur le trône le descendant légitime des Bourbons.

* * *

La personnalité de Louis-Philippe n'a pas échappé à Nostradamus. Il en parle, plus ou moins clairement, dans plusieurs endroits :

Celuy qu'estoit bien avant dans le regne,
Ayant chef rouge proche à hierarchie,
Aspre et cruel, et se fera tant craindre
Succédera à sacré monarchie.
Cent. VI, *quatr.* 57.

Celui qui était bien près du trône, dont le père, Philippe-Egalité, qui vota la mort de Louis XVI, fut un chef rouge, âpre et cruel, travaillera si bien qu'il succédera à la monarchie légitime.

Le quatrain suivant est une allusion aux journées des 5 et 6 juin 1832 :

Par avarice, par force, et violence
Viendra vexer les siens chefs d'Orléans,
Près sainct Memire assault et résistance
Mort dans sa tante diront qu'il dort leans.
Cent. VIII, *quatr.* 42.

Par avarice, par force et violence. Louis-Philippe (chef d'Orléans), offensera les membres de la famille royale dont il fera partie (les siens) ; pour mieux réussir dans son usurpation, il se cachera pendant les émeutes des journées de 1830, il fera le mort dans sa tente en attendant la fin de la lutte. et ceux qu'il aura poussés en avant diront qu'il dort léans. Mais son usurpation n'ira pas sans soucis et difficultés, il y aura en particulier, une grande révolte (journées des 5 et 6 juin 1832) autour du cloître Saint-Merri.

Nous trouvons dans les vers ci-dessous le *curriculum vitæ* du fils de Philippe-Egalité, et une allusion à ses intrigues ambitieuses :

L'ombre du regne de Navarre non vray
Fera la vie de sort illegitime :
La veu promis incertain de Cambray
Roy Orleans donra mur légitime.

Cent. X, *quatr.* 45.

Par la poursuite du trône, auquel il n'aura aucun droit, Orléans fera sa vie illégitime. Il aura une conduite louche à Cambrai, en relevant les officiers de leur obéissance. Et il finira par barrer la route au roi légitime en usurpant le trône.

Ce quatrain est curieux parce qu'il montre la conduite du duc d'Orléans comme lieutenant général pour le roi, à Lille, lors des Cent-Jours, et les menées souterraines auxquelles il se livra alors pour essayer d'usurper le trône sur Louis XVIII. On peut consulter à ce sujet la note que j'ai publiée dans les *Mémoires de la comtesse de Boigne*, au second volume, pages 201, 202 et 203. Et les *Mémoires du Chancelier Pasquier*, troisième volume, pages 179 à 181 et 211, 212.

Nostradamus a certainement connu, sinon le détail, au moins l'ensemble de la triste conduite du duc d'Orléans à cette époque, conduite qui fut cause qu'au retour du roi, après Waterloo, le prince se vit obligé de rester à Twickenham, en Angleterre, plus longtemps qu'il ne l'aurait souhaité.

Voici un autre quatrain, qui se rapporte au même prince :

Sept ans sera Philipp. fortune prospere
Rabaissera des Arabes l'effort,
Puis son midy perplex rebors affaire,
Jeune ognion abismera son fort

Cent. IX, *quatr.* 89.

Le règne de Louis-Philippe Ier aura sept années de prospérité,

de 1835 à 1842, après les insurrections d'avril (1834) et l'attentat Fieschi (1835), jusqu'à la mort du duc d'Orléans (1842). A partir de là, ses affaires déclineront, et la jeune république détruira son pouvoir en 1848.

Voici la mort du prince royal, le duc d'Orléans, 13 juillet 1842, qui marque le commencement de la débâcle pour la Monarchie de juillet. Les détails ne sont pas exacts, le prince est mort d'une chute de voiture.

Nostradamus a vu le fait, et c'est tout :

> L'aisné Royal sur coursier voltigeant,
> Picquer viendra, si rudement courir
> Gueulle, lipee, pied dans l'estrein pleignant,
> Traîné, tité, horriblement mourir.
>
> *Cent.* VII, *quatr.* 38.

Le quatrain suivant se rapporte à la mort du dernier prince de Condé, trouvé étranglé dans sa chambre, au château de Saint-Leu, le 26 août 1830 :

> De nuict dans lict le supresme estranglé,
> Pour trop avoir séjourné blond esleu ;
> Par trois l'Empire subrogé exanclé
> A mort mettra carte et pacquet ne leu.
>
> *Cent.* I, *quatr.* 39

Le dernier des Condés (le supresme), sera étranglé de nuit dans son lit, lorsque le pouvoir aura été usurpé sur trois princes de sa famille (Charles X, le duc d'Angoulême, le duc de Bordeaux), pour avoir trop demeuré près d'une blonde qu'il avait élue, en partie, son héritière. Il mettra sa mort sur une carte qu'il n'aura pas lue. C'est-à-dire qu'on trouvera près de lui les morceaux d'un billet déchiré, annonçant son suicide, qu'il n'aura pas écrit ni même lu.

Voici l'annonce de la chute de la Monarchie de juillet, de la République de 48 et du second Empire.

> Après le siège tenu dix-sept ans,
> Cinq changeront en tel revolu terme :
> Puis fera l'un esleu de même temps,
> Qui des Romains ne sera trop conforme.
>
> *Cent.* V, *quatr.* 92.

Après que Louis-Philippe aura régné dix-sept ans (août 1830

à février 1848), ce terme révolu, il y aura cinq années de mutations diverses (de février 48 au 2 décembre 52). Puis un Empereur sera élu pour la même période de temps (2 décembre 52 au 4 septembre 70, soit dix-sept ans et demi), dont la politique sera en opposition avec les intérêts de l'Eglise.

Le quatrain ci-dessous a aussi rapport aux mêmes faits :

> Tiers doigt du pied au premier semblera
> A un nouveau monarque de bas haut,
> Qui Pyse et Lucques Tyran occupera
> Du precedent corriger le deffaut
>
> *Cent.* IX, *quatr.* 5.

Le troisième Napoléon semblera comme le doigt de pied du premier. Ce sera un nouveau monarque élevé de bas en haut. Il fera la guerre en Italie mais pour corriger le défaut de son oncle il dira : « L'Empire, c'est la paix ».

Voici un quatrain sur les suites du Coup d'Etat de 1851, où les membres des Sociétés secrètes furent déportés à Cayenne :

> Les exilez deportez dans les isles,
> Au changement d'un plus cruel monarque
> Seront meurtris et mis deux les scintiles,
> Qui de parler ne seront estez parques.
>
> *Cent.* I, *quatr.* 59

Au changement, qui amènera un monarque plus énergique, tous les bavards des clubs (ceux qui ne seront estez parques, économes, *parcus*, de parler), seront mis en prison, molestés, exilés, déportés, dans les îles ou tués (comme Baudin).

Parlant de la République de 1848, du Coup d'Etat de 1851 et du retour de la République, grâce à l'appui des armées allemandes et de la diplomatie prussienne, en 1870, Nostradamus écrit :

> La republique miserable infelice
> Sera vastée du nouveau magistrat :
> Leur grand amas de l'exil malefice
> Fera Sueve raur leur grand contract.
>
> *Cent.* I, *quatr.* 61

La République funeste (*infelix*) et misérable sera dépeuplée (*vasto*) par le nouveau magistrat ; le Prince-Président, Louis-Bonaparte. Il enverra un grand nombre de républicains en exil. Mais l'Allemand (Sueve) fera répandre (*Roro*) leur grand contrat

malfaisant (*maleficus*), c'est-à-dire ramènera pour un long temps leur pouvoir si nuisible à la France, comme l'ont prouvé les deux essais précédents, en 1793 et 1848.

Voici des vers qui ne sont pas très flatteurs pour le dernier des Napoléon :

Du nom qui onque ne fut au Roy Gaulois
Jamais ne fut un foudre si craintif :
Tremblant l'Italie, l'Espagne et les Anglais,
De femme estraugiers grandement attentif.

Cent. IV, *quatr.* 54.

Du nom de Napoléon, qui avant n'avait jamais été porté par un roi de la Gaule, il n'y eut pas un foudre de guerre aussi craintif. Il tremblera de mécontenter l'Italie, l'Espagne ou les Anglais, et laissera influencer sa politique par des femmes, agents de l'étranger.

L'Empire c'est la paix. Nostradamus ne croit pas à cette belle déclaration. Il n'eut peut-être pas tort et se montra plus avisé que les contemporains :

Souz un la paix par tout sera clamée.
Mais non longtemps, pillé, et rebellion,
Par refus ville, terre, et mer entamee,
Morts et captifs le tiers d'un million.

Cent. I, *quatr.* 92.

Sous son règne, on ne parlera que de paix, mais elle ne durera pas longtemps. Il y aura des rébellions, des batailles sur terre et sur mer, au point que, tant morts que captifs, seront plus du tiers d'un million.

Sur la catastrophe finale du second Empire, nous avons relevé un certain nombre de quatrains, dont quelques-uns sont excessivement remarquables par la précision des détails qu'ils donnent. Sous le titre :

Autres quatrains cy-devant imprimez sous la Centurie huictième,

nous lisons dans l'édition donnée en 1605 :

Las quel désir ont Princes estrangers !
Garde-toy bien qu'en ton païs ne vienne,
Il y auroit de terribles dangers
En maints contrées, mesme en la Vienne.

Quatr. 6.

On sait combien le luxe et la richesse de l'Exposition de 1867 créèrent d'envie parmi les souverains étrangers venus à Paris, entre lesquels le roi de Prusse et son ministre Bismarck. En 1870, ils sont revenus, et il y a eu danger dans de nombreuses contrées de la France. Mais, comme le dit l'oracle, les Allemands, se sont arrêtés sur les bords de la Vienne, dans le département de ce nom.

Tous ceux de Iler ne seront dans la Moselle,
Mettant à mort tous ceux de Loire et Seine :
Le cours marin viendra près d'haute velle,
Quand Espagnols ouvrira toute veine.

Cent. I, *quatr.* 89.

Tous les Allemands (habitants des bords de l'Iller) seront dans la Moselle, mettant à mort les Français (ceux de Loire et Seine). La tempête (le cours marin) viendra autour de la haute ville, Paris, quand l'affaire de la candidature Hohenzollern au trône d'Espagne aura déchaîné cet orage.

Les deux vers suivants indiquent clairement où finira l'Empire :

Le Grand Empire sera tost désolé
Et translaté près d'arduenne silve.

Cent. V, *quatr.* 45.

L'Empire sera fini quand l'Empereur se sera transporté avec son armée près de la forêt des Ardennes.

Grand meurtre humain : prince du grand neveu
Morts d'espectacles eschappé l'orgueilleux.

Il y aura là grande bataille : l'orgueilleux neveu du grand (Napoléon), sera pris, il capitulera pour échapper au spectacle des morts.

Dedans le coing de Luna viendra rendre
Où sera prins et mis en terre estrange
Les fruicts immeurs seront à grand esclandre
Grand vitupere, à l'un grande loüange.

Cent. IX, *quatr.* 65.

Il viendra se rendre dans le coin de Luna (?), où il sera pris et transporté en terre étrangère. Les vainqueurs eux-mêmes seront

les premiers surpris des fruits prématurés de leurs victoires. Grande colère contre l'Empereur et grande louange au roi Guillaume.

Voici le quatrain le plus curieux, sur ce sujet. Pour l'expliquer complètement, il faut faire une métathèse de lettres :

> Par le decide de deux choses bastards,
> Nepveu du sang occupera le regne,
> Dedans lectoyre seront les coups de dards,
> Nepveu par peur pliera l'enseigne.
>
> *Cent.* VIII, *quatr.* 43.

A la suite de deux révolutions, le neveu du sang Napoléonien occupera le trône. Il y aura une grande bataille dedans lectoyre. et le neveu par peur pliera l'enseigne.

Dedans lectoyre ne signifie rien, mais si l'on prend les quatorze lettres qui composent ces deux mots, on obtient : Sedan le decroyt, c'est-à-dire : Sedan le dépose.

Terminons ces prédictions, relatives au second Empire, par deux quatrains qui ont trait à la capitulation de Metz :

> La garde estrange trahira forteresse,
> Espoir et umbre de plus hault mariage :
> Garde deçeu fort prinse dans la presse,
> Loyre, Saone, Rhône, Gar, à mort oultrage,
>
> *Cent.* II, *quatr.* 25.

Le défenseur de la forteresse trahira son devoir, en poursuivant l'espoir et l'ombre d'une plus haute situation; il sera déçu, et la forteresse sera prise. Alors à ceux de la Loire, de la Saône, du Rhône, c'est-à-dire à ceux de France, il sera fait outrage mortel.

La prédiction suivante est surprenante par sa précision. C'est un des plus remarquables quatrains des Centuries de Nostradamus :

> Au déserteur de la grande forteresse,
> Après qu'aura son lieu abandonné,
> Son adversaire fera grand prouësse,
> L'empereur tost mort sera condamné.
>
> *Cent.* IV, *quatr.* 65.

Quand le traitre de la grande forteresse, Bazaine, aura livré Metz et son armée, les Allemands pourront ramener leurs troupes

dans l'intérieur de la France où ils feront grandes prouesses. Aussitôt après la mort de l'Empereur, Bazaine, mis en jugement, sera condamné par le conseil de guerre réuni à Trianon et présidé par le duc d'Aumale.

L'Empereur Napoléon III est mort le 9 janvier 1873, Bazaine a été condamné le 10 décembre de la même année.

Il est difficile d'être plus précis en écrivant trois cent dix-huit ans avant les événements.

(*A suivre.*)

Charles NICOULLAUD.

HISTOIRE OU MÉLODRAME

Dans un article qui voudrait être un article de polémique historique, on me prête cette phrase aussi ridicule que prétentieuse : « J'ai étudié consciencieusement l'histoire de la Franc-Maçonnerie. Or, je n'ai pas trouvé mention de « supérieurs inconnus », *donc, je déclare qu'ils n'ont pas existé...* »

Je n'ai pas dit semblable bêtise,dont je laisse toute la responsabilité à son auteur, à qui je refuse le droit de reproduire mes écrits d'une façon inexacte. J'ai tenu, en effet, un langage très différent. (*Rev. Int. des Sociétés secrètes*, Janvier 1914, p. 62). « Après avoir étudié la Franc-Maçonnerie de 1688 à 1830, non seulement je n'ai trouvé aucune trace susceptible d'être suivie par un historien, de directeurs suprêmes de toute la Franc-Maçonnerie, mais bien mieux, j'ai constaté l'existence du contraire... c'est au Sphinx qu'il appartient de jouer le rôle d'Œdipe, qu'il me dise donc, avec preuve à l'appui :« Les supérieurs inconnus furent »..., et nous verrons.

La citation reproduite précédemment est donc gravement inexacte, dans le fonds, dans le sens et dans la forme.

Mais, ce qui est vraiment curieux, c'est que la personne qui a sciemment altéré mon texte pour étayer sa propre thèse, se défend très explicitement de croire aux supérieurs inconnus tels qu'on les a présentés jusqu'ici. Je cite textuellement : « Il est arbitraire de déclarer que nous croyons à un *Pouvoir occulte unique*, ayant à sa tête un seul chef ou un cénacle homogène. Il est même beaucoup plus vraisemblable qu'il y a, *dans les sphères occultes*, des puissances qui peuvent être amenées à lutter les unes contre les autres ». (Les *italiques* sont de moi).

Comme je suppose que ces multiples sphères veulent dire les divers régimes, reste encore à démontrer que chacun de ces régimes avait des supérieurs inconnus.

C'est contraire aux faits matériels.

Ce n'est pas tout ; on trouve ma doctrine « *Parfaite* » lorsque je dis : « La secte est conduite par une idée générale, néfaste, par l'Esprit du mal », mais, pour avoir l'air de me contredire et de mettre mes arguments en défaut, on m'objecte « que c'est par des hommes en chair et en os que l'Esprit du mal exerce effectivement sa propagande et son action ». M. de la Palisse l'avait déjà dit.

Mon contradicteur se demande si ce qu'il connaît de la F.·. M.·. est le temple ou la façade ? J'ignore ce que mon contradicteur connaît de la F.·. M.·., mais, ce que je crois deviner, c'est que la F.·. M.·. est aussi supérieure qu'inconnue à l'école à laquelle il appartient.

Nous ne faisons pas de mélodrame, mais de l'histoire ; nous ne pouvons raisonner sur des abstractions ou des opinions, mais bien sur des faits ou sur des noms. Qu'on en cite ? L'énumération devrait cependant être longue, car, tant en France qu'à l'étranger, on pouvait, à la fin du XVIIIe siècle, compter une centaine de régimes différents. Que de supérieurs ! que d'inconnus !... Décidément, une main inconsidérée vient de briser la légende.

Je n'ignore pas qu'un « *Ecrivain inconnu* » qui signe Fabre, et qui n'est vraisemblablement que le Benjamin d'un Baron connu, a essayé de présenter le marquis de Chefdebien comme un « *Supérieur inconnu* ». Pour donner à son récit une forme plus saisissante, il a déclaré solennellement devoir tenir caché le véritable nom de l'*Eques a capite Galeato*, afin de ne pas affliger une honorable famille. Est-ce bien pour cela ? Le secret était vraiment un secret de Polichinelle, car ce supérieur n'était inconnu qu'en raison du silence voulu fait sur son nom, et l'on peut se demander qui a le plus affligé cette respectable famille ? Moi, qui ai parlé de l'ancêtre avec des termes polis et indulgents, ou le Baron Fabre qui, pour remercier cette famille de lui avoir communiqué ses papiers, attaque le marquis de Chefdebien dans des termes peu courtois, appelant vraiment trop un chat, un chat ? Ainsi (p. 32 et suiv.), il établit avec soin que le marquis de Chefdebien est un menteur, un rusé et un fourbe ; plus loin (p. 72) c'est un hypocrite, un officier français transformé par la Maçonnerie en maître fourbe, en judaïsant kabbaliste ; et (p. 120) il pratique l'athéïsme le plus affreux, le plus abject matérialisme, le nihilisme le plus absolu ; et encore, (p. 140-3 147-8...), on retrouvera des accusations aussi peu mesurées que les précédentes.

Après avoir décoché de tels traits, il faut vraiment une audace peu commune pour aller ensuite se plaindre, avec des larmes dans la voix, du « *Véritable crime commis par M. G. Bord* ». On ne se moque pas à ce point du public.

Je ne reprendrai donc la discussion que si, au lieu de phrases, d'objurgations, d'invocations, de malédictions, d'insinuations et de fausses citations, on m'apporte des faits très simples, mais des faits.

En attendant, je préfère terminer gaiement l'incident, en citant le sonnet d'Arvers, tout en prévenant les lecteurs que ma citation, faite de mémoire, n'est peut-être pas très exacte :

AU SUPÉRIEUR INCONNU

Mon être a son secret, mon nom a son mystère,
Mon pouvoir en trois points, par mes amis conçu
Est une force immense, aussi doit-on la taire.
Celui qui la subit, n'en a jamais rien su.

De tous les historiens, Supérieur Inconnu,
On me cite partout, comme un vieux solitaire,
Sachant tout, menant tout, au ciel et sur la terre.
Mais toujours ignoré pour n'être pas connu.

A la foule éperdue et qui ose prétendre
A connaître mon nom, on lui fera comprendre
Que seul est inconnu, le nom qu'on ne sait pas ;

Et la troupe ignorante, abêtie et fidèle,
Pourra dire en lisant, ces vers bien faits pour elle,
Que cela veut-il dire ? et ne comprendra pas.

Est-ce que, par hasard, le « Supérieur Inconnu » ne s'appellerait pas Hégésippe Simon ? Sa devise sent le cadavre d'Hiram à plein nez :

« Quand les ténèbres s'évanouissent,
Le Soleil se lève » !

GUSTAVE BORD.

LES SUPÉRIEURS INCONNUS

I.

RÉPONSE AU « SPHINX »

Un article anonyme, paru dans la *France Antimaçonnique*, organe hebdomadaire du « Conseil antimaçonnique de France », discute longuement la note dont j'ai accompagné, dans la Revue du 20 octobre 1913, p. 3726, la reproduction de deux articles empruntés aux *Cahiers Romains* de *l'Agence Roma*. Il s'agit du Pouvoir central occulte de la Secte et des fameux Supérieurs Inconnus, qui paraissent devoir faire un peu dérailler certains antimaçons, en ce moment.

Les quelques rapports que, jusqu'ici, j'ai entretenus avec M. de la Rive ont été très courtois de part et d'autre,et j'ai été un peu surpris de le voir accueillir, dans son estimable journal, une longue attaque anonyme transformant une question toute de principes, en une querelle personnelle. Le ton acerbe de cette polémique ne s'explique pas en l'occasion ; encore moins peut-on comprendre certaines critiques particulières, absolument injustifiées au reste et destinées,sans doute,dans l'esprit de leur auteur, à soulever l'animosité de tiers.

Pour se rendre compte des intentions tout à fait malveillantes, à mon égard, de l'écrivain, qui signe « Le Sphinx », il suffit de constater qu'il se donne pour mission assez surprenante, dans l'espèce, de prendre la défense des Jésuites du XVIII[e] siècle que personne n'attaquait.

Afin de mieux montrer que j'ai eu tort de dire que Weishaupt avait été élève et professeur chez les Jésuites d'Ingolstaldt, ce qui est de notoriété publique, le « Sphinx » s'empresse d'ajouter que Sébastien Faure a été novice chez les Jésuites du XIX[e] siècle. L'argument, plutôt faible, n'est pas davantage heureux.

Seulement, ce disant, je fais au jugement du Sphinx une insinuation, alors que lui, en sa qualité de monument égyptien, est à l'abri d'un pareil soupçon.

Je croyais avoir fait justice, dans un livre récent, de cette prétention absurde, émise par les Francs-Maçons, d'associer les RR. PP. Jésuites à la création de certains grades. Il paraît que mes arguments pour la solution de cette prétendue énigme n'ont pas convaincu le « Sphinx » de mon orthodoxie et que, pour lui, je n'en demeure pas moins suspect d'anti-Jésuitisme. Il est vrai qu'on n'a sans doute pas lu mon livre au Conseil antimaçonnique de France, si j'en juge d'après le silence symptomatique gardé à son égard.

La Compagnie de Jésus est assez grande dame pour se défendre elle-même, lorsqu'elle le juge à propos, et la prétention du « Conseil antimaçonnique de France » de se substituer à elle est un peu étonnante, si l'on compare les deux sociétés. Le « Sphinx » n'apprécie pas, je le crois, les situations réciproques à leur juste valeur. Il fera bien, en outre, de renoncer à exploiter cette légende bouffonne, laquelle consiste à me représenter comme un ennemi de la Compagnie de Jésus ; le « Sphinx » a mieux à faire qu'à perdre son temps et son antique vieillesse à faire sa partie dans cette cacophonie de caillettes ligueuses en mal de potins calomnieux.

En tout cas, qu'il nous laisse donc nous expliquer ensemble, les Jésuites et moi, s'il y a lieu, ce que je n'ai pas l'outrecuidance ridicule de supposer, sans essayer de jeter de l'huile sur un feu qui n'existe pas, si ce n'est peut-être dans quelques imaginations plus ou moins fantasques. Cela vaudra mieux que de me prêter un rôle absurde et de parler à tort et à travers de choses dont il ignore la véritable genèse, s'il y en a une. Avant de se faire l'écho de certains bruits, il faut savoir ce qu'il y a derrière.

Le « Sphinx » se montre tout aussi peu averti quand il essaye d'opposer l'*Agence Roma* à la *Revue Internationale des Sociétés secrètes*. Cela tient sans doute à ce que, attaché sur son rocher de Gizèh, il n'a pas pu aller aux renseignements. Mais alors, il fera mieux de laisser *l'Agence Roma* et la *Revue Internationale des Sociétés secrètes*, qui s'entendent fort bien, discuter en famille, avec la courtoisie et la bienveillance qu'on se doit entre personnes d'un certain rang et sans insinuations déplacées, quelques points particuliers d'histoire, qui intéressent l'antimaçonnerie. A vouloir prendre le rôle désobligeant de mouche du coche, ce qui est bien déchoir pour un Sphinx, le rédacteur de la *France antimaçonnique*, quel qu'il soit, adopte une attitude qui ne saurait

lui convenir. Il est toujours plus régulier de parler en son seul nom et de laisser les autres se défendre eux-mêmes, s'ils croient avoir à le faire. A plus forte raison doit-il en être ainsi lorsqu'on emploie certaines formes de polémique.

Ceci dit, je ne m'arrêterai pas à discuter, point par point, les critiques du « Sphinx ». Je me contenterai de relever les principales et de montrer combien elles sont peu fondées, ainsi que le parti pris, — dont j'ignore les véritables raisons, — avec lequel elles ont été faites. Pour redresser toutes les erreurs qu'il commet, en voulant enseigner les autres, il me faudrait plus de temps que je n'en peux consacrer à cette besogne un peu vaine.

J'ai écrit les mots « adeptes non initiés », expression absolument juste, régulière et grammaticale, attendu que le mot adepte veut dire celui qui fait partie d'une secte, et initié celui qui en connaît tous les secrets. « Le Sphinx » a pensé faire preuve d'érudition en observant :

> Jusqu'ici nous avions cru que l'adeptat était un stade supérieur de l'Initiation, mais passons.

Il eut, en effet, mieux valu pour lui, passer; il aurait ainsi évité de se donner des allures de maître d'école et d'écrire une chose fausse. Le mot Adepte n'a le sens absolu qu'il lui prête que dans les ouvrages de Mme Blavatsky ou de Mme Annie Besant. Si on lit beaucoup les théosophes au Conseil antimaçonnique de France, ce n'est pas une raison pour essayer d'imposer à tort et à travers la terminologie de cette secte.

« Le Sphinx » a, du reste, de fâcheuses tendances à vouloir corriger l'écriture de ses voisins. Quand on a vu passer à ses pieds tant de choses et tant de siècles et qu'on a entendu parler des langues aussi variées, on devrait se montrer plus indulgent.

> « C'est encore Eliphas Lévi, écrit « le Sphinx » qui a répandu l'usage du terme « astral », et, bien que ce mot remonte à Paracelse, il paraît avoir été à peu près inconnu des Hauts-Maçons du XVIIIe siècle, qui, en tout cas, ne l'auraient sans doute pas entendu tout à fait de la même façon que les occultistes actuels ».

Décidément, c'est une manie, chez certains antimaçons, de considérer comme inconnu ce qu'ils ne connaissent pas. L'érudition du « Sphinx » est en défaut. Les Hauts Maçons du XVIIIe siècle connaissaient très bien le terme d'Astral et l'employaient pour désigner la source des manifestations de l'au-delà auxquelles ils assistaient ou croyaient assister. M. Matter, qui a bien étudié

Saint-Martin, Swedenborg et toutes ces écoles théosophiques, écrit, en effet :

« Saint-Martin et son maître, dom Martinez, aiment les termes abstraits et mystérieux. Ils ont un style de convention ; ils prennent les mots *astral*, *centre increé*, *cause active et intelligente*, *nombres*, *mesures* et autres en leur sens[1].

« Le Sphinx » écrit :

Pour ce qui est de Martinès de Pasqually, il est assurément assez difficile de savoir au juste ce qu'il appelait mystérieusement *la chose* ; mais, partout où nous avons vu ce mot employé par lui, il semble bien qu'il n'ait ainsi rien voulu désigner d'autre que ses « opérations » ,ou ce qu'on entend plus ordinairement par *l'art*. Ce sont les modernes occultistes qui ont voulu y voir des « apparitions » pures et simples, et cela conformément à leurs propres idées ».

Voilà encore une occasion où « le Sphinx » du Conseil antimaçonnique de France aurait été mieux inspiré en gardant un mystérieux silence.

Voici, en effet, ce que Martinez Pasqually écrit à son disciple Willermoz, à la date du 13 avril 1768[2] :

« Quant à l'égard du succès que vous n'avez point encore reçu de la chose, il ne faut point que cela vous surprenne. La chose est quelquefois dure pour ceux qui la désirent trop ardemment avant le temps. Soyez constant, vous serez récompensé alors que vous y penserez le moins... »

Et le 7 avril 1770, il précise :

« Les visions sont blanc, bleu, rouge clair : enfin, elles sont mixtes ou toutes blanches, couleur de flamme de bougie blanche, vous verrez des étincelles, vous sentirez la chair de poule par tout votre corps, tout cela annonce le principe de la traction que la chose fait avec celui qui travaille... De simples émules, que j'ai sous l'ordination du Grand Architecte, voyaient de nuit et de jour sans lumière, ni bougies, ni autre feu quelconque... ils vous font passer leurs certificats de vision, faits et signés de leurs propres mains, pour que vous soyez convaincu de leurs succès dans l'Ordre... ils sont quatre : le frère de Hauterive, ancien capitaine ; Defore, capitaine d'artillerie ; de Fournier, neveu du grand prieur des Augustins de Paris ; Baron de Calvimont. Il y a aussi les frères Cabory, Schild, Marcadi...

« Ils ne voudraient pas tromper la chose, ni tromper les hommes de bonne foi par des illusions et se tromper eux-mêmes...

1. MATTER, *Saint-Martin, le Philosophe Inconnu*, p. 174.

2. Voir pour plus de détails dans la *Revue Internationale des Sociétés secrètes* 15 Juillet 1912 : L'occultisme dans les Sociétés secrètes par Charles NICOULLAUD.

Il me semble qu'il s'agit bien là de visions, d'apparitions et de « physique », suivant l'expression des martinistes du XVIIIe siècle.

Du reste, nous venons de voir que Martinez parle, entre autres, des visions de deux de ses disciples : le comte d'Hauterive et l'abbé Fournié. Sans entrer, à ce sujet, dans de trop longs détails, qui trouveront leur place dans une étude spéciale, rapportons seulement ce que dit M. Matter, qui n'est nullement occultiste, au sujet de ces visions :

« La théurgie... se mettait hardiment en rapport avec les êtres les plus élevés de la grande et universelle famille des cieux.

« C'est à ces hautes aspirations que s'élevaient les deux théurgistes (Saint-Martin et d'Hauterive), qui nous ont laissé des procès-verbaux trop discrets de leurs séances de Lyon. Je ne tire pas ces inductions positives de leurs notes si laconiques que j'ai sous les yeux, mais je vois dans leur correspondance qu'ils allaient réellement jusqu'à la recherche de rapports avec des esprits supérieurs à l'humanité ; c'était la prétention de l'Ecole de Pasqualis [1]. Fournié nous dit positivement qu'il voyait son maître, ses parents et sa sœur, tous défunts,et quelqu'un qui n'appartenait pas à ce cycle purement terrestre...

« Saint-Martin et d'Hauterive ne disent pas ce qu'ils virent ; mais, plus discrets, ils ne furent pas moins ambitieux que Fournié. Les lettres de Saint-Martin ne laissent aucun doute à ce sujet,en ce qui le regarde...

« L'ambition de l'un et de l'autre était haute, en effet, et ils faisaient tous deux très peu de cas des agents intermédiaires, des Puissances subalternes, de la *région astrale*. Une personne digne de confiance qui rencontra le comte d'Hauterive dans l'émigration à Londres, vers 1790, apprit à un correspondant de Saint-Martin... que le comte parvenait, à la suite de plusieurs opérations, à « la connaissance physique de la cause active et intelligente... Aussi cela semble-t-il s'accorder parfaitement avec les visions de l'abbé Fournié, et bien établir que telles étaient les prétentions de l'école de dom Martinez [2] ».

On pourrait multiplier ces citations. Ce n'est pas nécessaire, celles-ci suffisent pour montrer les lacunes qui existent dans la documentation du « Sphinx ».

Est-il plus heureux lorsqu'il écrit de Gichtel :

« Nous ne pensons pas que *Sophia* (qui représente un principe) se soit jamais manifestée d'une façon sensible à Bœhme ou à Gichtel ».

1. N'en déplaise au Sphinx, l'Orthographe du nom n'est pas bien fixée, on l'écrit : Pasqualis, Pasqually, Pasquallis, Pasqually, etc.

2. MATTER *Saint-Martin ou le Philosophe Inconnu*, p. 63 et suiv. Pour les visions corporelles de l'abbé Fournié, voir p. 43 et suivantes.

Voici ce que nous lisons à ce propos dans l'étude de Matter sur Saint-Martin [1] :

« Le savant baron [Kirschberger de Liebisdorf], le plus croyant des hommes, raconte à son ami la vie de l'enthousiaste (lettre du 25 octobre 1794, il s'agit de Gichtel). Il lui dépeint en style très épithalamique l'union, avec Sophie Céleste, de ce théosophe qui ne se croyait pas moins *inspiré* que son maître [Jacob Bœhme] et plus avancé dans la voie de la réintégration. Il dépeint la première visite que lui fit sa divine fiancée, le jour de Noel, en 1673 ; le ravissement du bienheureux mystique qui vit et entendit, *dans le troisième principe*, cette vierge d'une beauté éblouissante. Il lui apprend qu'elle l'accepta pour époux, consommant avec lui ses noces spirituelles dans des délices ineffables. Suit la renonciation du bienheureux époux spirituel, par ordre de Sophie, à toutes les femmes terrestres, riches et belles, qui le pressaient de les épouser... »

Saint-Martin répond le 18 brumaire :

« J'ai lu avec ravissement les nouveaux détails que vous m'envoyez sur le général Gichtel ; tout y porte le cachet de la vérité. Si nous étions près l'un de l'autre, j'aurais aussi une histoire de mariage à vous raconter, où la même marche a été suivie pour moi ».

Le 29 novembre 1794, le baron Kirschberger, de Liebisdorf, répond à Saint-Martin :

« La partie de votre lettre où vous me parlez du général Gichtel m'a procuré une très grande satisfaction ; vous avez donc aussi connu son épouse personnellement ? »

Il dit ailleurs :

« Elle (Sophie) est venue elle-même, après la mort de son époux, ordonner, diriger le choix et l'arrangement de ses lettres posthumes [2] ».

M. Matter écrit encore :

« Kirschberger voulait que Sophie se manifestât *extérieurement* et *physiquement*, puisqu'elle avait fait cette apparition à Jane Lead. Il tenait aux manifestations extérieures ; il prétendait à la connaissance physique de la cause active et intelligente... [3] ».

Et tout le monde sait, ce que « le Sphinx » paraît ignorer, que Jacob Bœhme, ouvrier cordonnier illettré, écrivit ses ouvrages

1. *Ouvrage cité* p. 209 et suiv.
2. *Ouvrage cité*, p. 366.
3. *Ouvrage cité*, p. 215.

d'après des visions qu'il aurait eues. Tout comme Swedenborg, qui, lui, était, par contre, un grand savant.

Rechercher la nature de ces apparitions, étudier ces faits mystiques nous entraînerait beaucoup trop loin. Il suffit de constater que les Hauts Maçons du XVIII[e] siècle croyaient à leur existence.

Mais je me demande vraiment comment « le Sphinx » du Conseil antimaçonnique de France, sait lire un texte ? Où a-t-il vu que j'ai dit de

> Chercher des Supérieurs Inconnus là où il ne saurait en être question,

c'est-à-dire en astral ? J'ai simplement écrit que les mots Supérieurs Inconnus, employés au XVIII[e] siècle, ne signifiaient pas, dans l'esprit des Maçons qui s'en servaient, des Supérieurs en chair et en os de la Secte, mais des manifestations théurgiques, et, par conséquent, n'étaient pas un argument pour la thèse soutenue par quelques antimaçons. Mais en quoi le fait de rapporter une opinion des Maçons du XVIII[e] siècle emporte-t-il de ma part une adhésion à cette croyance, alors que je me suis plusieurs fois et très nettement, au contraire, expliqué à ce sujet.

Je me demande vraiment si je peux accorder au « Sphinx » l'excuse de la bonne foi, surtout quand je le vois écrire quelques lignes plus loin :

> Mais, ce qui est peut-être plus singulier, c'est que M. Martigue nous parle du *Philosophe Inconnu* de Saint-Martin, alors que nous savons parfaitement que Saint-Martin lui-même et le *Philosophe Inconnu* ne faisaient qu'un, le second n'étant que le pseudonyme du premier.

A qui « le Sphinx » espère-t-il faire croire que nous ne savons pas à la *Revue Internationale des Sociétés secrètes*, que le *Philosophe Inconnu* est le pseudonyme de Saint-Martin ?

Voici, pour sa documentation personnelle, qui a grand besoin d'être aidée, ce que j'écrivais dans le numéro de la Revue du 15 juin 1912, p. 466 :

> Saint-Martin, le Philosophe Inconnu, comme il se plaît à s'appeler lui-même, d'après un ordre de l'au-delà.

Constater que Saint-Martin déclare[1] avoir suivi les inspirations d'une puissance surnaturelle ne préjuge rien, ni sur la nature de cette intervention, ni sur le fait en lui-même. Il faut au moins,

1. Il écrit le 12 juillet 1792 au Baron de Liebisdorf : « Je crois, comme vous, que la sagesse divine se sert d'agents et de vertus pour faire entendre son Verbe dans notre intérieur ». MATTER, *Saint-Martin*, p. 21.

quand on veut critiquer, savoir lire les textes et comprendre la thèse que l'auteur soutient, ainsi que les arguments produits à l'appui.

Le « Sphinx » me reproche encore de croire les affirmations des martinistes modernes sur l'initiation de Martinez Pasqually par Emmanuel Swedenborg. Or, voici ce que j'ai écrit dans la Revue du 15 juillet 1912, p. 549 :

> Les Martinistes actuels prétendent que son Maître [à Martinez] aurait été Swedenborg, et que l'initiation se serait faite à Londres. Ce n'est pas impossible [1], mais on n'apporte, en dehors de la tradition, aucune preuve, je crois.

Quand on veut blâmer un écrivain, il est nécessaire, avant de l'accuser d'ignorance ou de manquer d'esprit critique en acceptant les affirmations, de prendre soi-même la peine de lire ce qu'il a écrit sur la question.

Quant aux rapports entre le Martinisme et le Swedenborgisme, ils sont peut-être plus grands que ne semble le croire « le Sphinx », au moins pour les premiers ouvrages de Saint-Martin. Voici, en effet, ce qu'écrit M. Matter :

> Le neveu de Swedenborg... rencontra Saint-Martin et prit sur lui un grand ascendant. Ce fut au commencement du séjour de Saint-Martin à Strasbourg, époque où celui-ci en était encore aux idées et aux ouvrages du théosophe scandinave. Il se lia donc avec Silferhielm dans l'intérêt de ses plus chères études, et écrivit, d'après ses conseils, son ouvrage, le *Nouvel Homme*... A cette époque, Swedenborg était encore, pour Saint-Martin, un guide d'autant mieux suivi, qu'au moment même où il se rencontra avec le parent du célèbre Voyant, on venait de publier, sinon le plus complet, du moins le plus facile des Exposés de sa doctrine que l'on ait en français, l'Abrégé des ouvrages *d'Emmanuel Swedenborg* [2].

Ce n'est pas l'heure d'entreprendre l'étude approfondie des ouvrages de Swedenborg et de Saint-Martin pour montrer les divergences et les points communs des deux doctrines. Ce sera pour plus tard. Le « Sphinx » voudra bien, je pense, me faire crédit, et, en attendant, ne pas m'attribuer, par supposition gratuite, une opinion que je n'ai pas formulée, pour se donner le plaisir de déclarer ensuite qu'elle est inexacte et écrite avec une légèreté indigne d'un historien averti.

1. J'ajouterai pour « le Sphinx » seulement : cela veut dire qu'à l'époque indiquée par le Dr. Papus, il n'y a pas impossibilité matérielle à ce que Siwedenborg et Martinez se soient rencontrés à Londres. Je ne connais aucun texte qui s'y oppose.

2. MATTER, *Saint-Martin*, p. 172.

Le « Sphinx » prétend m'enseigner que le spiritisme date d'Allan Kardec, et l'occultisme d'Eliphas Levi. On trouvera, peut-être, que, pour un être fabuleux contemporain des temples de la Haute Egypte, c'est là une opinion un peu risquée. Dans toute l'antiquité, on a évoqué les morts, et la théurgie est à la base de toutes les religions du paganisme. Le « Sphinx » de Gizèh, qui a une oreille si curieusement ouverte, a certainement entendu parler de ces choses. Celui du « Conseil antimaçonnique de France » aurait bien dû se renseigner auprès de son collègue de la terre des Pharaons.

Le « Sphinx » me reproche de confondre la mystique et l'occultisme qui, à son avis, sont deux choses tout à fait différentes. Il ne me paraît pas avoir des notions très exactes sur la question. Si, à défaut d'un prêtre d'Isis ou d'Osiris, il s'était contenté d'interroger un théologien de la Sainte-Eglise, celui-ci lui aurait répondu que la théologie mystique étudie : la mystique divine, la mystique diabolique et les analogies humaines [1] ; puis, il aurait ajouté que l'occultisme, avec ses nombreuses divisions et ses filiales, rentre dans l'une ou l'autre de ces deux dernières catégories. Et qu'il rassure sa conscience scrupuleuse d'animal de la fable, ce n'est pas être un « antimaçon bien étrange », suivant son aimable expression, que de savoir cela. C'est simplement connaître les choses dont on a la prétention de parler.

Le « Sphinx » a, sur les manifestations de l'au-delà, dont tous les théosophes ou occultistes se prétendent favorisés, des idées particulières. Elles ont l'autorité de ce que valent réellement l'expérience personnelle, la science et l'érudition, en ces matières, de l'écrivain qui se cache sous ce pseudonyme astrologique. Comme j'ignore les travaux antérieurs et la valeur scientifique de mon confrère masqué, en antimaçonnerie, il m'est difficile de me prononcer.

Mais, pour éclairer sa religion, l'aider à mieux saisir la portée de nos études et lui éviter à l'avenir les erreurs qu'il commet à notre sujet, je crois opportun d'expliquer au Conseil antimaçonnique de France, dont la *France antimaçonnique* est l'organe estimé, notre méthode de travail, puisque « le Sphinx » ne l'a pas comprise.

Les « *Index occultiste ou maçonnique* », que nous donnons chaque mois, soit dans le numéro du 5, soit dans celui du 20, ne sont pas des travaux de synthèse, mais presque uniquement d'a-

1. Voir l'ouvrage classique du chanoine Ribet : *La mystique divine distinguée des contrefaçons diaboliques et des analogies humaines.*

nalyse. Nous recueillons surtout des documents et des matériaux.

Les questions y sont examinées, au jour le jour, suivant ce qui est dit dans le monde entier, sur les sectes, la Franc-Maçonnerie et les choses qui se rattachent à l'occultisme. Nous y joignons, au courant de la plume, les idées et les réflexions que nous suggèrent les textes publiés, mais ce travail ne comporte pas de conclusions fermes. La synthèse sera pour les travaux d'ensemble, comme, par exemple, les études, parues dans la Revue et réunies, depuis en volume, sur l'*Initiation maçonnique*.

Dans les « *Index* », nous faisons simplement œuvre de critiques. Or, il n'est pas nécessaire, pour se montrer critique d'art averti, par exemple, d'être peintre, musicien ou sculpteur. D'aucuns affirment même qu'il est préférable de ne pas réunir les deux qualités.

Alors, pourquoi le « Sphinx » veut-il faire de moi un occultiste et pourquoi d'autres me proclament-ils théosophe, parce que j'étudie l'occultisme et la théosophie. On pourrait tout aussi bien me dire spirite, fraterniste, alchimiste, astrologue, ajoutez à cela historien, théologien, mystique, romancier et homme politique. Et peut-être est-ce que j'en oublie ! Véritablement, c'est trop d'honneur. Combien de fois faudra-t-il que je répète ma profession de foi d'homme de lettres catholique absolument enfermé, en toutes choses, dans les enseignements de l'Eglise ?

Il est vrai qu'il n'y a pires sourds que ceux qui ne veulent point entendre.

Maintenant, après avoir lu cette réponse nécessairement succincte aux longues colonnes de critiques, plutôt acerbes, parues dans l'organe officiel du « Conseil antimaçonnique de France », les lecteurs de la Revue penseront peut-être que le « Sphinx » est d'un avis absolument opposé au mien sur les Initiés de la Secte. Il n'en est rien. Du moins, cela semble ressortir des conclusions de ce long article. J'avais écrit dans la Revue [1] :

« En attendant, nous reconnaissons volontiers que, s'il comprend le pouvoir occulte dans le sens que nous venons d'indiquer, le rédacteur des *Cahiers Romains* a raison d'écrire, ainsi qu'il le fait : « Nous constatons qu'aucun argument probant n'a été présenté, jusqu'ici, contre le pouvoir central occulte de la Secte ». Mais, s'il entend, par ces mots, contrairement aux Francs-Maçons initiés du XVIIIe siècle, un comité d'hommes en chair et en os, nous sommes obligés de retourner l'argument et de lui dire : « Nous constatons qu'aucun document probant n'a été présenté, jusqu'ici, en faveur de l'exis-

1. 20 octobre 1913, p. 3637.

tence de ce comité directeur inconnu ». Et c'est à ceux qui affirment cette existence d'apporter la preuve décisive. Nous attendons. La question demeure donc ouverte. Puissent les prières de « l'Apostolat de la Prière » nous aider à la résoudre. Elle est des plus importantes ».

Après avoir reproduit ce passage, — en supprimant la phrase sur l'Apostolat de la Prière, qui faisait allusion à l'intervention bénie par le Saint-Père pour le mois d'octobre, — « le Sphinx » mystérieux ajoute :

« En effet, elle est toujours ouverte, et il est certain qu' « elle est des plus importantes » ; mais qui donc a jamais prétendu que les *Supérieurs Inconnus*, même « en chair et en os », constituaient un « comité », ou même une « société », au sens ordinaire du mot ? Cette solution paraît fort peu satisfaisante, au contraire, lorsqu'on sait qu'il existe certaines organisations vraiment secrètes, beaucoup plus rapprochées du « pouvoir central » que ne l'est la Maçonnerie extérieure, et dont les membres n'ont ni réunions, ni insignes, ni diplômes, ni moyens extérieurs de reconnaissance.

Si l'on a cette connaissance au « Conseil antimaçonnique de France », tous mes compliments, on est supérieurement renseigné. Mais le « Sphinx » devrait bien nous dire quelles sont ces « organisations vraiment secrètes » qui ne sont pas des « sociétés ».

En attendant qu'il daigne nous éclairer, il ajoute :

Il est bon d'avoir le respect des « documents », mais on comprend qu'il soit plutôt difficile d'en découvrir de « probants », lorsqu'il s'agit précisément de choses qui, comme nous l'écrivions précédemment, « ne sont pas de nature à être prouvées par un document écrit quelconque ».

Soit. Mais vous savez, dites-vous, ô Sphinx ! qu'il existe des organisations vraiment secrètes..., etc.

Quelles sont ces associations ? Quel est ce pouvoir central dont vous affirmez l'existence ?

Comment savez-vous ? Sur quoi est basée, à défaut de document écrit, votre certitude ?

Si le « Conseil antimaçonnique de France » est véritablement *antimaçonnique*, son devoir est de parler. Et, s'il est catholique, il ne peut s'y soustraire sans encourir les censures de l'Eglise. Il n'est pas permis au « Sphinx » de garder son secret, et cela, il ne peut pas l'ignorer, puisque nous lisons cette obligation formelle sur la couverture même de la *France antimaçonnique* :

En premier lieu, arrachez à la Franc-Maçonnerie le masque dont elle se couvre et faites-la voir telle qu'elle est (S. S. le Pape Léon XIII, Encyclique *Humanum Genus*, 2 avril 1884).

Continuons à citer « le Sphinx » :

Là encore, il ne faut donc « rien exagérer », et il faut surtout éviter de se laisser absorber exclusivement par la préoccupation « documentaire », au point de perdre de vue, par exemple, que l'ancienne Maçonnerie reconnaissait plusieurs sortes de Loges, travaillant « sur des plans différents », comme dirait un occultiste, et que, dans la pensée des Hauts Maçons d'alors, cela ne signifiait aucunement que les « tenues » de certaines de ces Loges avaient lieu « dans l'astral » dont les « archives », d'ailleurs, ne sont guère accessibles qu'aux « étudiants » de l'école de M. Leadbeater.

Si le « Sphinx » a voulu répondre à ce que j'ai dit, par cette phrase, un peu énigmatique, comme lui-même, il s'est trompé. Je ne crois pas à l'Astral, il le sait fort bien. En me servant de ce mot, j'ai employé la terminologie occultiste, pour mieux expliquer ma pensée, mais, ceux-là seuls qui ont voulu s'y méprendre, ont pu se tromper sur ce que j'ai voulu dire. Les lecteurs de la Revue, qui ont suivi ce que j'écris, savent fort bien que j'ai entendu parler d'influences extra-naturelles obtenues par évocations théurgiques, par des « travaux », comme disaient les théosophes illuminés du Martinisme, de la Stricte Observance, etc., etc.

Mais, voici encore mieux :

S'il est aujourd'hui des S. I. « fantaisistes » qui prétendent se réunir « en Astral », c'est pour ne pas avouer tout simplement qu'ils ne se réunissent pas du tout, et, si leurs « groupes d'études » ont été, en effet, transportés « sur un autre plan », ce n'est que de la façon qui est commune à tous les êtres « en sommeil » ou « désincarnés », qu'il s'agisse d'individualités ou de collectivités, de « comités » profanes ou de « sociétés » soi-disant « initiatiques [1] ». Il y a, dans ces dernières, beaucoup de gens qui voudraient se faire passer pour des « mystiques », alors qu'ils ne sont que de vulgaires « mystificateurs », et qui ne se gênent pas pour allier le charlatanisme à l'occultisme, sans même posséder les quelques « pouvoirs » inférieurs et occasionnels qu'a pu exhiber parfois un Gugomos ou un Schrœpfer. Aussi, il vaudrait peut-être encore mieux étudier d'un peu près les « opérations » et la « doctrine » de ces derniers, si imparfaitement initiés qu'ils aient été, que celles de prétendus « Mages » contemporains, qui ne sont pas initiés du tout, ou du moins qui ne le sont à rien de sérieux, ce qui revient exactement au même.

Que le « Sphinx » veuille bien nous faire crédit. Nous n'avons que deux années d'existence, et je crois que nous avons produit une certaine somme de travail. Quand nous en serons, comme la

1. Qu'est-ce que des collectivités, des comités des sociétés en sommeil ou désincarnés ? Œdipe, lui-même, n'aurait pas su le dire au « Sphinx ».

France Antimaçonnique, à notre vingt-septième année, notre collection, qui est déjà assez intéressante, je crois, sera, il faut l'espérer, encore plus curieuse et utile à consulter. Du reste, si nous avions des doutes sur l'opportunité de notre méthode de travail, le « Sphinx », lui-même, nous rassurerait :

Tout cela, bien entendu, ne veut pas dire, écrit-il encore, qu'il ne soit pas bon d'étudier et de connaître même l'occultisme courant et « vulgarisateur », mais en n'y attachant que l'importance très relative qu'il mérite, et bien moins pour y rechercher un « ésotérisme » profond qui ne s'y trouve pas, que pour en montrer, à l'occasion, toute l'inanité, et pour mettre en garde ceux qui seraient tentés de se laisser séduire par les trompeuses apparences d'une « science initiatique » toute superficielle et de seconde ou de troisième main.

Il me semble que nous faisons ce travail, avec une certaine étendue, tous les mois dans le numéro de la Revue consacré à l'occultisme. Alors, que signifient les attaques malveillantes dont nous sommes l'objet depuis quelque temps ?

Je voudrais terminer par un passage fort curieux où le « Sphinx » devient plus mystérieux encore, si possible, que dans les citations faites plus haut :

Il reproduit ces deux phrases de ma note :

« C'est de cette ignorance (de l'occultisme), qui est le partage non seulement de profanes, mais aussi de Maçons, même revêtus des hauts grades, que proviennent des erreurs comme celle dont nous nous occupons. Cette erreur a lancé l'antimaçonnerie à la recherche de Supérieurs Inconnus qui, sous la plume des vrais initiés, sont simplement des manifestations extranaturelles d'êtres vivant dans le monde Astral ».

Puis, il ajoute :

Comme nous l'avons dit, nous ne croyons pas, quant à nous, que ceux qui peuvent soutenir cette thèse soient de « vrais initiés » ; mais, si M. Martigue, qui l'affirme, le croit vraiment, nous ne voyons pas trop pourquoi il s'empresse d'ajouter : « Ce qui ne préjuge rien sur leur existence (de ces Supérieurs Inconnus), pas plus, du reste, que sur celle dudit monde astral », sans paraître s'apercevoir qu'il remet ainsi tout en question.

Il me semble cependant que j'ai écrit en français. La preuve en est que le « Sphinx » a très bien compris ma pensée. Je n'ai affirmé ni l'existence des Supérieurs Inconnus, ni celle du monde Astral. Mon confrère de la France Antimaçonnique l'a parfaitement lu.

J'ai simplement écrit et voulu écrire, — car enfin, il faut en

revenir au point de départ, — l'emploi par les Francs-Maçons du XVIIIe siècle des mots Supérieurs Inconnus n'est pas, comme voudraient nous le faire croire certains antimaçons, un argument en faveur de l'existence du Pouvoir Occulte de la Secte, « en chair et en os », parce que, quand les Maçons du Martinisme, de l'Illuminisme, de la Stricte Observance, etc., etc., — sans, pour cela, vouloir faire de ces sectes une seule et même chose comme on affecte de le penser, — parlent des Supérieurs Inconnus, il s'agit des manifestations extra-naturelles, après lesquelles couraient tous les Frères de cette époque [1]. C'est cette seule pensée que j'ai développée et rien d'autre.

Le « Sphinx » l'a tellement bien compris, quoiqu'il affecte de chercher dans ma note ce que je n'y ai pas mis, qu'il écrit ensuite :

> Tout en « ne prétendant indiquer que ce que pensaient les Hauts Maçons du XVIIIe siècle », est-il bien sûr d'interpréter fidèlement leur pensée, et de n'avoir pas introduit tout simplement une complication nouvelle dans un des problèmes dont ces FF.·. « poursuivaient avec ardeur la solution », parce que cette solution devait les aider à devenir les « vrais initiés » qu'ils n'étaient pas encore, évidemment, tant qu'ils ne l'avaient pas trouvée ? C'est que les « vrais initiés » sont encore plus rares qu'on ne pense, mais cela ne veut pas dire qu'il n'en existe pas du tout, ou qu'il n'en existe qu'en Astral » ; et pourquoi, bien que vivant sur terre, ces « adeptes », au sens vrai et complet du mot, ne seraient-ils pas les véritables Supérieurs Inconnus.

On voit que « le Sphinx » ne partage pas du tout la manière de voir de ceux dont il prend, avec tant d'inopportunité, la défense, sur le Pouvoir occulte central des Sectes. Il présente l'idée que celles-ci sont inspirées et guidées par des grands initiés vivant isolément et agissant par influence mystique.

C'est la thèse que j'ai toujours soutenue, avec documents à l'appui, dans mes études sur l'Initiation, et, le mois dernier encore, dans les quelques pages que j'ai consacrées à ce sujet dans l'Index occultiste, à l'article Franc-Maçonnerie initiatique.

II

Courtoises observations a l'Agence Roma

Les *Cahiers Romains*, 28 décembre 1913, publient un article sur « les Supérieurs Inconnus et le Pouvoir Occulte central » de

1. Il faut ajouter, comme l'a très bien fait remarquer M. Gustave Bord, que certains faiseurs, du XVIIIe, se disaient les délégués des Supérieurs Mystérieux, afin de battre monnaie en vendant des diplômes, ce qui était alors d'un très bon rapport.

la Secte. Je voudrais, tout en reproduisant cette étude, répondre par quelques très courtoises observations. L'auteur écrit :

Que dire de ces *Supérieurs Inconnus* qui n'étaient pas des hommes en chair et en os et qui étaient, pour les vrais initiés, des anges, selon Swedenborg, la Sophia selon Gichtel, le Gourou, selon les théosophes ?

Certains Juifs qui, au dire de Bernard Lazare, entouraient Weishaupt et les autres fameux sectaires de la même époque, avaient tout intérêt à demeurer dans l'ombre et à répandre des fables occultistes et théosophiques parmi les vulgaires adeptes qu'ils dirigeaient à leur insu. Ils n'en étaient pas moins eux-mêmes des Supérieurs Inconnus, de chair et d'os.

Cette supposition, car ce n'est pas autre chose, introduit de nouveaux éléments dans la question : Les Supérieurs Inconnus seraient des Juifs « qui entouraient Weishaupt et les autres fameux sectaires de la même époque ». Les Supérieurs Inconnus sont devenus maintenant des Juifs qu'on ne connaît pas. Et c'est Bernard Lazare qui aurait fait cette découverte. On ne dit pas où et comment, on ne cite aucun texte, pas même celui où Bernard Lazare fait la déclaration qu'on lui prête. Il nous est donc impossible de la discuter.

Mais cependant, nous ferons remarquer que nous connaissons les noms de deux cent soixante-seize adeptes de Weishaupt. — Barruel, soit dit en passant, n'en cite qu'environ soixante-dix [1], — et nous ne trouvons aucun Juif parmi eux. Les protecteurs et les premiers adhérents de Weishaupt furent : Ickstatt, Lori, Feder, Westenrieder, Mierz, Massenhaussen, Hôrtel, Zwackh, Knigge, Costanzo, etc., tous catholiques ou protestants. Nous serions heureux de connaitre les noms des Juifs dont il est parlé. On comprend combien, dans l'intérêt des travaux postérieurs, il serait utile de préciser.

Quant à l'action juive autour de Weishaupt et des Loges du XVIIIe siècle, c'est une question à étudier. La Revue publiera bientôt les papiers des Illuminés de Bavière. Nous verrons, à ce moment, ce qu'ils contiennent au sujet des Juifs. Ce point demeure donc réservé, puisque les défenseurs du pouvoir occulte n'apportent aucun argument à l'appui de cette nouvelle thèse. On peut seulement, en attendant, rappeler que les Juifs au XVIIIe siècle n'avaient pas accès dans les Loges.

Le rédacteur des *Cahiers Romains* continue :

La secte antichrétienne se compose de sociétés secrètes superposées et juxtaposées : pour le nier, il faudrait rejeter les témoignages les plus graves

1. M. Gustave Bord publiera tous ces noms dans la Revue, au cours de son étude sur les Illuminés.

et les plus concordants, rompre avec la logique élémentaire, rendre inexplicable la guerre savante et acharnée qui se poursuit depuis deux siècles contre l'Eglise et la Société. Or, dans chaque secte, les adeptes d'un degré supérieur, qui sont investis d'une mission vis-à-vis d'initiés d'un grade inférieur sont des chefs inconnus. Ainsi, dans les écrits originaux des Illuminés et dans le rapport de Philon, le frère Minos reçoit la mission de faire décréter à Wilhelmsbad que... dans la Franc-Maçonnerie ordinaire, il ne fut jamais fait mention ni des hauts grades, ni des *chefs inconnus*... que tout envoi aux supérieurs maçonniques fut interdit ... »

La première partie de cet alinéa parle bien de « témoignages les plus graves et les plus concordants ». Seulement, ils demeurent, comme les prétendus Supérieurs,... inconnus. A moins qu'il ne s'agisse de ceux que nous allons examiner et qui ne sont ni graves, ni concordants, et encore moins probants.

Et j'avoue, qu'en ce qui me concerne, je m'explique très bien, sans rompre, je crois, avec la logique élémentaire, la guerre savante faite à l'Eglise, non pas seulement depuis deux siècles, mais depuis toujours ; et point n'est besoin pour cela de recourir à une organisation générale de Sociétés secrètes superposées, dont l'existence est incontestable en tant que sectes isolées, mais dont la liaison et la subordination n'ont jamais été démontrées ; du moins, de la manière dont l'entendent certains antimaçons.

Quant à Philon et au frère Minos, je ne pense pas que le rédacteur des *Cahiers Romains* ait l'intention d'en faire des Supérieurs Inconnus à un titre quelconque. Ils sont tout aussi connus que l'est *l'Eques a Capite Galeato*. Le premier est le F.·. Knigge, et le second le F.·. Dittfurth.

Le rédacteur des *Cahiers Romains* a-t-il saisi le sens de la demande faite par Weishaupt au Convent ?

Weishaupt cherchait à recruter des Illuminés parmi les Francs-Maçons et les membres de la Stricte Observance, qui avait provoqué le Convent de Wilhelmsbad. Il acceptait comme Illuminés majeurs tout Franc-Maçon ayant le grade immédiatement supérieur à celui de Maître, soit Elu Ecossais, 4e grade du régime de Zinnendorf.

Weishaupt voulait simplement faire déclarer qu'il ne serait pas tenu compte des grades supérieurs, et que tous les régimes recevraient entre eux, réciproquement, comme visiteurs, tous les Maçons revêtus des trois premiers grades. Mais il n'est nullement question de chefs inconnus.

Weishaupt, comme tous les fondateurs de systèmes maçonniques à cette époque, avait surtout le désir de battre monnaie. Il voulait s'emparer de l'argent des Loges, ainsi qu'on le verra

par la publication de ses papiers originaux ; et pour cela, il avait conçu le projet de faire nommer partout officiers des Loges, et surtout trésoriers, des adeptes de l'Illuminisme.

Tous les chefs placés à la tête des obédiences, à la fin du XVIIIe siècle, se prétendaient détenteurs de secrets importants, soit par vanité, soit par vénalité, pour attirer les adhérents, et tous s'espionnaient entre eux pour découvrir le prétendu secret du voisin, si, par hasard, il en avait un. L'histoire de Cagliostro avec les Philalèthes est typique sur ce point.

Les seuls qui possédassent véritablement un secret, étaient ceux qui s'adonnaient à la théurgie et se croyaient placés, comme je l'ai dit, sous la direction de puissanees extra-naturelles, auxquelles ils donnaient le nom de Supérieurs Inconnus, en se gardant bien de définir la nature exacte de ces guides suprêmes aux profanes ou aux frères incomplètement initiés. Sans entrer dans une étude approfondie sur ce sujet particulier, je résumerai mon opinion en quelques mots. On peut diviser les Maçons du XVIIIe siècle en trois camps : les faiseurs, les sincères et les dupes.

Chez les premiers, on ne rencontre que vulgaire hâblerie et roublardise. Chez les seconds, on découvre beaucoup d'imagination et d'illusions, auxquelles viennent s'ajouter, à de rares intervalles, un certain nombre de phénomènes lucifériens. Quant aux troisièmes, ce sont les gobeurs dont la race est éternelle. Les choses demeurent encore à peu près ainsi de nos jours.

Le rédacteur des *Cahiers Romains* nous donne un second exemple à l'appui de la thèse qu'il soutient :

Joseph de Maistre, très au courant de ces questions, écrit dans « *Quatre chapitres inédits sur la Russie* », le passage suivant, relatif au Martinisme : « Dans un voyage fait à Lyon, il y a trente ans au moins, celui qui écrit ceci eut lieu de se convaincre que les Martinistes avaient des grades supérieurs inconnus même des initiés admis à leurs assemblées ordinaires, qu'ils avaient un culte et de hauts initiés ou espèces de prêtres qu'ils appelaient du nom hébreu *cohen*, et il a observé dès lors que tous ces grands initiés ont donné dans la Révolution [1].

Nous ne contesterons pas la compétence de Joseph de Maistre, et cela d'autant moins qu'il a été lui-même un des membres de la Stricte Observance, où il avait le grade de Chevalier Grand Profès, le plus élevé des grades mineurs.

1. Joseph de Maistre ajoute entre parenthèses : « Mais, à la vérité, jamais dans les excès ». *Quatre chapitres inédits sur la Russie*. Paris, 1859. p. 98. M. Gautherot avait cité cette phrase, avec la fin, dans la Revue du 15 mai 1912, p. 394. N. du R.

Nous trouvons, en effet, sur le registre inédit de la Stricte Observance qui contient tous les noms et les signatures des membres [1] :

JOSEPH-MARIE, COMTE DE MAISTRE, de Chambéry, *dictus in Ordine :* EQUES JOSEPHUS MARIA A FLORIBUS, reçu grand profès à Chambéry, le 24 mai 1779, par le F.·. Giraud.

Seulement, il est permis de se demander si Joseph de Maistre, en parlant de grades supérieurs inconnus aux initiés des premiers grades, a voulu dire des Supérieurs Inconnus au sens adopté par quelques antimaçons modernes. Ce qui permet d'en douter, c'est qu'il déclare bien connaître ces personnages, alors que lui-même fut seulement initié aux grades inférieurs. Ce n'étaient donc pas là des Supérieurs Inconnus.

Mais, pour se rendre tout à fait compte de ce qu'a voulu dire exactement l'*Eques a Floribus*, il faut se reporter à ce qu'il a écrit, à peu près dans les mêmes termes, sur ce sujet, dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg* [2]. J'ai donné ce passage, en partie, dans une étude sur « l'Occultisme dans les Sociétés secrètes », parue dans la Revue du 15 juin 1912, p. 465.

Je le reproduis ici dans son texte complet :

« Puisque vous m'interpellez formellement de vous dire ce que c'est qu'un *illuminé*, peu d'hommes peut-être sont plus que moi en état de vous satisfaire.

En premier lieu, je ne dis pas que tout *illuminé* soit Franc-Maçon : je dis seulement que tous ceux que j'ai connus, en France, surtout, l'étaient. Leur dogme fondamental est que le christianisme, tel que nous le connaissons aujourd'hui, n'est qu'une véritable *Loge bleue* faite pour le vulgaire ; mais qu'il dépend de l'homme de désir de s'élever de grade en grade jusqu'aux connaissances sublimes, telles que les possédaient les premiers chrétiens qui étaient de véritables initiés. C'est ce que certains Allemands ont appelé le *Christianisme transcendantal*. Cette doctrine est un mélange de platonisme, d'origénianisme et de philosophie hermétique, sur une base chrétienne.

Les connaissances surnaturelles sont le grand but de leurs travaux et de leurs espérances ; ils ne doutent point qu'il ne soit possible à l'homme de se mettre en communication avec le monde spirituel, d'avoir un commerce avec les esprits et de découvrir ainsi les plus rares mystères.

Leur coutume invariable est de donner des noms extraordinaires aux choses les plus connues sous des noms consacrés : ainsi un *homme* pour eux est un mineur, et sa naissance, *émancipation*. Le péché originel s'appelle le

1. Archives particulières de M. Gustave Bord.

2. *Les Soirées de Saint-Pétersbourg*, par Joseph de MAISTRE, 2 vol. in-8°. Lyon, Witte et Perrusel 1886, t. II, pages 245 à 248.

crime positif ; les actes de la puissance divine ou de ses agents dans l'univers s'appellent des *bénédictions*, et les peines infligées aux coupables des *pâtiments*. Souvent, je les ai tenus moi-même en pâtiment lorsqu'il m'arrivait de leur soutenir que tout ce qu'ils disaient de vrai n'était que le catéchisme couvert de mots étranges.

J'ai eu l'occasion de me convaincre, il y a plus de trente ans, dans une grande ville de France, qu'une certaine classe de ces illuminés avait des grades supérieurs inconnus aux initiés admis à leurs assemblées ordinaires ; qu'ils avaient même un culte et des prêtres qu'ils nommaient du nom hébreu cohen.

Ce n'est pas au reste qu'il ne puisse y avoir et qu'il n'y ait réellement dans leurs ouvrages des choses vraies, raisonnables et touchantes, mais qui sont trop rachetées par ce qu'ils y ont mêlé de faux et de dangereux, surtout à cause de leur aversion pour toute autorité et hiérarchie sacerdotale. Ce caractère est général parmi eux ; jamais je n'y ai rencontré d'exception parfaite parmi les nombreux adeptes que j'ai connus.

Le plus instruit, le plus sage et le plus élégant des théosophes modernes, Saint-Martin, dont les ouvrages furent le code des hommes dont je parle, participait cependant à ce caractère général. Il est mort sans avoir voulu recevoir un prêtre,et ses ouvrages présentent la preuve la plus claire qu'il ne croyait point à la légitimité du sacerdoce chrétien... Je les ai beaucoup vus, j'ai copié leurs écrits de ma propre main. Ces hommes parmi lesquels j'ai eu des amis m'ont souvent édifié, souvent ils m'ont amusé et souvent aussi... Mais, je ne veux point me rappeler de certaines choses ».

Si l'on ajoute que le grade de *Cohen* ou d'*Elu-Cohen*, qui appartient non pas tant au Martinisme qu'au Martinézisme [1], n'est pas plus secret que celui de Rose-Croix ou de Kadosch dans l'écossisme actuel, on voit qu'il n'est pas possible de partager l'opinion du rédacteur des *Cahiers Romains*, lorsqu'il dit :

Voilà des initiés d'un degré supérieur inconnus aux simples martinistes : certains d'entre eux étaient,par rapport à ces derniers,des chefs ou supérieurs inconnus, bien en chair et en os, puisque Joseph de Maistre les a si bien observés.

Deschamps expose bien ce mécanisme occulte dans les lignes suivantes : « Par-dessus les Loges maçonniques et dans leur sein bien d'autres sociétés plus avancées dirigeaient le courant des idées. Tels étaient l'ordre du Temple [2], l'ordre de Zinnendorf, l'ordre des Johannistes. Chacun d'eux dirigeait un certain ensemble de Loges maçonniques, vis-à-vis desquelles il jouait le rôle d'ordre intérieur, conservant la doctrine secrète et dirigeant les travaux

1. Quant au culte dont parle Joseph de Maistre, il s'agit simplement des « travaux » théurgiques de Martinez Pasqually. J'ai indiqué ce qu'ils étaient dans l'article sur « l'Occultisme dans les Sociétés secrètes » cité plus haut.

2. Il y avait bien, dans le régime de Ramsay, le grade de Chevalier du Temple, mais l'Ordre du Temple n'a été reconstitué qu'au commencement du dix-neuvième siècle, sous le premier Empire. Nous corrigeons aussi le dernier mot mal reproduit, il y a dans Deschamps : extérieur et non : intérieur. N. du R.

des Loges, la Maçonnerie ordinaire avec ses trois ou quatre grades inférieurs formant l'ordre extérieur » (tom. II, p. 101).

Avec la meilleure bonne volonté du monde, et quelque séduisante que soit cette thèse, il est impossible d'admettre cette subordination des Loges à certains Ordres étrangers à leur obédience. Il faudrait, pour cela, des preuves documentaires qu'on n'apporte pas.

Et, de plus, la soumission d'une Loge du Grand-Orient, par exemple, à un Atelier de l'Ordre de Zinnendorf, fût-elle prouvée, quelque invraisemblable qu'elle soit, n'établirait pas, malgré tout, l'existence de Supérieurs Inconnus, puisque les Supérieurs des deux Obédiences sont parfaitement connus.

Nous ne pouvons donc suivre le rédacteur des *Cahiers Romains* lorsqu'il écrit :

Et cela se passait avant même que l'Illuminisme bavarois vînt secrètement se greffer sur toutes ces sectes et leur donner des supérieurs inconnus même des sociétés secrètes qui dirigeaient « les travaux des Loges ».

Enfin, au sommet des diverses sociétés secrètes, il y a des supérieurs inconnus, en chair et en os, dont les plus élevés constituent un pouvoir occulte central. Deschamps et Claudio Jannet reconnaissent l'existence de ce centre de direction [1].

Comment peut-on affirmer qu'il y a un pouvoir central occulte composé de Supérieurs Inconnus, puisqu'on ne sait rien de celui-là et qu'on ne connaît aucun de ceux-ci ?

Ce sont des assertions, faites ici de très bonne foi, mais n'ayant d'autre base que des affirmations produites par des auteurs qui n'apportent aucune preuve à l'appui de leur dire.

Ils ont, en outre, le tort de prendre les mots Supérieurs Inconnus dans un sens qui n'est pas celui des Maçons occultistes et théurges du XVIII[e] siècle, qui, les premiers, les ont employés.

Mais, voici un autre point de vue, dont il a déjà été question. Le pouvoir occulte central et les Supérieurs Inconnus des Sectes seraient Juifs. L'auteur que nous analysons écrit :

Gougenot des Mousseaux résume ainsi les nombreux renseignements qu'il a réunis sur les chefs suprêmes de la Maçonnerie, entendant par ce mot l'ensemble des sociétés secrètes : « La Maçonnerie, cette immense association dont les rares initiés, c'est-à-dire dont les chefs réels, qu'il faut se garder de confondre avec les chefs nominaux, vivent dans une étroite et intime alliance avec les membres militants du judaïsme, princes et initiateurs de la haute cabale. Car cette élite de l'Ordre, ces chefs réels que si peu d'initiés

1. Nous aimerions à voir appuyer cette dernière affirmation de textes plus précis avec références exactes.

connaissent, et qu'ils ne connaissent pour la plupart que sous des noms de guerre, fonctionnent dans la profitable et secrète dépendance des cabalistes israélites. Et ce phénomène s'accomplit, grâce aux habitudes de rigoureuse discrétion auxquelles les assujettissent des secrets et des menaces terribles ; grâce encore à la majorité des membres juifs que la mystérieuse constitution de la Maçonnerie asseoit dans son conseil souverain [1] ».

Ici, nous nous trouvons sur un terrain de discussion tout à fait différent du précédent. Sans accepter à la lettre toutes les allégations de Gougenot des Mousseaux, nous constatons la présence d'un point de départ indiscutable.

Nous ne sommes plus en face d'un vague pouvoir central maçonnique, dont personne n'a jamais pu saisir la trace et qui ne répond à rien dans les organisations de la Secte.

Le peuple juif existe, il s'est maintenu comme société particulièrement organisée, à travers les âges et au milieu des migrations les plus diverses. Il a conservé le plus grand de tous les liens, l'unité de foi. La Kabbale et le Talmud sont des choses connues. Le Juif est demeuré le plus grand ennemi de l'Eglise catholique. Ce sont là des vérités incontestables et bien établies. Et il n'y a pas lieu de douter un instant qu'un pouvoir central religieux gouverne le peuple juif. Tout le démontre.

En essayant de découvrir quel est ce pouvoir, son siège et sa composition, on ne poursuit plus une chimère.

D'un autre côté, l'existence de la Franc-Maçonnerie et des autres sectes est non moins réelle.

Je crois qu'on peut aussi considérer comme très probable la réalité de rapports intimes entre les Juifs et les Sociétés secrètes de toute nature, à travers les âges. Mais je suis aussi convaincu que nous ignorons à peu près tout de ces rapports.

La Franc-Maçonnerie, en particulier, est-elle une création des Juifs Kabbalistes, ou bien ceux-ci se sont-ils introduits silencieusement dans ses rangs lorsqu'ils ont vu qu'elle pouvait devenir une force ?

On peut multiplier ces points d'interrogation. Et les solutions de ces questions primordiales offrent aux catholiques, qui se livrent aux études antimaçonniques, un champ d'investigations auquel ils ne sauraient trop s'attacher.

Et, dans ces recherches, sont certainement comprises les études concernant les sciences occultes et la Kabbale. On ne peut pas pénétrer complètement la question juive sans elles.

1. Gougenot des Mousseaux. *Le Juif, le Judaïsme et la judaïsation*. Paris 1886, p. 338. Nous avons donné ce texte deux fois dans la Revue. Janvier 1912, p. 9 note, 5 et 15 janvier 1913, p. 11. N. D. L. R.

L'occultisme et le paganisme, intimement liés à l'histoire du peuple de Dieu, sous l'ancienne loi, ne sont pas davantage étrangers à la vie de la nation déicide sous la nouvelle; bien au contraire, complètement séparés depuis plus de dix-neuf cents ans du vraï Dieu, les Juifs ont donné prise à toutes les attaques du Mauvais; ils sont devenus son peuple, et la synagogue de Satan n'a pas de meilleurs desservants, auxquels s'allient, par leur entrée dans les sectes, beaucoup de baptisés.

Mais, il y a aussi d'autres branches scientifiques à fouiller, et la recherche des documents historiques tient le premier rang, qu'il s'agisse de pièces anciennes ou modernes. Il y a place pour l'activité de tous les serviteurs de l'Eglise qui veulent la défendre contre les attaques de la Secte. Et chacun peut faire œuvre utile à son rang, sous la direction de l'autorité légitime.

Toutefois, pour mener à bien cette lutte si difficile, il est nécessaire, chacun dans sa spécialité, de pouvoir y consacrer tous ses efforts et son labeur de chaque instant, sans avoir continuellement à se défendre contre les fauteurs de divisions, qui passent leur temps à tirer dans le dos de ceux qui luttent face à l'ennemi.

Cela ne veut pas dire qu'il faille écarter toute discussion théorique, mais il est nécessaire de bannir les préoccupations de personnes, qui tiennent généralement une bien trop grande place, et le premier sacrifice à faire est celui de sa petite vanité d'écrivain et de «chef d'école». Il demeure, de plus, indispensable d'apporter dans ces controverses la plus grande courtoisie et une bienveillante estime pour ceux dont les opinions diffèrent.

C'est ainsi que nous comprenons la chose, à la Revue, et si nous soulevons quelquefois des objections contre les opinions de l'*Agence Roma*, nous professons la plus haute estime pour ses rédacteurs, avec lesquels nous espérons demeurer toujours dans les meilleurs termes, malgré tous ceux qui paraissent si désireux de nous brouiller.

Et je compte bien que le correspondant des *Cahiers Romains*, auquel je réponds, ne prendra pas mes observations en mauvaise part et me permettra de lui faire observer encore que je ne trouve pas dans les textes suivants des arguments bien probants en faveur de sa thèse.

Entre autres témoignages, écrit-il, Gougenot des Mousseaux cite cet extrait d'une lettre qu'il reçut, en 1865, d'un homme d'Etat protestant qui servait la puissance germanique : « Depuis la recrudescence de 1845, je me suis trouvé en relation avec un Juif qui, par vanité, trahissait le secret des sociétés secrètes auxquelles il s'était associé, et qui m'avertissait huit à dix

jours d'avance de toutes les révolutions qui allaient éclater sur un point quelconque de l'Europe. Je lui dois l'inébranlable conviction que tous ces grands mouvements des peuples opprimés (!), etc., etc., sont combinés par une demi-douzaine d'individus qui donnent leurs ordres aux sociétés secrètes de l'Europe entière.

Ces affirmations paraîtraient peut-être plus sérieuses, si l'on connaissait le Juif désintéressé et le diplomate bavard, ainsi que le nom particulier des révolutions annoncées huit à dix jours à l'avance. Qui veut trop prouver souvent ne prouve rien.

Henri Misley avait été en rapports, écrit encore le rédacteur des *Cahiers Romains*, avec de hauts personnages du monde révolutionnaire et des sociétés secrètes, tels que Kossuth, Cavour et le très puissant lord Palmerston. C'est seulement à l'époque de la guerre d'Italie qu'il se sépara de ses complices ; peu après, il mourut en Espagne. Or, en 1855, Henri Misley écrivait au P. Deschamps : « Je connais un peu le monde et je sais que, dans tout ce grand avenir qui se prépare, il n'y a que quatre ou cinq qui tiennent les cartes. Un plus grand nombre croient les tenir, mais ils se trompent.

Citons encore le fameux Juif Disraeli, lord Beaconsfield, dont Hix disait, dans *la Croix*, du 25 mai 1912 : « Disraeli fut un des hommes les plus extraordinaires du dernier siècle : grand écrivain, grand homme d'Etat et premier ministre de la puissante Angleterre, inventeur et créateur de l'Impérialisme, l'égal, sinon le supérieur des plus hauts personnages et, pendant près d'un demi-siècle, on peut dire qu'aucune affaire de quelque importance ne fut soumise aux chancelleries de l'Europe sans qu'il y prît une part considérable et souvent prépondérante. Avec cela, fils d'un Juif et d'une Juive, il plongeait un regard pénétrant dans les milieux qui sont fermés aux profanes, il perçait des mystères que le vulgaire ne soupçonne pas. C'est cet homme, si fin, si admirablement informé, qui a fait cette révélation extraordinaire : « Ceux qui gouvernent le monde ne sont pas sur la scène, ils sont cachés dans la coulisse ». En 1844, Disraeli osait écrire dans *Coningsby* : « Le monde est gouverné par de tous autres personnages que ne se l'imaginent ceux dont l'œil ne plonge pas dans les coulisses. Cette diplomatie mystérieuse de la Russie qui est la terreur de l'Europe occidentale est organisée par les Juifs, et ils en sont les principaux agents... Cette puissante révolution qui, actuellement même, se prépare et se brasse en Allemagne, où elle sera de fait une seconde Réforme plus considérable que la première, et dont l'Allemagne sait encore si peu de chose, se développe tout entière sous les auspices du Juif, à qui est échu le monopole presque complet de toutes les chaires professorales ».

L'écrivain, qui se dissimule trop modestement, sous les initiales P. S., ajoute en conclusion :

Malgré ces témoignages et d'autres encore, on nie ou on doute de l'exis-

tence réelle ici-bas de Supérieurs Inconnus, d'une direction centrale occulte, comme on a nié la puissance de l'Illuminisme de Weishaupt, son influence sur la Révolution, sur les Congrès qui l'ont préparée. Nous n'espérons nullement convaincre certains antimaçons des faits les mieux établis, pas plus que nous ne pourrions faire admettre les crimes rituels des Juifs par Mgr Duchesne et par l'abbé Vacandard. Pourtant, la lumière se fait de plus en plus. Des historiens de la Révolution qui ont abordé ce sujet sans préjugés d' « école », ont dû finir par reconnaître l'existence documentée des Supérieurs Inconnus et d'un Pouvoir central. L'histoire de la contre-révolution du baron de Batz est, à ce propos, une preuve de tout premier ordre.

Il y aurait, croyons-nous, intérêt à ne pas mélanger les questions, même lorsqu'elles peuvent sembler, à première vue, connexes. Le crime rituel n'a rien à voir avec les Supérieurs Inconnus. Et l'influence des idées de l'Illuminisme et de la Franc-Maçonnerie sur la Révolution est une question sur laquelle tout le monde, avec quelques nuances tout au plus, est à peu près d'accord. Ce sont là choses absolument distinctes du point en litige parmi les antimaçons. Pour plus de clarté dans la discussion, il vaut mieux les laisser en dehors.

La question posée est celle-ci : l'existence de Supérieurs Inconnus et d'un Pouvoir central occulte de la Secte est-elle démontrée ?

A l'argument tiré de l'emploi, par les Maçons théurges du XVIIIe siècle, des mots Supérieurs Inconnus, j'ai répondu qu'ils ne s'en servaient pas dans le sens de Supérieurs en chair et en os, mais bien qu'ils désignaient sous ces mots des manifestations, plus ou moins réelles, du monde surnaturel, ou astral, dont ils suivaient, ou croyaient suivre les prétendues inspirations ou directions, et j'ai cité à l'appui Jacob Bœhme et ses visions, Gichtel et sa Sophia, Swedenborg et ses anges, Martinez Pasqually et sa chose, Saint-Martin et son Philosophe inconnu, — nom dont il a signé ses ouvrages, — les esprits des spirites et les Gourous ou Mahâtmas des théosophes, etc., etc. Sans, pour cela, rien préjuger de l'existence réelle ou non des phénomènes extra-naturels en question.

On n'a apporté aucun document contre cette opinion.

Et personne n'a pu établir, jusqu'ici, comme le dit le rédacteur des *Cahiers Romains* en terminant, « l'existence documentée des Supérieurs Inconnus et d'un Pouvoir occulte central ».

Si, cependant, on veut désigner sous ces titres le Gouvernement qui dirige le peuple juif, la question change complètement d'aspect.

Mais je constate d'abord que ce n'est pas dans ce sens que

parlaient les Maçons du XVIII[e] siècle, ils n'apportent donc aucun argument direct par leurs écrits.

En outre, pour qu'on puisse considérer le Pouvoir central juif comme Pouvoir occulte dirigeant de la Secte ou mieux des sectes et transformer ses membres en Supérieurs Inconnus, il faut :

1° Démontrer catégoriquement, et autrement que par raisonnement analogique, l'existence de ce Gouvernement général qui, pour être très probable et tout à fait rationnelle, n'est cependant pas prouvée d'une manière indiscutable, par des documents précis.

2° Etablir les liens de subordination qui existent entre la Franc-Maçonnerie, les sectes et le Pouvoir central de la nation juive.

Nous essayons de réunir chaque mois, dans nos deux numéros, le plus de matériaux possible pour arriver à prouver ces deux choses, tout en montrant aussi l'action malfaisante des sectes dans les différentes branches de la vie politique et sociale.

Et nous n'avons qu'un but : servir et défendre la sainte Eglise de Dieu, en face des attaques réitérées sous toutes les formes, même les plus inattendues, de la Contre-Eglise de Lucifer.

Au moment où je termine cet article, nous recevons un important numéro des *Cahiers Romains*, 4 janvier 1913.

Nous y lisons les lignes suivantes qui montrent que, au fond, nous sommes bien près d'être d'accord, et qu'en tout cas, si certaines divergences demeurent, elles ne peuvent nullement nuire à l'union de tous les efforts pour la défense de l'Eglise contre la Secte :

Une question très intéressante est débattue entre les spécialistes des études sur la secte : Sous quelle forme et dans quelle mesure les sectes s'entendent-elles entre elles pour constituer la Secte qui est, selon l'expression typique d'un chef Franc-Maçon, la « Contre-Eglise » ?

Mais, quoi qu'il en soit de cette question de précision, il n'y a pas de doute que les organisations antireligieuses et anticatholiques sont reliées entre elles par des chefs répandus à travers le réseau sectaire ; d'une façon ou de l'autre, ceux-ci font agir ce réseau, selon un plan fixé par eux. Même les moins proclives à admettre un Pouvoir Occulte Central dans le sens plein du mot, reconnaissent cette entente inter-sectaire qui saute aux yeux du public dans les grandes circonstances (Dreyfus, Ferrer, révolutions turque et portugaise, etc.).

Nous savons que, de plus en plus, les sectes s'entendent et convergent leurs efforts contre l'Eglise de Dieu... Plus que jamais, chaque jour davantage, les sectes anticatholiques de toute espèce et de toute tendance s'entendent entre elles pour la grande lutte apocalyptique. Quand on pense que les Révolutions turque, portugaise, chinoise ont été préparées à la longue par des

milieux maçonniques internationaux ; que des émissaires maçonniques (tels Magalhaès Lima pour le Portugal et Sun yat pour la Chine) ont fait ostensiblement le tour de l'Europe pour s'entendre avec les Loges, en vue d'aider matériellement et moralement la révolution qui se préparait dans leur pays ; que, pour les « affaires » Dreyfus, Ferrer et Beilis, tout le monde sectaire a donné, d'un continent à l'autre ; et que tant de catholiques libéraux, démo-chrétiens, etc., se sont mis avec les sectaires... ; quand on se souvient de tout cela et d'autant plus, si l'on sait le reste, alors, il est facile de comprendre qu'à travers le Kaleidoscope humain des différents pays, etc., etc., deux grandes forces organiques mondiales se trouvent en face, toujours et partout : l'Eglise Catholique Romaine et la Secte qui est la Contre-Eglise, en un mot, l'Eglise du Christ et l'Eglise de l'Antechrist.

Le C. R. I. [1] n'oublie jamais cette situation et s'efforce de former sa mentalité et son action sur ce criterium fondamental. Et, comme il est nécessaire de répandre et de vulgariser le plus possible la parole du Pape à travers le monde catholique, ainsi il faut répandre et vulgariser cette conception synthétique : toujours et partout, tout fait concernant une secte intéresse, dans un sens, la Secte et, dans l'autre l'Eglise ; donc, aucun C. R. I. ne peut rester indifférent devant les succès ou les insuccès d'une secte, fût-elle aux antipodes de son pays.

Par conséquent, chaque homme qui aide dans son pays l'erreur ou la puissance sectaire, par son libéralisme équivoque, comme par son sectarisme éclatant doit être considéré comme un soldat ou un complice de l'armée de l'antechrist, et traité comme tel en toute justice et charité, en commençant par cette charité qui nous oblige envers les bons et qui nous impose de démasquer et de mettre, si possible, hors de combat les soldats et les complices du Mal.

Tout cela, les sectaires le savent bien pour leur compte, et ils nous traitent sur cette mesure. Combien de catholiques trop bons ignorent ou oublient leur devoir sur ce terrain brûlant.

On peut, je crois, rendre cette justice à la Revue qu'elle ne ménage pas les efforts et les sacrifices de toute nature pour remplir le sien, en démasquant les sectes, dans les pays les plus divers, quels que soient les avatars sous lesquels elles se dissimulent. Et nous pouvons faire nôtre ce programme si magistralement tracé par la vaillante *Agence Roma*.

Charles NICOULLAUD.

1. Catholique Romain intégral.

PICQUART

Il faudrait la plume d'un Balzac pour tracer l'esquisse de l'homme dont le Parlement, sous la férule des dispensateurs de réélections, vient de voter l'apothéose.

Balzac seul aurait pu nous peindre le désarroi qui suivit le geste de la Providence jetant bas l'échafaudage, au moment même où, sournoisement et la mort dans l'âme, en apparence, on se préparait à hisser au sommet le fanion de Membre du Conseil Supérieur de la Guerre.

Balzac nous aurait montré un Vautrain accourant auprès de son Rubempré pour empêcher ses lèvres mourantes de laisser filtrer les redoutables secrets ; il nous aurait dépeint un Gouvernement apeuré faisant procéder à la toilette mortuaire des dossiers avant même d'y apposer la cire officielle des ensevelissements éternels ; il nous eût fait entendre le ouf ! discret qui suit le plongeon définitif des vieilles bombes trouvées sous les décombres d'une citadelle démantelée.

Mais je ne suis pas un Balzac ; je ne suis qu'un modeste collectionneur de faits, et je veux simplement en égrener quelques-uns devant des esprits réfléchis qui sauront en tirer les conclusions nécessaires.

L'homme était un être énigmatique, mélange de séduction et d'inquiétude pour qui l'approchait ; séduisant, au printemps de la vie, par le charme féminin de l'aspect et des manières ; inquiétant, jusqu'à la mort, par la brisure du regard qui, saisi fugitivement parfois derrière la grille des cils, présageait, à qui eût voulu le suivre, l'étonnement de détours par des dédales inconnus.

Ce que M. Clémenceau appelle « l'innocent mystère dont il aimait à s'envelopper », prouve que, même aux yeux de ses plus fanatiques admirateurs, de ceux qui ont le plus usé de lui, c'était un être profondément dissimulé et insaisissable. Lorsque le temps, comme dit encore M. Clémenceau, « aura fait son œuvre, dévoi-

« lant ce que les actes permettront d'entrevoir des profondeurs de « son âme », je doute qu'on trouve alors, dans les profondeurs de l'âme de Picquart, autre chose que ce qu'il aimait à voir dans les cloaques glauques des souterrains symboliques de Pelléas.

Car il aima surtout les sensations rares. Sans parler de la hideur verte des Tritons de Böklin, ni des arpèges dissonants distillant la névrose qu'il avait particulièrement en gré, il aima le rasoir qu'on promène sur une gorge rendue muette par l'expurgation des dossiers et par la lâcheté des provocateurs ; il aima les agonies lentes des carrières lentement étranglées qu'on panse doucement pour prolonger cette lenteur, ou dont on console la victime par ce mot suavement cruel : « C'est de la politique ».

Bref, il a joui à sa manière de l'assouvissement de rancunes nées parfois d'un partage d'attention dont il lui eût plu de se réserver le monopole.

Galliffet disait de lui : « Il n'a pas le cri-cri ». Le cri-cri, c'est le je-ne-sais-quoi de celui qui, né soldat, s'est donné corps et âme, intelligence et cœur, à son métier. Le porteur de cri-cri sacrifie à ce métier tout, joyeusement, sans compter, et, dans la génération qui vit naître Picquart, le porteur de cri-cri n'eut qu'un idéal, qu'une pensée, qu'un but dans sa course au sacrifice : la Revanche.

Précurseur, l'œil perdu dans les lointains d'un rêve d'apothéose personnelle, Picquart pressentit l'avenir de l'arrivisme naissant, cette libre-pensée de la religion militaire, et, à ce point de vue, sa statue de demain trouvera une place toute naturelle à côté de celle d'Etienne Dolet.

« Un seul point reste acquis, dit Judet, dans *l'Eclair* du 20 jan-« vier, ce ne fut point un soldat. Il n'en eut ni l'âme, ni la foi, ni « l'ardeur, ni les principes, ni la vie, ni la mort. Phénomène in-« quiétant dès son entrée dans le rang, il dérailla et bifurqua par « incapacité de se conduire simplement, de rester à sa place, de « contenir des doutes dangereux ou de s'abandonner à une casuis-« tique coupable. Les gens qui l'acclamèrent et le récompensèrent « à outrance l'adoptèrent précisément pour tout ce qu'il représen-« tait de subversif, de révolutionnaire, d'anarchiste et d'inverti. Le « jour où les compliments si suspects ne réussirent pas à l'inquié-« ter, où il accepta la faveur de certaines influences, de certains « partis, il versa littéralement, avec une innocence relative, faite « d'ignorance et d'insouciance, dans la désertion et la trahison ».

Ce jugement semblera peut-être excessif. Que Picquart ait cherché à profiter de l'Affaire, c'est incontestable : les faits l'ont prouvé surabondamment.

Mais on dit qu'il fut sincère...

Il sut trop de choses, tout simplement ; et, froidement calculateur, il fit chanter les deux partis.

Maître des secrets du service des renseignemeuts militaires, au moment même où l'Affaire Dreyfus venait de les faire bouillonner, il connut les faiblesses ignorées des imprudences initiales, les crimes excusables, peut-être, provoqués par un idéal qui n'était plus le sien.

Gardien des armoires aux cadavres, il mit la coquetterie de son dilettantisme hautain à procéder ouvertement à la toilette de Dreyfus, tout en faisant sonner négligemment les clés secrètes des *in pace* mystérieux devant des chefs épouvantés.

Rappelons que M. Casimir-Périer, dans une note écrite et signée de sa main entre les 5 et 15 janvier 1895, et donnée *in extenso* par M. Joseph Reinach, dans son ouvrage, aux annexes, a déclaré que Dreyfus, était pour plusieurs motifs, l'objet de soupçons, qu'on le surveillait, et qu'entre temps (entre temps seulement), le bordereau était apparu.

Ceux qui avaient concentré leur effort sur Dreyfus isolé et sur l'affaire du fameux bordereau, allaient-ils donc voir surgir, de la main de Picquart, quelque document contemporain de l'époque où Dreyfus avait été, pour la première fois, soupçonné et surveillé ? Avaient-ils doublé en vain tous les caps dangereux pouvant mettre en cause quelque personnalité du groupe intangible des complices, des émissaires et des dupes, pour voir soudain renaître uue phase ignorée de l'Affaire, que des engagements solennels avaient écartée des enquêtes officielles et des débats ?

Picquart était bien trop fin pour n'avoir pas remarqué la gêne, puis la terreur qu'il avait inspirée à des chefs pusillanimes, même en se limitant à un programme établi au mois d'avril 1895, et dont un double existait à la Section de statistique.

Il s'était constitué des archives personnelles avec des documents qu'il avait trouvés dans les dossiers de Sandherr, et qu'on n'y a plus retrouvés aussitôt après le départ de Picquart.

Les indiscrétions auxquelles Cordier se laissait aller aisément quand on déliait sa langue, naturellement intempérante, avaient mis Picquart, à défaut d'autre source d'informations, au courant de la saisie de documents intéressants. par une voie tout autre que celle de Mme Bastian.

La police particulière qu'il avait su se créer dans certains salons cosmopolites, où il se réserva ainsi des obligées et des admiratrices, l'avait assez documenté aussi pour lui permettre de provoquer les demi-confidences ou les confidences entières de ses chefs et de ses

subordonnés sur les faits antérieurs à l'apparition du bordereau. Et, quand il jeta le masque à propos d'Esterhazy, déjà il tenait ses chefs.

Ceux-ci le ménagèrent en apparence, fidèles à cette déplorable tactique qui consiste à couvrir de fleurs ceux qu'on a voués à l'étranglement sournois.

Picquart ne s'y méprit pas. Il avait un premier objectif : tirer Dreyfus de l'affaire du Bordereau. Le reste lui importait peu, pour l'instant. Qu'il usât de ce reste comme moyen de pression, ou de chantage, comme on voudra, pour manœuvrer plus à l'aise, très bien. Mais qu'il sortît Dreyfus de l'Ile du Diable par la porte du Bordereau pour l'y faire rentrer par une autre, non pas. Il fallait l'enfermer entre les deux portes jusqu'à ce que lui, Picquart, fût nanti. Ensuite, on verrait.

Quand le premier point fut acquis, quand vint l'heure des adulations intéressées qui guettaient l'heure des abandons révélateurs ; quand, après le procès de Rennes, il sentit qu'on cherchait à lui arracher, dans la griserie du demi-succès, la confidence suprême sur une genèse restée alors inexpliquée, Lohengrin remonta dans sa barque, en laissant Dreyfus sur la rive et dans les lointains, brumeux d'encens, d'un Monsalvat monotone ; il attendit. Il attendit l'heure du retour, du triomphe et du sacre.

C'est lui qu'on fit attendre.

Ceux qu'il croyait tenir le tenaient.

Pendant plusieurs années, les sociétés secrètes le pétrirent, le malaxèrent à leur image pour en faire leur chose.

Son amnistie, soi-disant destinée à d'autres, avait blanchi le « petit bleu » dont la vigilance de Brisson avait soustrait les fraudes à l'œil clair des juges militaires, pour les enfouir dans des maquis plus complaisants.

Se croyant assuré contre un retour de fortune, Picquart commença à élever la voix.

Mais,en vain fit-il mine alors de brandir la clef magique qui avait fait trembler jadis les falots titulaires des hauts emplois. On lui opposa de suite la menace des pièces jointes au dossier du Conseil d'enquête de 1898 qui l'avait mis en réforme.Ces pièces, on les avait laissées dans la pénombre des considérants inquiétants mais discrets.Il suffit, comme au renard de la fable,de lui dire : « De grâce, tournez-vous...... » Car elles savent bien ce qu'elles font, ces sectes secrètes, quand, sous les fleurs de l'esthétisme, elles cachent la chaîne qui se rivera à jamais au poignet de l'esclave !

Dès lors, on fut à deux de jeu.

Quand l'homme à bout de souffle eut achevé d'exhaler ses plaintes et de vider son fiel dans la Gazette étrangère élue par lui, quand il ne fut plus qu'une loque aux mains des Maîtres, ceux-ci, pressant le dénouement, accouplèrent cyniquement Picquart à Dreyfus sur le corps de la France, et, le même jour, en refirent deux soldats.

On s'est demandé comment, jadis, vers l'an 130 de notre ère, il s'était trouvé à Rome un Sénat assez vil pour écarter, dans le ciel, les constellations scintillantes, ces sarcophages de gloire des Héros, afin d'y faire place au prostitué de Baïe divinisé. On s'est demandé quelles pouvaient être les pensées de ces vieux légionnaires d'Hadrien, quand il leur fallait incliner leurs enseignes et leurs armes devant un Antinoüs défraîchi.

Réfléchissez : nous avons vu pire !

Ce que veulent nos conquérants et nos Maîtres dans leur hystérie sadique, c'est remplacer nos héros, nos saints et nos saintes par ce qu'il y a de plus vil, de plus abject, de plus infâme, et nous abaisser d'autant plus bas qu'ils auront élevé plus haut ce nouveau bonnet de Gessler.

C'est pourquoi, ayant imposé à la Nation un Dieu : Zola, ils imposèrent à l'Armée un chef : Picquart. Et parmi tous, esclaves et affranchis prébendés, sous l'œil des Maîtres, ce fut à qui ferait, dans les rites du nouveau culte, la révérence la plus humble, la courbette la plus basse, à qui brûlerait l'encens le plus grossier, parce que le plus fumeux.

En 1906, quand l'heure fut venue d'exprimer le suc vénéneux de cette loi de deux ans imposée comme une religion, le 21 Mars 1905, par les sectes cosmopolites infiltrées d'étrangers ; au moment où l'amputation d'une classe de recrutement allait nous jeter désarmés pour longtemps aux pieds d'adversaires insolents et railleurs ; alors que tout s'effritait par l'insuffisance de l'encadrement improvisé d'une multitude sans cohésion, il se trouva un Ministre de la guerre pour entamer, à la Tribune, l'éloge dithyrambique de cette émasculation de la France, et ce Ministre fut Picquart.

Ceux qui s'empressent aujourd'hui autour de la noble blessée pour lui remettre à grands frais (aux nôtres !) le nombre enlevé, ceux qui, ayant travaillé frénétiquement au chambardement général se sont mués soudain en bons Samaritains, ceux-là oublient, un peu trop tôt en vérité, que ce sont eux qui, naguère, écartaient les bons fils de France pour hisser et maintenir sur le pavois l'esthète équivoque, le stratège lamentable des manœuvres de Picardie.

N'était-ce donc pas eux qui, hier encore, trouvaient tout simple que ce fût d'un tel chef que tous les cœurs de soldats; de la Baie

de Somme aux avancés de Longwy et de Conflans, attendissent le coup de clairon d'alarme pour entonner l'Hosanna du Sacrifice ?

O vous qui conduisez aujourd'hui sur le chemin du Panthéon le panégyriste de la loi de deux ans, vous qui lui faites un mérite d'une loi sur l'artillerie que, jusqu'à son dernier souffle le grand chef d'artillerie Langlois proclama funeste, vous qui larmoyez sur le triste destin de l'homme que le *Temps*, dans des articles clairs, précis et substantiels rendait naguère responsable de la pire des disettes, celle des munitions, vous tous, allez pleurer sur ses cendres aux parvis académiques : on vous y fera l'aumône ! Mais gardez-vous de donner pour chef à nos soldats quelqu'un de ces joueurs de flûte ou de triangle qui tuent la confiance. Donnez-leur un gars, donnez-leur un mâle.

Car la pente est fatale ; c'est vous, demain, qui nommerez leurs chefs. Dans notre pays conquis, on ne veut plus ni compétence, ni homme libre, ni affranchi ; c'est un esclave qu'on veut, un esclave qu'on tient à la longe et qu'on mène à la chambrière.

Voyez Picquart. A peine nommé Ministre à la fin de 1906, à peine maître absolu des bureaux, des tiroirs et des ultimes secrets, il se voit imposer un conseil de tutelle qui recevait le mot d'ordre de ce Sanhédrin que Picquart lui-même, devant témoins, à la fois méprisant mais docile, appelait « la boîte ». Quand on demandait à parler au Ministre, on répondait : « Lequel ? » Ils étaient une demi-douzaine. Les vrais Elèves Maréchaux, ce sont eux.

En vain Picquart, ayant donné tant de gages, voulut-il secouer la boue de l'odieux passé, se libérer, faire acte de maître, menacer du vieux dossier.

Ah ! les habiles gens ! moins d'un mois après, ils avaient lancé le lasso, ramené doucement leur prisonnier à leur portée en lui offrant le picotin d'une rancune à assouvir. Et trois mois plus tard, ils lui avaient passé le caveçon de l'éternelle Affaire Dreyfus, en l'amenant de la tentation à la faute, de la faute au crime et du crime au pire.

Dès lors, il eut la permission de remâcher ses rancunes avec son mors. Mais évanouie la magie de l'armoire aux secrets ! Finie la protection de l'amnistie et de la prescription ! A la moindre velléité d'indépendance, un geste, et le spectre de la Haute-Cour semblait apparaître, prêt à redire le mot évocateur des vieux dossiers lancé par le général Billot à Rennes : « Ici, Picquart ! ».

Les douze derniers mois de cet esclavage sous une menace constante, la précision croissante d'accusations étouffées à grands frais, achevèrent d'user les ressorts d'un organisme déjà débilité.

Et, sous le choc d'un accident banal pour d'autres, les épaules touchèrent.

L'oraison funèbre de cette créature des sociétés secrètes, destructrices de la France, n'est pas dans cette phrase de la cantate officielle entonnée sans conviction et à dossier fermé par le Ministre de la guerre, M. Noulens : « Picquart a exprimé la conscience natio-« nale et n'a reculé devant aucune considération pour servir la « grande idée de justice. »

Son oraison funèbre tient tout entière dans la lettre d'un des généralissimes de l'armée française que Picquart tua sous lui, le général Hagron.

Cette lettre est du 30 juillet 1907, lorsque Picquart, Ministre, mais depuis déjà plus de trois mois prisonnier des actes suggérés, devait céder aux ordres de ses Maîtres.

Le général Hagron, démissionnaire, y disait : « Le départ de la « classe 1904 par anticipation est l'agonie de notre armée, et l'ago-« nie de notre armée est le prélude de la fin de tout ».

Et plus loin : « Je ne pouvais pas, par mon silence, trahir la con-« fiance du pays ».

Et encore : « Quant aux causes secondaires qui venaient s'ajou-« ter aux deux précédentes, elles sont légion, et si ceux qui ont « mission de veiller aux intérêts de la Patrie les connaissaient, ils « seraient frappés de stupeur en les apprenant ».

Ces causes, le Ministre de la Guerre Picquart les connaissait, et il avait passé outre.

Je dis, moi, que c'est le Généralissime de 1907, et non le Picquart de M. Noulens, qui a exprimé là la conscience nationale. Je dis qu'on pourra faire monter jusqu'au ciel les flammes du four crématoire sans purifier cette mémoire, comme on pourra faire passer la Seine sur les cendres de ce mort sans le laver de ses forfaits envers la Patrie.

Charles GRANSON.

24 Janvier 1914.

DOCUMENTS

Le Mouvement Mondial Juif

— Nous lisons dans le *Passe-Partout* de Toulon, 20 décembre 1913, sous le titre « Talmudisme » et la signature M. COHENS :

En ce qui concerne le Talmud, je n'ai pas la prétention d'apprendre comment s'est constitué ce Code des doctrines israélites, et quelle différence existe entre le *Holakha*, tradition de maître à élève réprésentant la pensée même du législateur, et le *Agadah*, compilation accommodée aux besoins temporaires d'une fraction du peuple d'Israël.

Il ne faut pas considérer le Talmud comme un Code fait pour l'universalité des hommes ; il a été écrit uniquement pour les Juifs, à l'époque des persécutions, de leur dispersion à travers le monde dans la nuit du moyen âge.

A ce moment, il était nécessaire de conserver à la race de Sem, son unité morale ; de là, des préceptes qui nous semblent, aujourd'hui, monstrueux.

Mais il y a belle lurette que toutes ces prescriptions ont cessé d'être. Ce qui le démontre, c'est la fréquence des unions mixtes entre juifs et catholiques. Le seul principe, pour les Israélites, est de s'adapter, à l'heure actuelle. à la Société moderne, et les Sémites, avec leurs merveilleuses facultés d'assimilation qui est la caractéristique de leur race, ont absolument compris cette nécessité.

Il est donc puéril de nous bombarder de citations talmudiques pour démontrer l'existence de crimes rituels comme celui de Kiew.

— Nous trouvons dans le journal officiel d'une secte maçonnique, à l'occasion du crime de Kiew, les curieux renseignements ci-dessous sur le crime rituel :

« La croyance au crime rituel fut répandue dans toute l'Europe au moyen âge. Les mentions historiques les plus anciennes se trouvent dans l'Orient, et sans doute ce furent les Croisés qui les rapportèrent en Europe. Les gnostiques et les Manichéens passaient pour le pratiquer sous l'influence d'idées magiques. Les Templiers en furent aussi accusés en 1307... Une des histoires les plus pathétiques de Chaucer (dans ses *contes de Cantorbery*) est fondée sur l'égorgement d'un enfant chrétien par un juif qui avait été payé par des coreligionnaires pour commettre ce crime. Dans les *Relics of Ancient Poetry* de Percy, il y a une ballade écossaise qui a pour titre *La fille du Juif*, et qui rapporte un fait du même genre... Le journal russe *l'Aigle à deux têtes*, annonça qu'une messe serait célébrée dans l'église de Sainte-Sophie pour le repos de l'âme de Youtchinski, cruellement assassiné dans un but rituel.

Quand on sait les liens qui unissent la Franc-Maçonnerie mondiale et les Juifs, on comprend toute l'importance de ces déclarations... Nous serions presque tentés d'écrire : aveux... à peine déguisés.

— Nous recevons les nouvelles suivantes du Canada, de notre savant collaborateur L. Hacault :

Le *Daily Winnipeg Telegram*, du 14 novembre 1913, écrit : Beilis, la figure centrale du récent procès de Kief est en route pour Saint-Paul, où il va résider, selon une déclaration faite hier soir par la femme Sarah Dannoviski, 113 Minnetonka Street, Saint-Paul, belle-sœur de Beilis. Convaincu que rester en Russie l'expose, dans un bref délai, à être emprisonné de nouveau ou assassiné, Beilis a pris la fuite vers le pays où tant de ses coreligionnaires russes ont trouvé un asile.

D'un autre côté, l'*Evénement*, de Québec, 18 novembre, publie la dépêche suivante de son correspondant particulier :

Londres, 18 novembre. Une dépêche reçue par le *Daily Mail* annonce que la police russe a découvert une importante preuve relative au meurtre de Youtchinski, et que cette preuve contribuera à l'arrestation prochaine des meurtriers du jeune chrétien.

Par contre, le *Temps*, 17 janvier 1914, publie la dépêche suivante :

Saint-Pétersbourg, 16 janvier. — Beylis, qui fut acquitté dans le procès des crimes rituels, estimant sa vie en danger a Kief, à quitté la Russie pour s'établir à Jaffa.

— Sir Rufus Isaacs, lord chief justice, vient d'être nommé Baron par le roi George V. Ce sera le cinquième juif siégeant à la Chambre des Lords.

Les *Archives Israélites*, 8 janvier 1914, écrivent à ce sujet :

Sir Rufus Isaacs vient d'entrer à la Chambre des Lords, malgré le scandale auquel ses adversaires avaient voulu le mêler. La nomination de notre éminent coreligionnaire au ministère de la Justice avait déjà prouvé le peu de cas fait par le gouvernement de ces violentes attaques. La récente distinction accordée par le Roi au lord chief justice, créé baron à l'occasion de la nouvelle année, nous paraît encore plus significative.

Cette manière d'entrer dans la noblesse est bien flatteuse et ne ressemble guère aux ambitions folles de certaines familles juives françaises, qui paraissent ravies d'unir leurs enfants à des aristocrates qui leur imposent le baptême.

Il serait intéressant de rechercher les alliances de l'aristocratie française et de la fortune juive.

— Le *Devoir*, de Montréal, 26 décembre 1913, nous donne les renseignements ci-dessous sur le mouvement sioniste au Canada.

Au treizième congrès annuel de la Fédération des sociétés sionistes du Canada, à la salle Prince-Arthur, hier, le président, M. Clarence I. de Sola, a annoncé l'achat, en Palestine, d'une vaste étendue de terre à coloniser par les Juifs, sous les auspices des Sionistes canadiens. Il y a trois ans, on avait lancé le mouvement en faveur d'une colonie distincte en Palestine, sous les auspices des Sionistes du Canada, et c'est ce projet qui s'exécute aujourd'hui.

Dans le cours de l'année dernière, dit le président, huit nouvelles provinces de la Fédération ont été établies au Canada, et six autres sont en voie de formation. Parlant de la guerre des Balkans, M. de Sola dit qu'elle a eu pour effet de faire comprendre aux hommes d'Etat turcs la nécessité de fortifier leur empire en encourageant l'amélioration de ses conditions et en se montrant plus favorables que jamais à l'affluence des Juits en Palestine. Le Billet Rouge, un parti hostile à la colonisation de la Palestine par les Juifs, a été aboli.

« La violente persécution et l'injustice à laquelle les membres de notre race continuent à être soumis en Europe orientale, l'infâme reprise de la monstrueuse accusation de meurtre en Russie dans la cause Beilis, le boycottage qui chasse des milliers de Juifs de la Pologne russe, et l'apparition des signes évidents d'antisémitisme, même dans les pays les plus éclairés de l'Occident, nous convainquent plus que jamais que l'obtention d'un établissement sûr pour notre peuple en Palestine, par un arrangement avec le gouvernement turc, est la seule politique qui convienne, est la seule ressource qui reste à nos hommes d'Etat. »

M. de Sola a parlé de la détermination du corps central, au dernier congrès, de poursuivre l'établissement d'une Université juive à Jérusalem, qui serait le centre de la pensée religieuse juive. Il a proposé aussi le rétablissement du Sanhédrin religieux à Jérusalem, et a fait ressortir l'importance du mouvement religieux inauguré par Herzl, en convoquant le premier congrès sioniste, il y a seize ans.

Le rapport financier de la Fédération accuse une recette totale de 21.831 dollars et une balance disponible de 3.328 dollars.

A la séance d'hier soir, les délégués présents au congrès des Sionistes du monde ont présenté leurs rapports.

Le *Devoir* complète ce compte rendu dans son numéro du 29 décembre 1913 :

« Tout près de 300 personnes assistaient au banquet des Sionistes donné samedi soir à la salle Prince-Arthur.

« L'événement le plus saillant de la soirée fut la réponse de M. Louis Fitch, jeune avocat juif de Montréal, au toast présenté par MM. Markus, de Montréal, sur les universités juives en Palestine.

« Bien que les universités canadiennes et américaines ne fassent pas de restriction à l'égard de la fréquentation de leur cours par les étudiants israélites, a dit M. Fitch, il n'est pas moins certain que ces derniers n'y sont pas traités comme les étudiants des autres nationalités.

« Ces faits suffisent donc à montrer la nécessité d'universités juives en Palestine, car la situation en Europe nous est encore moins favorable qu'ici. C'est d'autant plus désirable, si l'on se place d'autre part, au point de vue de mes compatriotes du Canada et des Etats-Unis, que je constate, d'après mon expérience personnelle, qu'il y a de forts sentiments de races dans ces pays, bien qu'ils n'aient pas leur expression dans les lois.

« Les universités juives que l'on se propose de fonder en Palestine n'auront pas pour seul but de recevoir les étudiants juifs, que l'on relègue au second plan dans les autres universités, mais de créer aussi une culture intellectuelle toute distincte.

« Qu'il soit bien entendu que les Juifs ne sont pas moins loyaux que les autres nationalités dans leur pays d'adoption ; mais on ne peut les blâmer de chercher à conserver la leur et de considérer la Palestine comme leur patrie. »

M. S. W. Jacobs, président de l'Institut du baron de Hirsch, dans une réponse au toast de la Fédération Canadienne, a dit que l'Association Juive de Paris, dont il était un représentant, pourrait avant peu établir une colonie dans l'Ouest Cadanien sur le même pied que celle qui existe actuellement dans l'Argentine.

Ont aussi adressé la parole MM. Clarence I., de Sola, président de la société des Sionistes, A. J. Freiman, d'Ottawa, Léon Soldman, président du bureau de propagande, Jos. Fineberg, B., Stone, de Toronto, M. Sweet, de Hamilton, Lion Cohen, le R. Dr Herman Abramowitz, le R. Nathan Gordon, le Dr Shayne, de Toronto, les rabbins Minkin, de Hamilton, Herr Reuben Brainin, M. Gurofsky, de Toronto, et Mme Manolson.

— Nous trouvons, d'un autre côté, dans les *Archives Israélites*, 8 janvier 1914, d'intéressants détails sur l'extension de la colonisation juive au Canada et le rôle du comité israélite :

Un agent de ce comité a la charge de recevoir les immigrants israélites

débarquant à Québec ou à Halifax et de les orienter. Leur nombre a augmenté, 6.903 contre 5.044 en 1911. Sur ces 6.903, 5.774 étaient de nationalité russe. La moitié a eu recours aux bons offices du comité, et le *Labour bureau* a pu facilement en placer le plus grand nombre, grâce à la rareté de la main-d'œuvre. Il y avait d'ailleurs, parmi eux, 177 ouvriers agricoles. Montréal en a reçu le plus grand nombre. Puis, les autres se sont établis à Toronto, à Hamilton, à Vancouver où existe déjà une communauté importante.

Une agence d'assistance aux immigrés fonctionne à Winnipeg. Il y a, à Montréal, une école primaire israélite comptant plus de 600 élèves, des cours du soir, une bibliothèque. Les colonies agricoles de Qu'Appelle et de Hirsch en ont également.

Grâce à la fertilité exceptionnelle des récoltes, la situation de ces colonies est des plus prospères. Le Canada compte, en dehors de celles précitées, les colonies suivantes : Bender, 23 exploitations juives, Hirsch et Oxbow, 39 ; Lepton, 72 ; Cuper, 42 ; New-Hermann, 34 ; Edenridge, 57 ; Trochu Valley (Alberta), 77 ; New Hirsch (Manitoba), 25 ; Sanéridge (Manitoba), 11.

On compte encore de petits groupes et des colons isolés dans diverses localités de l'Alberta et du Manitoba, à Celsask, et dans l'Ontario. Il y a 53 exploitations agricoles israélites dans la province de Québec réparties en plusieurs localités. Beaucoup de ces colonies et colons bénéficient d'avances faites par la J. C. A. Les remboursements se font régulièrement.

— Nous lisons dans l'*Action Française*, 18 décembre 1913 :

Le comte Berchtold, ministre des affaires étrangères, à été interpellé par le comte Karoly, au sujet d'une action commune des puissances signataires du traité de Berlin en vue d'obtenir l'égalité de droits pour les Juifs de Roumanie, et quelle attitude M. Berchtold a adoptée vis-à-vis des demandes faites à ce sujet par le gouvernement britannique.

Le ministre a répondu qu'il n'a pas connaissance d'une initiative directe du gouvernement anglais. Ce gouvernement n'a pas posé la question, et, dit le ministre, les Juifs n'ont rien à gagner à des pourparlers internationaux au sujet de cette question, d'autant plus, conclut le comte Berchtold que le gouvernement roumain a toujours considéré cette affaire exclusivement comme une question intérieure.

La délégation hongroise, qui connaît la question juive, a été satisfaite de la réponse du ministre des affaires étrangères.

— Extrait des *Archives Israélites*, 8 janvier 1914 :

Nos coreligionnaires comptent d'égales amitiés dans les deux groupements républicains qui se disputent, en ce moment, la direction des affaires publiques. Notre Communauté n'a rien de plus à craindre ou à espérer des Comités en présence, qu'ils siègent rue de Valois ou avenue Van-Dyck, dans le superbe hôtel de M. Joseph Reinach.

Nous nous en doutions un peu, mais nous ne sommes pas fâchés d'enregistrer ce touchant aveu.

— La *Réponse*, décembre 1913, reproduit les lignes suivantes, d'après la *Semaine Religieuse* de Saint-Dié, juin 1913 :

C'est la grande, l'insondable faute politique des Juifs modernes de s'être embrigadés parmi les ennemis de l'Eglise catholique : anticléraux, protestants et francs-maçons. En contractant alliance avec le protestantisme, les Juifs ont pactisé avec leurs pires ennemis. Ils se sont inféodés, non pas à une doctrine religieuse ou philosophique, mais à un intérêt de race allemande contre les races latines, à un intérêt matériel nationaliste, auquel ils furent associés, moyennant quoi ils durent abjurer d'abord leur messianisme, et ensuite toute leur religion, leur morale, leur personnalité historique, puisqu'il fallait partir en guerre contre Rome, dont notre morale est précisément l'essence...

Parallèlement à l'alliance protestante, nous avions contracté celle avec la maçonnerie, comme ailleurs, de tout temps, avec les sectes antiromaines. En fraternisant avec la maçonnerie et le protestantisme, négateurs de notre foi, nous en avons fait litière. Les maçons, anticléricaux et socialistes, n'entendent pas nous laisser partir. Ils ont besoin de nous contre l'Eglise ; nous nous sommes vendus et livrés, nous n'avons plus le droit de nous reprendre.

Tout ce qui ne subsiste que de négation est destiné à disparaître devant l'affirmation qu'il combat. Le protestantisme et la maçonnerie ne se sustentent que de polémique, d'invectives envers l'Eglise. Jamais le moindre effort pour se constituer en affirmation autonome par la morale, la science, la raison, parce que tout cet arsenal est divin, donc contraire à leur essence.

Ils savent que la corruption, la superstition, la barbarie, ce n'est pas l'Eglise, quand bien même tout le clergé serait superstitieux, barbare et corrompu. Mais c'est à l'Eglise qu'ils en ont, donc à ses vertus doctrinales, donc à sa morale.

Ils savent qu'il n'est pas vrai qu'elle ait persécuté Galilée, que jamais Rome n'a vu d'autodafé, que l'Eglise est absolument étrangère à la Saint-Barthélemy où ne figure pas un seul ecclésiastique, que ce n'est pas elle qui a armé Jacques Clément ou Ravaillac, ni elle qui a fait brûler le chevalier de la Barre.

Ils le savent, et, cependant, ils enseignent le contraire. Ils n'ont donc pas un seul vrai crime à imputer à l'Eglise, *puisqu'ils lui en inventent.*

J. BAHAR.

M. J. Bahar écrit des choses très sensées, il est regrettable qu'il ait conservé des procédés bien juifs. Nous attendons encore le prix d'un numéro qu'il est venu demander à notre bureau, en déclarant qu'il n'avait pas d'argent sur lui, mais enverrait le montant.

— Le *Heraldo*, de Madrid, 28 décembre 1913, publie, sous la signature ISAAC MUNOZ, l'article suivant, que nous reproduisons presque textuellement :

Récemment, un écrivain fort intéressant à proposé, avec une vision aiguë des intérêts de l'Espagne, qu'il se tînt une assemblée juive éminemment et fondamentalement séfardiste, dans la ville de Tolède, qui a produit Samuel Lévy et tant de grands esprits juifs élevés, en notre patrie déchue et tombée dans la plus pauvre, la plus aveugle, la plus inconcevable indifférence... Les campagnes espagnoles sont stériles, par suite des méthodes agricoles rudimentaires qu'on y emploie ; une misère tenace, tentaculaire, implacable, corrode tous les organismes nationaux, engendre l'abaissement du patriotisme, l'inconscience obscure....

L'initiative d'attirer les nombreux contingents d'Hébreux disséminés dans l'Europe centrale, et de les réunir dans la vieille Tolède, ville centrale qui contempla le faste des temps illustres d'Israël, est un prolongement splendide du labeur admirable réalisé sans tapage, sans exhibitionnisme, sans protections officielles, par les éléments juifs les plus prestigieux du Maghreb.

Bien avant de dessiner cette esquisse de notre protectorat dans le nord Africain, mes très chers compagnons tangériens de l'Association hispano-hébraïque, les illustres senores, Dr Guitta, Abraham J. Pinto, Hayush Benasuli, Isaac Bentata, Mesor A. Benggio, H.-M. Israël, ont, avec un effort plein de noblesse, avec une énergique persévérance, avec un espagnolisme désintéressé, fondé, de concert avec le Dr. Bandelac, une organisation qui aurait été la base la plus efficace et la plus solide de l'entreprise africaine, si elle avait reçu, dans notre patrie, un accueil chaud, et trouvé un milieu favorable.

Il est nécessaire de répéter une fois de plus que, dans le Maghreb, les Hébreux constituent le noyau le plus précieux, le plus intelligent, le plus actif, le plus agile, et que, sans sa coopération toute puissante, une œuvre coloniale de grande importance rencontrera des obstacles invincibles.

Notre gouvernement a négligé de parti pris le concours des éléments les plus puissants du Maghreb, mais, par contre, il a créé, à Madrid, une foule de commisions inutiles, formées, en majorité, de braves gens tout à fait étrangers aux choses d'Afrique.

Ainsi que se sont brisées les Associations hispano-hébraïques qui auraient été la base la plus solide de notre établissement au Maroc, ainsi échouera ce projet de congrès séfardiste, qui aurait pu ouvrir une ère nouvelle de prospérité nationale.

— Le *Volkserzieher* (Educateur populaire), magazine allemand, publie, à la date du 7 décembre 1913, un article qui contient des détails intéressants sur les rapports entre la Maçonnerie et les Juifs. Cet article est signé du Dr Otto Philippe Neumann, qui est lui-même un Maçon.

La question juive s'est posée dès 1717, nous dit-il. Les anciens devoirs qui sont regardés aujourd'hui encore comme la pierre fondamentale de la Maçonnerie n'ont point en vue l'exclusion des Juifs, car ils exigent que l'on rende à Dieu un culte dans lequel tous les hommes puissent s'unir. Alors même qu'on n'admettrait pas l'existence d'une telle religion, les Anciens

Devoirs admettent du moins qu'on professe un culte de ce genre, et ils expriment assez nettement que les différences de religion, pas plus que celles de race ou de condition, ne sont un motif d'exclusion. Ce ne fut que par la suite que des systèmes de Loges, se disant systèmes chrétiens, se refusèrent à admettre les Juifs. En Allemagne, il n'y a qu'un sytème, dit le système suédois, qui continue à ne pas recevoir les Juifs. Toutefois, on les accueille comme Frères visiteurs.

On avait autrefois posé le princiqe que « nul Juif ne peut devenir un bon Franc-maçon, sans cesser d'être un véritable Juif ». Cela ne serait admissible que si le Juif était tenu de renoncer à sa religion quand il est admis dans la Maçonnerie, et l'on ne formulait pas cette exigence, même quand les Juifs sollicitaient leur admission au grade tout à fait papiste de Rose-Croix, dans le système français... D'ailleurs, puisque nous trouvons Amos Comenius au berceau de la Maçonnerie, où il est son parrain, sa Ligue de l'Humanité n'exclut pas le Juif. Un grand nombre des symboles de la Maçonnerie sont d'origine juive. L'Ancien Testament est en rapport étroit avec l'éthique rituelle, même dans le système suédois. Les ouvrages polémiques sur l'admission des Juifs dans la Maçonnerie sont fort nombreux ; ils forment une section assez étendue dans la Bibliographie maçonnique de Wolfstieg.

Le *Manuel général de la Maçonnerie* (en allemand) Edition de 1900, T. I. p. 5, dit : « Celui-là même qui tient la Maçonnerie allemande pour une institution chrétienne, sait que la Religion nous commande d'aimer tous les hommes, que nous sommes tous égaux devant le Très-Haut ».

La question de l'admission des Juifs dans la Maçonnerie allemande a donné lieu à bien des discussions, ainsi qu'on l'a vu. Mais un membre éminent du système suédois dit : « Un temps viendra où l'on accordera, dans ce système, l'entrée même aux non-chrétiens ». Le point de vue a changé. Un Franc-Maçon haut placé, l'Empereur Frédéric III, a déclaré que l'antisémitisme est la honte des siècles. Nous devons chercher à faire disparaître l'oppression sociale qui pèse encore sur le Juif, mais le Juif doit renoncer à la situation particulière où il affecte encore de se placer. La Maçonnerie allemande est fille du progrès, elle a des principes libéraux et marche avec son temps. Une Franc-Maçonnerie qui reposerait sur une base exclusivement chrétienne ne serait plus une Franc-Maçonnerie. La Franc-Maçonnerie n'a point de motifs impératifs pour tenir le Juif à distance. Son principe de tolérance l'oblige même à reconnaître des droits égaux aux Juifs et aux autres candidats.

— Il s'est tenu, vers la fin de 1913, à Berlin, une séance du grand Comité d'action sioniste ; à cette séance étaient présents, outre les 31 membres du Comité, les directeurs des succursales de la Banque coloniale à Berlin, Wiesbaden, Mannheim, Lemberg, Galatz, Varsovie, Moscou, St-Petersbourg, Libau, Londres, Manchester, la Haye, Anvers et Jaffa. Il y a été question surtout de la Palestine, un rapport spécial a été fait à ce sujet par le Dr Eschlenon, et on a longuement discuté sur le projet présenté par le Congrès sioniste de Vienne, de créer, à Jérusalem, une Université hébraïque. Dans ce Congrès, on a souscrit cinq cent mille francs comme première mise

de fonds. Le comité a décidé de constituer une commision exécutive qui se composera de quatre sections. La section scientifique a pour président le Dr professeur Weizmann, de Manchester ; la section qui est plus spécialement chargée de l'organisation est présidée par le professeur Dr Marburg, de Berlin.

— L'*Unione*, journal italien de Tunis, 12 décembre 1913, publie l'information suivante concernant l'Université sioniste de Jérusalem.

Les *Archives Israélites*, 8 janvier 1914, écrivent à ce sujet :

Jérusalem, 19 novembre.

A Caïffa, on est en train, actuellement, de mettre la dernière main à la construction du fameux *Polytechnicum.*

Cette grandiose entreprise, qui sera achevée sous peu, aura coûté près d'un million et demi de francs. Elle est due à la munificence de nos coreligionnaires allemands et américains, et au Fonds National Juif.

Le Comité central berlinois, réuni dans la capitale de la Prusse, le 26 octobre dernier, sous la présidence de M. James Simon, a annoncé l'ouverture officielle du *Technicum* pour le 26 avril 1914. La Société *Hilfsverein* est chargée de la direction de cette grandiose école. Dans la même réunion, le Dr S. Levin ayant présenté une motion tendant à ce que l'enseignement fût fait en langue hébraïque, cette motion fut repoussée à l'unanimité moins trois voix, celles du Dr Levin, Ascher Guinzbourg (*Ahad Aâm*) et Y. Sélinoff, qui donnèrent leur démission de membres du conseil à l'issue de la séance. Le comité décida en principe que tout l'enseignement serait donné en langue allemande. Cette décision qui — on l'espère ardemment — n'est pas irrévocable, a soulevé en Palestine un *tolle* général. On trouve exagéré et injuste le privilège donné au pangermanisme : pourquoi plutôt la langue allemande que la langue anglaise ou surtout française ? Les Juifs Sionistes, en proposant la langue hébraïque, donneraient ainsi satisfaction à tous. Et, à ce sujet, plusieurs *meetings* eurent lieu à Caïffa, à Jaffa et à Jérusalem. Dans cette dernière ville, la réunion eut lieu dans la Maison du Peuple (*Beth haâm*). Devant une assistance évaluée à plus de mille personnes, douze orateurs prirent la parole successivement, en protestant énergiquement contre la décision du Comité berlinois.

M. le dotceur Makler ouvrit la séance, puis M. Zéroubabel parla au nom de *Beth haâm ;* M. Israël Eitan, licencié ès sciences, prononça un discours au nom de la section phérosolymite de l'Union des professeurs Juifs en Palestine ; M. le docteur Alexander, au nom des *Poalé Zion* ; M. le docteur Makler, au nom de l'Association des médecins juifs de Jérusalem ; M. le docteur Arié Behar, au nom de la Société des Botanistes et naturalistes de Palestine, etc.

A l'issue de la séance, qui se prolongea assez tard dans la nuit, il fut décidé de faire des démarches à Berlin pour le maintien de la langue hébraïque, de la langue juive !

— Nous trouvons, dans un journal italien, qui paraît à Tunis

l'*Unione*, à la date du 21 décembre 1913, un article assez étendu, signé GUIDO CAPRILLI, qui contient des détails fort singuliers sur l'affaire de Kiew et ses suites. Nous croyons devoir les donner tels quels, en laissant au lecteur le soin de les apprécier d'après ce qui a déjà paru, à ce sujet, dans la Revue.

Le procès Beilis est terminé depuis un mois, le procureur Wipper, a laissé passer les deux semaines de rigueur sans adresser au Sénat le recours en cassation ; le ministre de la justice Schbeglovitos et ses collègues ne paraissent pas disposés à rouvrir cette affaire qui s'est terminée d'une manière si peu satisfaisante pour eux. Beilis lui-même ne demande qu'à rentrer dans l'ombre. Aux reporters qui l'assaillent et le persécutent, il répond invariablement qu'il ne désire plus rien que le repos et l'oubli. Mais il ne faut pas croire que cette affaire s'est terminée sans laisser de trace. Il en est sorti d'autres affaires qui menacent d'en prolonger le souvenir.

Il y a d'abord le procès Scholguine. Ce Scholguine est un rédacteur du journal antisémite le *Kievlianino*. Dans un article qui a produit une sensation énorme, il a soumis à une critique détaillée l'acte d'accusation contre Beilis, et, à son tour, il a accusé formellement le ministre de la Justice d'avoir envoyé froidement, de parti pris, un innocent sur le banc des accusés.

Le cas a paru d'autant plus symptomatique, que Scholguine était regardé dans les hautes sphères gouvernementales, comme un fervent nationaliste. Le gouvernement a cherché, par tous les moyens à étouffer le scandale, il a recouru aux menaces, aux promesses, aux négociations, pour amener le rédacteur du *Kievlianino* à rétracter son article. Mais Scholguine est resté inflexible, et il va répétant ses accusations, les accentuant, déclarant qu'il ne demande pas mieux que d'être traduit en justice pour prouver ce qu'il a avancé. Le ministre de la justice a compris qu'une reculade lui ferait le plus grand tort, et il a ordonné des poursuites contre Scholguine, en recommandant de hâter l'instruction.

Puis, c'est l'affaire de la société de Médecine de Kharkof. Les membres de cette Société ont osé examiner et discuter, au point de vue de la médecine légale, le rapport fait par l'expert de l'accusation, le professeur Sikorsky, et ils ont poussé l'audace jusqu'à déclarer que ce rapport est anti-scientifique. Le résultat immédiat de cette démarche a été celui-ci : Le vice-gouverneur Kosckovn-Mossasky a prononcé la dissolution de la Société de Médecine, et ordonné des poursuites contre son conseil administratif.

Pour comprendre la gravité de cette mesure, il faut savoir que cette Société a été, pour la Russie méridionale, une sorte de Providence, et qu'elle jouit d'une grande popularité. Elle se préparait à fêter le cinquantenaire de sa fondation, et, pendant ces cinquante ans d'existence, elle a créé un grand nombre d'œuvres d'utilité publique, hôpitaux, écoles, laboratoires, etc., non seulement à Kharkof, mais dans toute la Russie méridionale, à Kiew, Ekaterinoslav, Kherson Odessa, Tanganrog, Rostoff, etc., et autres centres moins importants. Pour en citer un seul exemple, elle a créé un Institut Pasteur qui fournit les sérums antirabique et antidiphté-

rique à toute la Russie méridionale. L'année dernière, elle a fondé un Institut supérieur de médecine pour les femmes.

D'abord, on s'est refusé à croire que le gouvernement eût commis une telle faute. Même à Saint-Pétersbourg, on disait que rien de pareil ne s'était vu sous le régime de Plehwe, et le *Journal de la Bourse* demandait que le vice-gouverneur fût désavoué ou révoqué. Mais il est resté à son poste et rien ne fait prévoir sa démission ou sa révocation. La Société s'occupe de liquider ses affaires. Elle a décidé, il est vrai, de recourir au tribunal suprême, au Sénat, mais ce recours n'est pas suspensif, et ne pourra arrêter l'exécution de la mesure prise par le vice-gouverneur. Ce dernier, ayant été averti de la *gaffe* (sic) commise, s'efforce d'atténuer l'effet qu'elle a produit sur la population : il a déclaré qu'il autorise la formation d'une société nouvelle qui pourra prendre la place de l'ancienne et se charger d'administrer toutes les œuvres fondées par celle-ci.

Le plus curieux de l'affaire, c'est que, à Saint-Pétersbourg, à Moscou, et même à Kiew, d'autres Sociétés médicales et scientifiques ont entrepris l'examen de l'expertise faite par le professeur Sikorsky, et sont arrivés aux mêmes conclusions que la société médicale de Kharkof. Et on n'a pris aucune mesure contre elles.

A ces maladresses gouvernementales, ajoutons un scandale. On a découvert qu'un journaliste nationaliste d'Ekaterinoslav, un certain Loutkowsky, qui pendant toute la durée du procès de Kiev, n'avait cessé d'exciter la populace à des *pogroms*, n'est autre qu'un ancien forçat évadé. Il avait été condamné pour fabrication et émission de fausse monnaie et de faux billets de banque. Il paraît établi que les autorités d'Ekaterinoslav savaient parfaitement à quoi s'en tenir sur son compte, et qu'elles ne l'ont point inquiété, à raison de son zèle nationaliste. Mais le colonel Iwantchenko, ancien directeur de la police d'Ekaterinoslav, n'a pas voulu se conformer à la consigne du silence. Il a adressé à Loutkowsky une lettre ouverte, où il lui demandait, sans façons ni préambules, s'il connaissait un certain Loutkowsky, condamné il y a quelques années comme faussaire par la Cour d'assises de Moscou, et depuis lors disparu mystérieusement, etc. L'effet de cette lettre fut prompt, comme la foudre. Le lendemain, le journal ne parut pas. Son rédacteur ne se montra nulle part, bien que la police ne l'eût point arrêté, et l'on suppose qu'il a quitté la ville dans un rigoureux incognito.

INDEX OCCULTISTE

COMPTE RENDU DES SCIENCES OCCULTES

Astrologie

M. Jacques Brieu écrit dans le *Journal du Magnétisme et du Psychisme expérimental*, décembre 1913, p. 126, au cours d'une étude sur l'astrologie :

On m'a dit également que l'astronomie est le point de départ de l'astrologie. Cela est exact en ce sens que l'astronomie fournit à l'astrologie les moyens de calculer la position des facteurs astrologiques, les cuspides des maisons et de déterminer leurs aspects mutuels ; autrement dit, les éléments sur lesquels porteront les jugements ou les interprétations astrologiques. C'est là la base fournie par l'astronomie, mais il y en a une autre, sans laquelle il n'y aurait point d'astrologie, à savoir : les faits d'influence astrale ou plutôt les rapports qui existent entre la position des facteurs astrologiques et leurs aspects d'une part et les phénomènes terrestres et humains d'autre part. Voilà la véritable base de l'astrologie...

Il y a des astrologues qui prétendent partir de leur intuition ou de leur raison... Aucune intuition, aucun raisonnement, ni aucune opération de l'esprit ne peut servir de point de départ à une science quelconque, parce que le fait, étant antérieur à toute opération, est le véritable point de départ originel. Au reste, les opérations intellectuelles seraient vides de tout sens et vaines, si elles n'avaient pas de faits pour support, base ou objet...

L'expression : influence astrale implique l'hypothèse que les actes exercent une influence. Ce n'est pas absolument prouvé. De ce que l'on constate des coïncidences ou certains rapports entre les mouvements des corps célestes et les phénomènes terrestres et humains, on ne peut conclure *a priori* que ceux-là sont la cause (ou une des causes) de ceux-ci. Rien n'empêche, en effet, de supposer que les phénomènes célestes et les phénomènes terrestres sont des effets paral-

lèles et simultanés, d'une même ou des mêmes causes et que, par suite, il en résulte nécessairement — comme dans la première hypothèse — des coïncidences entre les deux ordres de phénomènes.

M. Jacques Brieu a raison de soulever cette objection et de s'élever contre l'expression : influence astrale, qui a le tort grave de préjuger une question qui est loin d'être résolue.

Le ciel est un livre dans lequel lit l'astrologue ; les astres, les étoiles, les maisons, etc. sont les signes de ce livre, les signes dans le ciel, suivant l'expérience de l'Ecriture. C'est, je crois toujours ainsi que l'ont entendu les très anciens, qui se contentaient d'observer les faits et d'en tirer des lois, sans philosopher bien inutilement, à perte vue sur les causes.

Franc-Maçonnerie initiatique

M. Oswald Wirth publie dans *Le Symbolisme*, décembre 1913, p. 57, une substantielle étude sur la Pierre cubique. Il débute ainsi :

Les Maçons modernes ont volontiers envisagé la *Pierre cubique* comme le plus mystérieux de leurs symboles. Peut-être ont-ils été hantés en cela par le souvenir de la *Pierre philosophale*, qui a tenu la première place dans les préoccupations des alchimistes. Cette *Pierre des Sages* était d'ailleurs figurée par un cube. On lui attribuait le pouvoir de transmuer le plomb en or et d'accomplir d'autres merveilles non moins stupéfiantes.

Le vulgaire, qui n'a pas l'intelligence du langage symbolique, a cru qu'il s'agissait d'une substance matérielle, d'un corps chimique, doué de propriétés extraordinaires. Sous l'empire de cette illusion des nuées d'opérateurs se ruinèrent successivement pendant des siècles dans l'espoir de réaliser ce que l'on appelait le *Grand Œuvre*.

De nos jours encore, la foi en la matérialité de la fameuse Pierre n'est pas morte. Des chimistes très distingués ne dédaignent pas de se mettre à l'école des anciens souffleurs et de reprendre leurs tentatives, en s'aidant de l'électricité et de toutes les ressources de la science moderne.

Je crois que M. Oswald Wirth confond deux classes très distinctes de travailleurs. Qu'il y ait, encore aujourd'hui des chimistes qui se livrent à la recherche de la poudre de projection et s'essayent à faire de l'or, c'est possible ; mais ce ne sont pas là les vrais savants, ceux-ci poursuivent une recherche beaucoup plus haute : la démonstration scientifique de l'unité de matière. Cette séduisante hypothèse dont les occultistes croient trouver la trace dans les ouvrages anciens et que les voyants (?) affirment, pour la lire sans doute dans leur propre

cerveau ou dans celui de qui les interroge, n'est pas encore prouvée, mais tout semble indiquer qu'elle pourrait bien l'être avant longtemps.

Ces réserves faites, la thèse que soutient ensuite M. Oswald Wirth est intéressante à enregistrer au point de vue de l'initiation maçonnique :

> Symboliste en quelque sorte professionnel, dit-il, j'ai peut-être tort de ne voir que des symboles initiatiques dans les substances multiples avec lesquelles se plaisaient à jongler les philosophes hermétiques. Il n'est cependant pas douteux, qu'en Maçonnerie, tout au moins, tout est franchement symbolique. Or ,la Franc-Maçonnerie, elle aussi, s'adonne au *Grand Œuvre*, et au vrai, au plus grand de tous, puisque c'est le travail même de la création du monde, celui de la Vie universelle, visant au perfectionnement général, donc à la transmutation progressive du mal en bien ou du plomb en or.
>
> Et la *Pierre*, que nous sommes appelés à dégrossir à l'état brut, puis à tailler avec soin, afin de lui donner sa forme idéale, qui de nous ignore qu'elle représente l'Homme lui-même ? Alors, la Franc-Maçonnerie moderne n'est-elle pas venue révéler le mystère de l'Alchimie, ou plus exactement de la Philosophie hermétique ?

Que la Franc-Maçonnerie soit imprégnée de philosophie hermétique, c'est évident. Elle n'est pas sortie tout d'un coup, en 1717, de la cervelle des fondateurs de la Grande Loge d'Angleterre, comme Minerve, tout armée, de la tête de Jupiter. Et une série de Sociétés Secrètes relient plus que probablement les Ateliers de la Franc-Maçonnerie aux temples du paganisme et aux Mystères de l'antiquité. C'est cette chaîne que nous travaillons à faire sortir de l'ésotérisme et que nous arriverons, petit à petit, à mettre en lumière. Aussi faut-il prendre garde de se laisser tromper par des phrases comme celle citée plus haut dans laquelle M. Oswald Wirth nous parle de « la transmutation progressive du mal en bien ». Il est nécessaire de s'entendre sur la signification des mots « mal et bien », qui ont, en symbolisme hermétique, un sens absolument opposé à celui que leur donne l'Eglise.

Le mal, au sens écotérique, c'est la perte pour l'homme des pouvoirs de domination sur la nature, plus encore, c'est son infériorité à Dieu. Le bien, c'est non seulement la réintégration de l'homme dans ces pouvoirs, mais encore l'acquisition d'une puissante créatrice qu'il n'a jamais eue, c'est, en un mot, le rêve de Lucifer voulant s'égaler à Dieu.

M. Oswald Wirth, qui sait très bien ces choses, mais qui ne veut pas les dire ouvertement, laisse cependant percer, autant que cela lui est possible, sans trahir complètement le secret de l'Initiation, le sens ésotérique du *Grand Œuvre* poursuivi

par la Franc-Maçonnerie occulte, lorsqu'il dit que c'est « le travail même de la Création du Monde, celui de la Vie Universelle ». Mais à peine a-t-il soulevé, si peu, un coin du voile, qu'il s'empresse de le laisser retomber et de brouiller les idées. M. Oswald Wirth se plait à ce jeu et ses audaces dans ce sens stupéfient souvent ses Frères en Maçonnerie. Du moins, ceux très peu nombreux qui sont capables de comprendre sa pensée intime. Les autres, qui fréquentent les Ateliers et forment la masse des Francs-Maçons, n'y voient rien et le considérent volontiers comme un être à part, un illuminé confiné dans l'étude du symbolisme. Et c'est pour eux que M. Wirth écrit :

En ce qui me concerne personnellement, j'ai vu, de part et d'autre, le même ésotérisme. Puis, en étudiant d'autres symbolismes, celui des religions, des mythologies et des poètes inspirés de toutes les époques, je me suis convaincu de l'identité des notions fondamentales que traduisent les images les plus variées. Un symbolisme élargi et généralisé m'est apparu comme le véritable langage universel, indépendant des lieux et des époques, moyen d'expression de la grande Ame humanitaire, que personnifiait Isis aux yeux des anciens Initiés.

C'est ce langage que nous balbutions, tant que nous ne savons encore ni lire ni écrire, comme dit le rituel. Il faut nous en instruire, si nous voulons découvrir le tombeau d'Hiram, reconnaître le Maître, et faire revivre en lui la tradition morte ! Si nous ne comprenons pas, la lumière ne peut se faire en nous ; elle frappe nos regards, nous aveugle parfois, mais elle ne pénètre point en nous et ne nous illumine aucunement. Résultat : nous ne participons pas à l'initiation effective.

Mais en quoi celle-ci se rattache-t-elle à la Pierre cubique, qui semble être le symbole d'une perfection surtout morale ? On ne voit pas, de prime abord, le rapport entre l'illumination intellectuelle et le travail de dégrossissement et de polissage commencé par l'Apprenti, puis achevé par le Compagnon. Il semble que la forme, même impeccable, donnée à la pierre soit restée sans influence sur sa constitution intime, sur son grain. L'illumination suppose, en effet, une transmutation : ce qui était opaque a dû devenir translucide, puis transparent, grâce aux épreuves purificatrices. La Pierre cubique n'a donc plus rien de commun avec les matériaux ordinaires, utilisés pour le gros œuvre de la construction sociale...

Cette Pierre est lumineuse, et son rayonnement pénètre les autres pierres, qui, sous son action, tendent à devenir lumineuses à leur tour. L'énigme symbolique de la *Pierre des Sages*, réduite en Poudre de projection, en Or potable ou en Médecine universelle, ne se trouve-t-elle pas ainsi résolue ?

La quatrième lame du Tarot, qui porte le nom de *Pierre cubique* et représente astrologiquement la planète Jupiter, nous donne le résumé de tout cet ésotérisme qu'on pourrait longue-

ment développer. Elle exprime, dans l'ordre surnaturel, — sans que l'emploi de ce mot préjuge en quoi que ce soit la nature de cet extra naturel — la réalisation effective des forces ; dans l'ordre intellectuel, la réalisation des travaux de l'esprit ; dans le monde physique, la réalisation scientifique des actes.

L'homme figuré sur la quatrième lame du Tarot, est coiffé d'un casque, symbole de la lutte, et d'une couronne, signe du triomphe ; il est assis sur une pierre cubique, représentation du travail accompli. C'est le dominateur qui tient en main le sceptre d'Isis. La position cruciale de ses jambes indique qu'il a étendu sa puissance dans toutes les directions et asservi non seulement les quatre éléments, mais encore les puissances de l'au-delà... à moins qu'il n'en soit devenu l'esclave en croyant les dominer. Il ne faut pas oublier, en effet, qu'en Astrologie, toutes les plaintes ont à la fois des significations bonnes et mauvaises. Et tout l'ésotérisme moral, symbolisé par cette quatrième lame, la réalisation, repose sur la croix formée par les jambes du dominateur et la manière de l'interpréter.

En terminant sa très curieuse étude, M. Oswald Wirth s'élève contre les additions faites à la pierre cubique, notamment dans le *Manuel général de Maçonnerie du F∴ C.-A. Teissier* (1883).

Ce qui semble hors de conteste, dit-il, c'est qu'il n'y a pas lieu de compliquer le symbolisme de la Pierre cubique en traçant sur ces faces des figures arbitraires, à prétentions hiéroglyphiques... Les symboles vraiment initiatiques se distinguent par leur simplicité : moins ils sont compliqués, plus ils sont significatifs. Les idéogrammes les plus élémentaires sont ceux qui parlent avec le plus d'éloquence et instruisent le mieux le penseur habile à les interroger.

— Au moment où je termine cette analyse, me parvient le numéro de Janvier 1914 du *Symbolisme*. J'y trouve une étude sur saint Michel où M. Oswald Wirth répond à ce que je lui ai dit dans les n°s de la Revue du 5 juin 1913, p. 1784, et 5 décembre de la même année, p. 4732, à propos de la médaille bénite de l'archange portée par lui.

Ce qu'écrit M. Oswald Wirth ne modifie pas beaucoup ma pensée à son sujet. Il n'y a qu'à attendre. En tout cas, je dois reconnaître qu'il accueille mes critiques avec sérénité et qu'il y répond avec une courtoisie qui surprendra probablement les sectaires de plusieurs côtés. Il y a des esprits tellement étroits qu'ils ne peuvent pas comprendre que l'on puisse discuter avec égards réciproques et politesse. Pour eux, ne pas invectiver l'adversaire c'est pactiser avec l'ennemi.

M. Oswald Wirth n'est pas de ce nombre, ni moi non plus ; c'est pourquoi j'estime qu'il y a toujours intérêt et souvent profit à causer simplement avec lui.

Je ne suivrai pas le directeur du *Symbolisme* dans son interprétation des textes d'Isaïe, de Daniel et de l'Apocalypse, qui se rapportent à la lutte de Mikaël et du Dragon ou Lucifer. Cela ne nous conduirait à rien, l'exégèse de M. Oswald Wirth, pas plus que la mienne, du reste, ne pouvant avoir d'autorité en la matière. Je préfère citer la conclusion de son étude qui est particulièrement initiatique (p. 104) [1].

Les imaginateurs de Mythes, écrit-il, ont deviné juste, en baptisant *Lucifer*, ou *Porte-Lumière*, l'ange de la révolte initiale...

Ce Porte-lumière est une étoile plus brillante que les autres, et qui semble vouloir remplacer le soleil dans les demi-ténèbres du crépuscule matinal. C'est un astre ambitieux, qui, dans son présomptueux orgueil, croit tirer de lui-même une lumière qu'il se contente de réfracter. Les Initiés connaissent cette étoile *; mais ils se sont bien gardés de la maudire. Ils l'ont placée au centre de leur sanctuaire, car elle est, à leurs yeux, l'astre de l'émancipation et de la liberté !

Quand l'aube se fait dans les intelligences, une lumière ne tarde pas à se lever en elles, lumière d'orgueil et de présomption, devant laquelle s'effacent toutes les lumières qui naguère brillaient au firmament. A sa clarté, nous ne voulons plus croire à rien ; nous nous révoltons contre les idées reçues, prétendant ne nous en rapporter qu'à notre seule lumière intérieure. Nous sommes à ce moment de purs *Lucifériens*, et il est bon que nous le soyons, car c'est un stade nécessaire de notre évolutoin intellectuelle.

Avant de continuer cette très intéressante citation, remontons quelques pages plus haut. Nous y verrons que M. Oswald Wirth déclare :

Je suis au service du Grand Architecte de l'Univers, et je me suis associé à son œuvre de toute ma bonne volonté... De toutes les façons, un Ouvrier consciencieux n'a rien à redouter du Patron qui a bien voulu l'accepter comme collaborateur et associé.

Cela est, si on le veut, jusqu'à un certain point exact, mais ce Patron ne peut donner à son associé et collaborateur que ce qu'il a lui-même et rien d'autre. M. Oswald Wirth le sait bien, c'est pourquoi il est peut-être permis de penser que la tranquillité qu'il affecte vis à vis de nous, n'est pas aussi réelle qu'on l'écrit, et M. Wirth n'est sans doute pas très sûr que Lucifer puisse lui donner la paix espérée. Les lignes suivantes semblent, tout au moins, ouvrir une porte à cette supposition :

Il se peut qu'en imaginant m'être rapproché à ce point du Grand

1. Une erreur de mise en pages rend malheureusement la lecture de cet article un peu compliquée. Mais on peut cependant arriver à rétablir le texte malgré de fâcheuses transpositions.

Architecte, je sois le jouet d'un orgueil de tous les diables. Quoi qu'il en soit, ma tranquillité d'esprit est absolue, et je ne puis que souhaiter aux croyants de partager avec moi la paix promise aux hommes de bonne volonté.

Reprenons la citation interrompue plus haut, et nous allons voir sur quoi repose cette prétendue tranquillité :

Ce qui serait regrettable, c'est que nous en restions là, car un commencement de lumière n'est pas la lumière complète. Il faut s'insurger pour *être*.

Je ne connais pas de parole plus satanique que cette dernière phrase, qui fait de la révolte la condition même de l'existence. M. O. Wirth continue :

Il est nécessaire de ne se baser que sur la lumière enfermée en soi, pour repousser toutes les clartés équivoques et ne plus être dupe d'aucune illusion, autrement dit, pour écarter de soi toute erreur, toute fausse conception.

Quand donc tous les antimaçons voudront-ils comprendre que ces théories, tirées de l'Occultisme et qui, au fond, demeurent depuis des siècles celles de la Contre-Eglise, sont autrement dangereuses pour les âmes et l'Eglise de Jésus-Christ que le triomphe, plus ou moins passager, des politiciens des Loges. Ces doctrines, professées, avec quelques nuances, sous une forme plus ou moins ouverte, sont celles de la Franc-Maçonnerie ésotérique latine ou anglo-saxonne, aussi bien dans les monarchies allemande, anglaise, italienne, espagnole, etc., que dans les Républiques française, américaine, portugaise, etc. De là vient la nécessité de mettre en pleine lumière tout le travail souterrain des sectes de l'occultisme et de la Franc-Maçonnerie véritablement initiatique, dont M. Oswald Wirth est l'un des plus savants Initiés, bien qu'il lui plaise de cantonner ses travaux dans le symbolisme.

Mais ce qui rend très instructif le cas de M. Oswald Wirth, c'est qu'on relève chez lui de troublantes contradictions. Ainsi, il écrit plus haut, à la page 99 :

Je conçois fort bien le besoin de croire et d'accepter une vérité toute formulée, qui domine les esprits passifs, incapables de penser par eux-mêmes, ou trop peu confiants en leur force pour oser se lancer avec indépendance à la recherche du Vrai. Mais les esprits aventureux qui, s'échappant de la cage où ils étaient retenus, ont pris leur essor vers l'infini de l'espace, comment reviendraient-ils à leur prison ? Il en est, me dira-t-on, qui ne trouvent pas au dehors leur nourriture, d'autres se fatiguent de voler, ou d'être sans abri, etc. Sans doute ; mais ce n'est pas mon cas.

Soit. Mais alors comment concilier cette assurance avec les lignes suivantes de la page 105 :

Mais, uniquement préoccupé de ne pas se tromper, on risque de rejeter sans discernement le vrai avec le faux. Lorsqu'elle devient systématique, la négation luciférienne tourne à un obscurantisme spécial, né d'un accès de confiance en soi. Le Tentateur suggère alors à l'homme qu'il sait tout, et qu'il ne saurait rien exister de raisonnable en dehors de ce qu'il conçoit, lui, individu éclairé, inaccessible aux illusions du vulgaire.

C'est ici que saint Michel est appelé à entrer en scène. Son intervention, toute lumineuse, n'est pas si violente qu'on a bien voulu le dire. Il ne peut pas être question de tuer Lucifer, ni même de le blesser, et tout se borne, pour l'ange rebelle, à une surprise qui le renverse et l'éblouit.

Suivant la manière que nous avons signalée plus haut en analysant son étude sur la Pierre cubique, M. Oswald Wirth, après s'être élevé et laissé entrainer, peut-être plus loin qu'il ne le voulait par la logique et le bon sens naturel de son esprit, doit au fond, sur ces hauteurs ésotériques, se souvient que, s'il écrit pour les initiés, il est surtout lu par les habitués des Loges qui ne le sont pas. Il se reprend, renonce à pousser plus loin son explication et termine en écrivant pour les Frères :

C'est, au fond, le *Compagnon* mieux éclairé qui, dans la discussion fraternelle ouverte en Loge (le terrible combat du ciel), accable le pauvre *Apprenti*, trop pressé d'étudier ses premières notions de savoir initiatique.

Et, revenant au point de départ, M. Oswald Wirth conclut :

Alors cette médaille que je porte si « dévotement » en breloque, en quoi voulez-vous qu'elle puisse m'offusquer en tant que Franc-Maçon ? Le symbolisme est le grand conciliateur. Lui seul peut unir les hommes que les dogmes divisent. De là son importance primordiale en Maçonnerie et son rôle dans la construction du Temple universel, qui doit abriter tous les esprits éclairés, sans distinction de croyances ou d'opinion philosophiques.

Nous ajoutons à la place de M. Oswald Wirth qui le pense croyons-nous, mais n'a pas voulu l'écrire : Temple gardé par saint Michel contre les entreprises de Lucifer.

— *Mysteria*, Décembre 1913, p. 252, publie, sous la signature X. G. R. N. R., une étude sur « les rapports de la Kabbale avec les grades Aréopagiques de la Franc-Maçonnerie écos-

saise. Il s'agit de deux grades du système de Ramsay : le vingt-deuxième, prince Royal Hache et le vingt-huitième, Prince Adepte. De ces quelques pages où l'auteur pose des principes très discutables, nous ne retiendrons que les deux affirmations suivantes qui seules sont véritablement initiatiques.

L'initié parvenu au vingt-huitième D∴ est donc au courant de quelques grandes théories hermétiques. Cela veut-il dire qu'il soit devenu Kabbaliste ? Loin de là... La véritable initiation ne se communique pas, il faut l'acquérir par soi-même ; mais quelque très rudimentaires que soient les enseignements développés dans les vingt-deuxième et vingt-huitième D∴, ils sont néanmoins suffisants pour qu'une fois bien compris et médités, le récipiendaire soit à même d'aborder une étude plus complète de la Kabbale, si sa curiosité et son désir de connaître le poussent jusque-là. Il connaît bien peu de chose, mais ce peu de chose aura suffi pour déchirer le voile et lui permettre d'entrevoir des horizons infinis... La réflexion et la méditation feront du nouvel initié un autre homme.

Bien souvent, l'adepte ne fait pas un tel travail ; tous ces enseignements restent lettre morte pour lui, surtout de nos jours où le plus souvent les grades aréopagiques sont conférés en bloc. Le but poursuivi par Ramsay paraît donc ne pas être atteint : il n'en est rien pourtant ; car, même sans les comprendre, sans en connaître toute la portée, le maçon devient, à son insu, détenteur de hautes vérités et conservateur d'une partie de la grande tradition. A son tour, il enseignera, sans comprendre, d'autres répéteront sans comprendre encore ; puis un jour, dans la foule, on saisira, comprendra, approfondira le mystère, le but sera atteint.

— M. Jean Berger publie dans la *Bastille*, 24 janvier, un article sur les Supérieurs inconnus, auquel notre collaborateur, M. Gustave Bord répond d'autre part.

Je me contenterai, pour le moment, de constater que la thèse du Pouvoir central occulte, soutenu par certains antimaçons, prend, sous la plume des défenseurs de cette idée, des aspects qui se rapprochent, petit à petit, de ce que nous avons toujours soutenu. Il n'y a plus de Pouvoir occulte unique, plus de chef unique, plus de cénacle homogène. Et il y a dans les « sphères occultes, des puissances qui peuvent être amenées à lutter les unes contre les autres ».

Nous aimerions à savoir de quelles « sphères occultes » il est ici question ?

Fraternisme

M. Paul Pillault nous indique dans le *Fraterniste*, n° 163, 9 janvier 1914 « le But que doit poursuivre l'Institut général psychosique ».

Pensez-vous, chers fraternistes, que le but poursuivi par l' « Institut Général Psychosique » soit de s'occuper exclusivement des guérisons physiques et morales des malades qui viennent y chercher une amélioration et la guérison ? Ce serait se méprendre. Son rôle, par les Fraternelles qu'il organise dans notre beau pays de France et dans les autres nations, est plus complexe. Si son action n'était que philosophique, il ne saurait parler au nom de l'Humanité.

Christ[1], lors de son passage parmi nous, fut un guérisseur rassemblant autour de lui un certain nombre de guérisseurs, apparemment de moindres conditions : des pêcheurs, hommes de peu de savoir, au dire des savants, scribes de l'époque comme actuellement en diront autant des guérisseurs groupés autour de l'Institut de Douai-Sin-le-Noble les soi-disant savants du jour, autres scribes et expérimentateurs des phénomènes matériels.

Au moment où Christ agissait, on ne voulait rien savoir des phénomènes qui se produisaient autour de lui au moment où nous sommes, 1914, les scribes de notre temps ne veulent eux non plus rien savoir des phénomènes que produisent les guérisseurs et les médiums de plus en plus nombreux qui se révèlent en quantité tellement grande que la Presse encore indifférente, est quand même obligée d'en relater quelques-uns. Elle le fait, du reste, avec un parti-pris évident.

M. Paul Pillault, en sa qualité de sectaire Franc-Maçon, n'aime pas le Président actuel de la République, il lui décoche ce trait en passant.

Mais nous avons, humanité, une gloire immense, c'est de savoir par ces journaux, par nos députés et sénateurs, par nos Facultés officielles, que la France est la nation produisant les plus grands hommes comme les plus grands savants, les diplomates de tellement haute envergure, les plus éclairés, et que dirige avec un doigté merveilleux l'homme balladeur qui va de ville en ville, de village en village, en voiture, en auto, en express, rendre visite à toutes les municipalités qui lui en veulent bien faire la demande, car jamais on a vu le char de l'Etat fournir autant de kilomètres sur nos routes nationales que depuis que M. Poincaré le représente.

Et tout cela parce que la presse asservie s'occupe plus du chef de l'Etat que des guérisseurs de l'Institut Psychosique. M. Paul Pillaut est jaloux de M. Raymond Poincaré. Fi ! la vilaine psychose, comme dirait M. Jean Béziat. Et cependant M. Paul Pillault a des idées qui ne seraient pas venues à M. Poincaré et que celui-ci, j'en suis sûr, ne lui envie pas.

Allons, hommes studieux, matérialistes ou religieux, il dépend de vous de rassurer tous vos frères encore engourdis dans un matérialisme outrancier ou dans des conceptions religieuses ineptes, et bien-

1. On remarquera que M. Pillault emploie la terminologie protestante.

tôt, à côté de l'unité terrestre de l'humanité, vous établirez à sa plus grande joie l'unité religieuse.

Les psychoses du passé, en conservant la multiplicité des religions, n'ont-elles pas assez fait couler le sang ? Qu'ont-elles apporté : la division. Assez de division. Allons à l'unité. Plus de chrétiens, plus de mahométans, plus de bouddhistes, plus d'israélites, plus de saints, plus de seigneurs ni de dieux : Un seul pour tous ! Volons à la religion future. Tous pour un, dans la peine ou le malheur ! Tel doit être le régime social pour tous les humains. C'est à la réalisation de cette conception des deux unités : céleste et terrestre, que je convie tous mes frères en humanité.

Ces belles phrases n'expliquent pas en quoi la psychose voyageuse de M. Poincaré peut empêcher la psychose unitaire de M. Paul Pillault de faire le bonheur de l'Humanité.

— Nous trouvons dans le *Fraterniste*, n° 160, 19 décembre 1913, les indications suivantes sur le patriotisme de la secte. Elles sont signées de M. Emile CHRISTOPHE :

Glorifie-t-on un individu pris de boisson d'avoir commis des excentricités ? Non, car son agitation n'est pas la résultante de son intoxication. Or, le Patriotisme puise ses gestes apparemment les plus héroïques dans une agitation malsaine provoquée intentionnellement. En effet, il est une ivresse comparable à celle causée par la boisson : c'est la griserie de la poudre.

Les manifestations brutales dont elle est la source ne démontrent pas que l'on possède les sentiments que semblent exprimer les gestes, et il ne faut pas considérer comme réelles les vertus que l'on prétend leur associer.

Qu'un homme tue sous l'empire de la frénésie dûe à la boisson ou à la poudre, je ne parviens pas à voir, plus de grandeur plus de noblesse dans l'un que dans l'autre cas.

C'est sans doute, avec ces théories malsaines que dans les cours de bonté réservés aux enfants ,on prépare ceux-ci à accomplir leur devoir de soldat. Etre ivre ou patriote c'est la même chose. Non seulement la secte fraterniste cherche à détruire la foi religieuse dans les âmes pour la remplacer par une soi-disant science spirite, mais encore, si on laissait faire ses chefs, elle livrerait la France désarmée aux ennemis qui la guettent.

— Le même journal n° 163, 9 janvier 1914, publie la lettre suivante, que nous espérons avoir été fabriquée de toutes pièces par un mauvais plaisant, il serait véritablement trop triste de la savoir réellement écrite par une plume de soldat :

Votre journal *Le Fraterniste* est tout simplement admirable et je suis persuadé et convaincu qu'en continuant ainsi, il acquerra sous

peu, un très grand tirage. Organe de bon sens, essentiellement moralisateur, appuyé sur l'expérimentation, dépourvu du sectarisme stupide qui a toujours dominé dans les feuilles cléricales, il plaît à l'homme droit, en satisfaisant, à la fois son intelligence, son esprit et son cœur. Je vous envoie un nouvel abonné et ce sera toujours pour moi une véritable joie que de vous en procurer d'autres. C'est très difficile, mais je ne manque pas d'y travailler assidûment. — UN OFFICIER.

— On sait qu'au dire de ses chefs le Fraternisme est guidé par la Psychose du bien. Il ne combat soi-disant, aucune religion, etc., etc., seulement il a une manière à lui de respecter les croyances des autres. Nous lisons en effet, dans le *Fraterniste*, n° 162, 2 janvier 1914, sous la signature J. de TREHOUT :

Nous pensons que si Sa Sainteté se fût trouvée aux côtés de Louis XVI, il eut sans doute eu à faire connaissance avec Samson et sa veuve.

Et tout cela parce que M. Deloncle avait écrit dans *Paris-Journal* :

Radicaux, jacobins, laïques, rappelons-nous les grands ancêtres de la Révolution ; toujours, toujours, toujours, ils ont causé avec le Saint-Siège. Pourquoi nous, leurs fils, sommes-nous assez fous de ne pas en faire autant ?

La vérité historique ne peut pas être supportée par les sectaires quand elle n'est pas conforme à leurs mauvaises passions.

— M. Jean BEZIAT écrit, en gros caractères, dans le *Fraterniste*, n° 160, 19 décembre 1913 :

Nous incitons la Science à tenter des recherches dans l'ordre spirite et, si nous déterminons enfin la science à s'en occuper, elle trouvera. Et quand elle aura trouvé et prouvé, c'est l'Humanité tout entière qui aura rencontré le bonheur. Ainsi le *Fraterniste* est le journal non seulement le plus intéressant, mais le plus utile du Monde. C'est de lui qu'il faut attendre la quiétude et la joie de l'Humanité. Quand on aura démontré le bien fondé du Spiritisme, la question sociale sera à peu près résolue.

Ce mélange de banquisme, de roublardise et de naïveté, — car il y a de tout cela dans le Fraternisme, sans compter le reste, — serait amusant s'il n'entraînait un certain nombre d'âmes de bonne foi en dehors du chemin de la vérité et de la voie du salut.

— Le *Fraterniste*, n° 160, 19 décembre 1913, publie un dessin

représentant d'un côté le livre de M. J. Béziat *la Vie*, dont nous aurons bientôt l'occasion de parler et de l'autre un homme qui fait mouvoir un guéridon. La légende est :

L'excès en tout est un défaut. Dédié aux Fraternelles : Le Spiritualisme conduit au Fraternisme ; le Spiritisme seul mène à l'obsession.

Nous enregistrons ce dernier aveu bien curieux de la part des chefs d'une secte née du spiritisme dont elle continue à se servir pour faire des dupes et capter les âmes.

— Le *Fraterniste*, n° 161, 26 décembre 1913, nous apprend que trois guérisseurs des Instituts Psychosiques,

se trouvent en ce moment inquiétés par le parquet de Béthune. Ce sont nos frères : DUBOIS, actuellement attaché à l'Institut n° 4 d'Amiens ; LECOMTE, de l'Institut n° 2 de Béthune ; LESAGE, du même Institut.

M. Paul PILLAULT profite de l'occasion pour rappeler ses débuts dans la partie :

Il y a cinq ans à peine, je m'essayais chez moi, à Auby, dans mon petit bureau et quelquefois à domicile, sur les qualités de guérisseur que notre bon frère de l'espace, Jules Meudon, m'avait découvertes, et qu'il m'engagea à pratiquer. J'y réussis de très nombreuses cures des plus variées depuis la cécité jusqu'au simple mal de dent.

Heureux des résultats obtenus, je résolus d'en faire profiter le plus grand nombre possible de mes pareils. C'est alors que notre directeur, Jean Béziat s'associa à moi pour fonder à Sin le Noble, l'*Institut général psychosique* duquel sortit l'*Institut des Forces psychosiques* n° 1 et que naquit notre organe le *Fraterniste*.

Bien avant notre établissement à Sin le Noble, mon ami Albert Morel, de Douai, avec qui et par qui — au titre de médium écrivain, j'avais reçu les indications ou plutôt un cours raisonné scientifiquement des guérisons fluidiques psychosiques, fut inquiété par la justice qui le condamna en correctionnelle à 50 francs d'amende, procès au cours duquel mon nom fut cité. Puis, sur appel devant la cour de Douai, ce cher Albert fut acquitté. Mais le parquet de Douai ne voulant pas se tenir pour battu, rappela *a minima* en cassation où mon ami fut de nouveau acquitté. Ce qui équivalait à la condamnation du dit Parquet par la cour suprême.

La Psychose de M. Pillault semble plutôt défectueuse au point de vue des connaissances juridiques. Et ce n'est évidemment pas un légiste désincarné qui lui a dicté les deux dernières phrases de la note ci-dessus.

— Le *Fraterniste*, n° 161, 26 décembre 1913, résume ainsi l'œuvre de la secte :

5 Instituts ouverts, 80 Fraternelles, 4.300 abonnées au *Fraterniste* 500 visiteurs par jour dans les différents instituts.

Activités Fraternistes

Les Fraternelles ont tenu leur premier congrès le 25 décembre 1913, au siège de la Fraternelle de Lille. Nous empruntons les extraits ci-dessous au compte rendu publié par le *Fraterniste*, n° 163, 9 janvier 1914 :

Quatre-vingt dix Fraternistes sont là, venus des villes les plus éloignées : de Rouen, de Fourmies, de partout où des Fraternelles ont été installées. Celles qui n'ont pas pu se faire représenter ont envoyé leurs rapports et il n'y a aucune défection à signaler. Comme le temps presse on procède à l'installation du bureau. Monsieur Béziat, sur la proposition de Monsieur Breye, est acclamé président, il a à ses côtés Messieurs Pillault, Christophe et Lormier, de l'Institut et Monsieur Delaporte, représentant de la Fraternelle n° 12 de Lille.

Du discours prononcé par M. Béziat signalons cette modeste pensée :

Or, mes chers amis, soyez bien pénétrés de cette pensée que la réunion d'aujourd'hui marque une date dans l'histoire, une étape dans l'évolution de la mentalité humaine.

L'étape dans la pensée humaine est plutôt ordinaire. On retrouve là la grandiloquence habituelle des Loges, ce qui n'a rien de surprenant puisque M. Béziat est Franc-Maçon. Un vénérable d'Atelier maçonnique ne parlerait pas autrement. Il est juste d'ajouter que

Monsieur Béziat surchargé de travail ces temps derniers surtout était visiblement fatigué au début. Ce n'est qu'après avoir été soigné par MM. Pillault et Lormier qu'il s'était mis en route ; mais aidé par une Force Psychologique il venait d'être plus éloquent que jamais et sa voix assez enrouée aux premières paroles avait eu de vibrants accents à la fin. La Bonne Psychose était avec nous et elle devait se faire particulièrement sentir toute la journée.

M. Pillault, autre Franc-Maçon et protestant, s'était chargé de la prière à la Psychose :

Monsieur Pillault à son tour se lève ; « Le Congrès, dit-il, n'est pas encore ouvert et, avant d'en commencer les travaux, élevons notre pensée vers la Force Bonne qui nous dirige et prions-la de nous aider. C'est toujours de cette façon que nous devons agir ; n'entreprenons jamais rien sans demander l'aide de la Bonne Psychose.

Après quoi, l'administrateur du *Fraterniste* part en guerre contre la mauvaise psychose :

« L'Humanité souffre, la Psychose nous a donné le moyen de la soulager, nous sommes les instruments de cette Bonne Psychose et nous ne pouvons pas ne pas guérir ! »

L'orateur fut interrompu plusieurs fois au cours de son discours et c'est par une salve d'applaudissements que les Congressistes affirment eux aussi la certitude qu'ils ont de vaincre le Satanisme.

Le compte rendu donne ensuite l'analyse très succincte des rapports envoyés par les Fraternelles, où nous ne voyons rien d'intéressant à signaler.

Il est décidé qu'une prochaine réunion générale des Fraternelles se tiendra à l'Institut de Douai le jeudi 21 mai (Ascension). C'est au cours de cette réunion qu'on décidera le lieu et la date du Congrès général.

Voici l'ordre du jour, plutôt terne, voté par les délégués des Fraternelles.

« Les délégués des Fraternelles réunies en Congrès général prennent la ferme décision de défendre partout et toujours les guérisseurs et d'implanter de plus en plus dans leur pays la philosophie Psychologique en s'efforçant par tous les moyens d'en pratiquer la Morale Fraterniste. »

— Le *Fraterniste*, n° 160, 19 décembre 1913 :

Fraternelle n° 25, d'Evin Malmaison (Pas-de-Calais). Une très intéressante médiumnité dessinatrice s'est révélée dans ce groupement, qui s'occupe des recherches des manifestations spirites et de Fraternisme.

Fraternelle n° 54, de Plouvain (Pas-de-Calais) : De très belles communications spirites ont été obtenues dans les réunions hebdomadaires de ce groupe.

Le *Fraterniste*, n° 161, 26 décembre 1913 :

Fraternelle n° 16, Montigny-en-Gohelle (Pas-de-Calais) : Réunion mensuelle du dimanche 14 décembre.

Les dévoués fraternistes, qui étaient venus nombreux, eurent le plaisir de voir MM. Béziat et Christophe, qui s'étaient déplacés pour encourager, de leur présence, leurs si intéressants travaux.

Un grand nombre de sympathique cordialité animait tous les militants des idées nouvelles, qui venaient, encore une fois de plus, d'avoir une preuve de l'efficacité prodigieuse du traitement psychosi-

que. Une jeune fille Mlle Marie Delattre, qui, par suite d'un gros rhume, ne pouvait absolument plus parler depuis la veille, retrouva l'usage de la voix aussitôt après que M. Béziat l'eût soigné quelques instants .

Après cette cure merveilleuse, M. J. BEZIAT a fait une conférence, dont M. Emile Christophe donne le compte-rendu. Nous lui empruntons les lignes suivantes :

Ce qui fait la vigueur de nos Fraternistes, c'est le grand Amour dont ses membres sont animés, c'est leur perpétuel désir de consoler, de soutenir, c'est leur *Fraternisme en action.* Elles ont merveilleusement compris que le spiritisme seul, pratiqué sans nécessité et sans but, est nuisible, égoïste, mesquin.

Autant le Spiritisme est nécessaire pour avoir scientifiquement la preuve de la vérité de ses croyances, autant son abus est préjudiciable. Donc, pas d'excès. Son rôle est de donner la preuve indéniable de la *survie.* Pour ceux qui ne sont pas appelés à jouer un rôle prépondérant dans la propagation du Spiritualisme scientifique expérimental, il doit, la preuve une fois fournie, s'effacer pour laisser la place au radieux soleil du *Fraternisme !*

Fraternelle n° 45, de Rouen. Réunion du 30 novembre : Conférence de M. Laloy :

Après avoir parlé des médiums et des services qu'ils peuvent rendre, il énumère ensuite les différentes sortes de médiumnités, en donnant sur chacune d'elles les renseignements les plus précis, afin d'en permettre à tous l'expérimentation.

Quelques personnes se prêtent alors à des expériences d'écriture semi-mécanique. Une dame informe les fraternistes qu'à la prochaine réunion, elle présentera un très bon médium-voyant.

M. Laloy termine en recommandant aux personnes désirant faire de l'expérimentation, de n'opérer qu'avec prudence et de ne se servir de leur médiumnité que dans le seul but de chercher à s'améliorer et d'être utile à ceux qui souffrent, soit moralement, soit physiquement.

Fraterniste, *n°* °163, 9 janvier 1914 :

Fraternelle n° 5 Roubaix (Nord) M. l'Ingénieur Riger fera une conférence sur le spiritisme le dimanche 1er février à trois heures. Le secrétaire invite tous ceux que la vérité sur notre existence terrestre intéresse à y assister.

On ne nous dit pas que l'entrée dans la salle sera refusée aux enfants.

Kabbale et Talmud

Nous extrayons les pensées suivantes d'une très intéressante

étude publiée par M. Paul VULLIAUD dans les *Entretiens Idéalistes*, *décembre* 1913, p. 387, « sur le génie cabalistique » :

La Cabale a son fondement sur la condition de l'inégalité naturelle des intelligences...

La Cabale peut être considérée sous le rapport des *textes scripturaires* ; elle en est alors le sens secret et mystique. Elle peut être considérée comme une *Théosophie* parce que ses adeptes se disent illuminés par la Lumière Divine .Elle est aussi une *philosophie symbolique* par sa méthode de s'exprimer sous un mode.

C'est une *Gnose*. Car un mot du Talmuel note l'état d'esprit qui aboutit à la Cabale : Accepter la tradition sans abdiquer le droit de raisonner. C'est bien là le principe sur lequel repose toutes les Gnoses, c'est-à-dire les philosophies de la Révélation. C'est une Théologie mystique, puisqu'elle comporte une théorie de l'ascèse des âmes. C'est encore une *Mystologie* par son objet, en s'occupant de la révélation des mystères.

Etant donné que ses principes s'adaptent aux diverses catégories où s'exerce l'intelligence humaine il en découle une *Science médicale* aussi bien qu'une Esthétique. Elle comprend également une *Pneumatologie* pure et impure, comme une *Magie* de tonalités également opposées. La Cabale, pouvant aussi être envisagée au point de vue de la Physique, elle contient une théorie des corps, de leurs formes et des mouvements des sphères. Ce n'est pas la partie la moins intéressante de l'Esotérisme des Hébreux...

L'infiltration de l'enseignement ésotérique dans le peuple se fit, chez les Juifs, par la Liturgie. Sans doute, l'explication profonde resta le motif de la méditation personnelle ou l'objet de la communication aux disciples d'élite ; toutefois, la transmission de certaines vérités sublimes s'opéra par la voie rituelle...

Une grande partie des critiques injustes, adressées à la Cabale, provient de ce que ceux qui les expriment ne se sont point initiés à son langage. C'est en acquérant de la familiarité avec les mots, les formes d'enseignement qui distinguent l'Orient que nous imprimerons à notre esprit une tournure cabalistique, nécessaire à la pénétration des mystérieuses vérités que la tradition secrète des juifs propose à notre réflexion.

N'est-ce pas, au surplus, élémentaire de s'initier au lexique de la science qu'on cherche à posséder ? Comment pourrait-on saisir avec clarté la pensée de philosophes et de théologiens si l'on ne connaît pas leur manière de s'exprimer. Les textes scripturaires ont une façon rituelle, pour ainsi dire, de cacher certaines vérités pour les énoncer. Et n'est-ce pas le moment de rappeler, pour raisonner par analogie, que la scolastique ne rencontra d'enthousiastes amateurs que chez ceux qui apprécièrent les finesses d'un verbalisme éminemment propres à la spéculation, tandis, qu'au contraire, elle fut dénigrée par les esprits qui n'étaient pas philosophiquement construits, et aux-

quels, par conséquent, cette science ne s'adressait pas. Il en est de même pour la Cabale. Quoiqu'on s'ingénie à se revêtir du manteau que portait le Sage antique, elle gardera ses secrets pour plus d'un présomptueux.

La Cabale offre des thèmes de spéculation les plus hardis qui soient. Nous voyons appliquer à Dieu lui-même l'expression de *Néant*. Mais la hardiesse de sa pensée ne le cède en rien à l'étrangeté de son symbolisme. Dans le monde divin, elle ose y introduire, en y insistant, la sexualité. Il n'est question que de Mâle et de Femelle, de Père, de Mère, de Fils et de Fille, elle imagine pour l'Etre suprême les formes anthropomorphiques, établit une anthropopathie compliquée. Elle nous parle d'un Elohim d'en Haut et d'un Elohim d'en Bas. Une même nature divine est tantôt d'un sexe, tantôt d'un autre. Il y a une Cène du monde du principe mâle, qui se prend durant le jour et une Cène du monde du principe femelle, qui se prend durant la nuit. Il est question de grandes figures et de petites figures. Il y a l'Ancien des Anciens et sa Matrone, le Roi et la Fille du Roi, la Servante, le Fiancé et la Fiancée. Le mystère du Baiser, l'abreuvoir de l'arbre, l'alliance de l'œil, la flamme sacrée et la flamme profane dans les actes de la copulation humaine...

M. Vulliaud pense que ce symbolisme est « de même ordre » que celui des « textes sacrés » et il dit :

Notre esprit occidental est choqué, il le serait moins si l'on se rappelait que la Bible emploie au fond le même genre de symbolisme, mais avec plus de simplicité....

Il n'y a donc pas à se choquer, le meilleur est de chercher à comprendre.

Eh bien ! un principe fondamental, qui permettra d'arriver à cette compréhension est celui-ci : loin de spiritualiser les idées, la Cabale, comme tous les mysticismes, les matérialise, elle les anthropomorphise.

S'il est permis de discuter les opinions émises par M. Paul Vulliaud sans que la question ne dégénère immédiatement en querelle personnelle et ne sorte des limites de calme et de sérénité qui conviennent à ces courtoises controverses, j'aimerais à lui dire que je ne partage pas son avis et que là où il croit voir un symbolisme de même ordre que celui de la Bible, j'aperçois, au contraire, la pénétration des doctrines du paganisme dans le monothéisme judaïque.

Il ne m'est pas possible non plus de souscrire à cette étrange assertion que le mysticisme matérialiste les idées au lieu de les spiritualiser, j'avais toujours, jusqu'ici, pensé le contraire et je me demande de quel mysticisme peut bien vouloir parler le savant directeur des *Entretiens Idéalistes* ? Il écrit encore :

N'en déplaise aux adversaires de la Cabale, l'ésotérisme cabalistique tient bien à l'âme du judaïsme. Et la preuve : Les Cabalistes n'ont jamais formé de secte. Il y avait des Pharisiens, des Esséniens, des Saducéens, mais il n'existe pas de Cabalistes organisés en groupe séparé ; ils n'ont produit ni divisions, ni parti religieux.

Or, nous savons que la Cabale a des représentants antérieurs à l'ère Chrétienne.

La démonstration n'est peut-être pas très convaincante, étant donné surtout qu'il ne nous dit pas à quelle secte appartenaient les Cabalistes qu'il a retrouvés, chez les Juifs, avant la venue du Christ.

M. Paul Vulliaud écrit encore (p. 397) :

Examinons quelques principes philosophiques fondamentaux sur lesquels repose la Cabale, considérée soit comme théologie mystique, soit comme philosophie naturelle ou Magie.

Un des axiomes de la tradition ésotérique des Juifs, axiome qu'on retrouve, du reste, chez tous les peuples est celui que les amateurs de science occulte connaissent bien : « Ce qui est en Haut est comme ce qui est en Bas ». Il y a un monde supérieur dont l'image est le monde inférieur.

Le Zohar l'affirme : « Tout ce qui est sur la terre est aussi dans le ciel, et toute chose, si exiguë soit-elle qui est dans ce monde, a son semblable qui lui correspond dans le ciel ».

Toute l'antiquité a reconnu le principe d'analogie. Le Likin déclare : Le ciel corporel est le symbole du ciel invisible. Je cite ce vieux livre chinois pour montrer que la cabale n'a pas eu à attendre l'influence platonicienne, comme on l'a prétendu, pour enseigner la formule analogique du Haut et du Bas.

Nous retrouvons un peu partout cette doctrine.

M. Vulliaud aurait pu, s'il l'eût voulu, multiplier les citations de cet aphorisme, qui remonte à la plus haute antiquité connue. Mais son sens ésotérique n'est pas du tout celui que se sont cru autorisé à lui donner tant d'exégètes de l'occultisme. Il s'agit simplement de la maxime qui sert de base à l'astrologie et de rien autre : Tout ce qui arrive en bas, jusqu'à la plus petite chose a son signe dans le ciel astronomique et s'y trouve inscrit astrologiquement.

Sur ce point de départ, détourné de son véritable sens, devenu de plus en plus incompris, les occultistes de l'antiquité et les morderues, ont construit des systèmes qui, comme celui de Swedenborg, par exemple, ne reposent sur rien, si ce n'est sur l'imagination plus ou moins fertile de leurs auteurs.

Et comme je le montrerai peut-être plus tard, la Cabale tout entière se fonde sur des aphorismes et des principes purement astrologiques. Mais c'est là un travail qui ne peut être fait en

un jour et pour lequel je demande crédit. Je crois, du reste, si j'en juge par ce qu'il dit un peu plus loin sur les douze pains de proposition et les sept lampes du chandelier, que M. Paul Vulliaud n'a pas été sans découvrir quelques uns de ces symboles astrologiques.

La Cabale, écrit-il encore, n'imagine pas le monde d'en Haut et le monde d'en Bas séparés ; au contraire, elle les prétend unis, reliés par un lien, un *nexus*. De là découle la théorie des influences. Il n'y a aucune des sphères qui ne déverse son influence sur le monde sublunaire.

Du reste, les sphères céleste sont douées de qualités intellectuelles et elles possèdent également toutes les qualités morales.

C'est ici qu'il faut savoir lire le sens ésotérique et comprendre qu'il s'agit non pas d'influences réelles, mais de signes. La Cabale n'affirme pas l'existence d'influences astrologiques, elle constate que les choses se passent comme si ces influences existaient et agissaient. Quant aux rapports de l'ordre mystique entre le Créateur, l'Etre, et la créature, ils n'ont rien à voir ici.

Mais ce qu'il faut simplement retenir c'est que la Cabale a pour base les données astronomiques et astrologiques et que ces deux sciences en réalité ne sont qu'une seule et même chose, laquelle est le point de départ de toutes les conceptions cabalistiques apocalyptiques et mystico-philosophiques nées de l'imagination humaine à travers les siècles.

Martinisme

La *Semaine Religieuse* du diocèse de Poitiers, 7 décembre 1913, donne les renseignements qui suivent :

Le Poitou et la Touraine comptent un certain nombre de Martinistes La sélection faite chez eux leur permet une action d'autant plus dangereuse que les martinistes ne sont généralement pas connus comme tels. Dans leurs revues, ils sont presque toujours désignés sous des pseudonymes.

Il y a une vingtaine d'années a été fondée à Poitiers une loge martiniste avec inspecteur général dans les Deux-Sèvres.

Le Prédident du Sup∴ Cons∴ Mart∴ est le Dr Encausse, de Paris. Il est 33e. Tout le cadre actif martiniste est possesseur des plus hauts grades maçonniques.

Le groupe martiniste inspire et dirige presque tous les groupements de la maçonnerie spiritualiste.

— De *Mysteria*, décembre 1913, p. 262 :

Une nouvelle Loge Martiniste vient d'être fondée à Londres : sous le titre, *Temple d'Essénie*, Branche de Londres.

Nécrologie

Le *Temps*, 19 janvier 1914, publie la nouvelle suivante :

On nous annonce la mort du capitaine de vaisseau en retraite Dominique Courmes (officier de la Légion d'honneur), directeur de la *Revue théosophique française.*

— Nous lisons dans le *Fraterniste*, n° 160, 19 décembre 1913 :

Le vendredi 12 décembre 1913, à 10 heures et demie du matin, ont eu lieu les funérailles spirites de Louis de Tavernier, membre de la fraternelle n° 5 de Tourcoing et père de notre guérisseuse Madame Dobin, de l'Institut n° 5 de Roubaix.

C'était peut-être la première fois qu'avaient lieu à Roubaix des funérailles spirites et pour mieux dire : Fraternistes. Quoique chantre à l'Eglise, le défunt en était venu à nos idées.

Sa famille rompant avec les préjugés et glissant sous le qu'en dira-t-on de la foule d'inconscients asservis par l'habitude et la routine, très courageusement et pleinement consciente de son acte de civisme, fit conduire au cimetière la dépouille mortelle de notre ami avec simplicité et sans le secours de prières rétribuées... C'est là un bel acte de courage, qui honore grandement ceux qui n'ont pas hésité à sacrifier ainsi des intérêts matériels pour le triomphe de leurs convictions.

Le fait était assez rare par ces temps d'égoïsme, pour être signalé et donné en exemple à tous nos fraternistes qui, très certainement, voudront s'associer à nous pour adresser à la famille Dobin de Tavernier, l'expression de notre profonde admiration.

Autour de ce cadavre les Fraternistes organisèrent, naturellement, une manifestation. Ce furent M. Riger, M. Breye et M. J. Béziat qui vinrent célébrer à l'envie les louanges d'une famille catholique rompant publiquement avec les traditions religieuses. Il n'y avait pas de quoi se livrer à tant de frais d'éloquence, car enfin de deux choses l'une, ou le défunt avait demandé ces obsèques civiles. Que dire alors de ce chantre d'église qui continuait à psalmodier pour les autres :

« Des prières marmonnées en latin auxquelles presque personne ne comprend rien et qui, après elles, ne laissent subsister que le vide et la désespérance » ?

suivant l'opinion du *Fraterniste*, il n'en voulait plus pour lui, de ces prières-là. Son excuse, dans ce cas, est qu'il est mort à quatre-vingt trois ans.

Ou bien, c'est la famille qui a cru devoir prendre cette responsabilité de rompre ouvertement avec les croyances manifestées pendant toute une longue vie.

Dans les deux cas, il n'y a rien là de bien remarquable et nous

prenons sur le vif l'hypocrisie de la secte fraterniste qui se prétend respectueuse de toutes les religions

Voici le texte de la lettre de faire part. Nous le donnons à titre documentaire :

Les morts ne sont pas des absents, ce sont des invisibles.
Naître, Mourir, Renaître, Progresser sans cesse, telle est la Loi.

Frères et Sœurs,

Monsieur et Madame Dobin de Tavernier ; Messieurs Hubert, Maurice et Elisée Dobin ; Mesdemoiselles Marie-Louise et Valentine Dobin, etc., etc. ; Messieurs Pillault et Béziat ; La Fraternelle n° 5 ; Toutes les Fraternelles, vous invitent à accompagner la dépouille mortelle de Louis de Tavernier, veuf de Dame Marie Lehembre, leur Père, Aïeul, Bisaïeul, etc., etc..., rentré dans la vie spirituelle, le 10 décembre 1913, après une existence terrestre de 83 années.

Il fut un exemple d'amour, de dévouement et de charité. Son enveloppe corporelle retourne à la matière, mais son âme généreuse restera parmi nous.

Nous avons la certitude qu'il prend place auprès de ses guides de l'espace et qu'avec l'aide de Dieu, il continuera à nous aider dans l'apostolat d'amour du prochain que nous avons entrepris.

Que nos bonnes pensées l'accompagnent dans son évolution.

Réunion à la maison mortuaire, rue d'Alsace, 56 bie, le vendredi 12 décembre 1913, à 10 heuers du matin, d'où son corps sera conduit au lieu ordinaire des sépultures.

Un bon Souvenir.

Roubaix, le 10 décembre 1913.

Le *Fraterniste* ajoute :

Cette lettre pourra servir de modèle le cas échéant à tous ceux qui désireront faire aux leurs des obsèques spiritualistes.

Sous le titre « victime du clergé et des multimillionnaires patrons », M. Paul Pillault se plaint dans le *Fraterniste*, n° 262, 2 janvier 1914, que l'auteur de ce scandale ait été renvoyé de la place qu'il occupait dans une maison catholique.

M. Paul Pillault aurait sans doute désiré que le curé de la paroisse, où M. de Tavernier était chantre, continuât de verser les émoluments attachés à ces fonctions aux membres de la famille du défunt.

Il y a beaucoup trop longtemps que les catholiques se laissent molester et brimer par une légion d'être malfaisants qui les exploitent. C'est un métier de dupes auquel les fidèles et les dirigeants de l'Eglise auraient dû renoncer depuis longtemps. Si nous avions su mieux nous défendre nous n'en serions pas où

nous en sommes et tous ces scandales ne s'étaleraient pas au grand jour.

Et qu'on ne déplace pas la question, il ne s'agit ni de peser sur les consciences ni d'entraver la liberté de personne. Les opinions sont libres, mais le premier devoir d'un homme libre est justement d'avoir le courage de ses opinions. On ne doit pas s'introduire ou rester hypocritement, au milieu de gens pour les trahir publiquement ensuite, et apporter le scandale dans leurs rangs.

Ou avec nous ou contre nous. L'un ou l'autre et que chacun ait la franchise de déployer son drapeau. Les Belges nous donnent, sous ce rapport, un exemple que nous aurions dû suivre depuis longtemps, Et nous ne pouvons qu'applaudir à la mesure énergique prise par les patrons de Roubaix

Que MM. les libres-penseurs, spirites, fraternistes, psychosistes, etc., etc. se débrouillent entre eux et laissent les catholiques faire leurs affaires en famille.

C'est ce que, du reste, M. Pillault semble très bien avoir compris lorsqu'il écrit :

> Mais à M. Dobin, nous disons : ami, on vient de te frapper ! Toute ta fortune consistait dans ton travail et dans celui des tiens. Nombreuse est ta famille, grands donc sont tes besoins. Un devoir nous incombe : faire tous nos efforts pour que tu obtiennes la juste compensation que mérite l'acte de civisme que tu as accompli en faisant un enterrement fraterniste, sans prêtre, sans apparat, sans faste, à ce digne père ancien chantre d'église qui eut, dans ses derniers moments la sublime pensée de reconnaître l'inutilité de cérémonies grimacières auxquelles tant de fois il assista durant toute une carrière passée au service de gens qui l'avaient cru leur chose tandis qu'il était au contraire un esprit libéré.

Soit. Mais alors que signifient les invectives adressées aux catholiques· M. Pillault n'a pas su voir qu'à défaut d'autre chose, les fraternistes eussent fait preuve de loyauté et de dignité en ne laissant pas percer des sentiments de colère que rien ne justifie. Le simple bon sens devrait leur conseiller de mettre une sourdine à leurs jérémiades déplacées, parce que les catholiques ont tenu à se séparer tout à fait de gens qui s'étaient eux-mêmes, et les premiers, éloignés d'eux. Ceux qui ont voulu et cherché le scandale public sont mal venus maintenant à se plaindre des conséquences. Restons chacun chez nous, cela n'en vaudra que mieux et les situations nettes sont les meilleures.

Occultisme

Nous empruntons les lignes suivantes à une étude du docteur Papus sur « les facultés occultes de l'homme » parue dans *Mysteria*, décembre 1913, p. 208 :

Le grand agent de direction de la force astrale soit dans l'homme soit hors de lui, c'est la volonté.

Dans ces dernières années, une foule de volumes ont paru, concernant la dynamisation de la volonté et son application à la direction de la vie pour provoquer la chance. Ce qu'on oublie de dire dans ces volumes, c'est que la volonté seule ne peut pas grand-chose ; il faut d'abord que cette volonté ait à sa disposition des fluides astraux très purs, obtenus soit par le jeûne et végétarisme au point de vue physique, soit par la méditation ,le silence et l'absence de haine ou de médisance au point de vue astral et mental, soit surtout par l'assistance de l'invisible quand cette volonté est mise en action. Cette assistance de l'invisible ne peut être obtenu que par la prière et la demande consciente d'intervention des plans de haute spiritualité. C'est là ce qui distingue la théosophie ou voie purement mentale de travail, de la théophanie, ou voie véritablement divine d'action, aboutissant à l'autopsie.

Ce sont là des mystères qui étaient pratiqués dans tous les temples de l'antiquité et ce serait leur faire injure que d'appeler théosophes ceux qui, en utilisant l'assistance divine, l'absence d'orgueil mental et la prière, arrivaient aux sublimes révélations de la théophanie.

La pratique des forces occultes demande donc une étude de l'hygiène du corps physique et des régimes puis une étude de l'hygiène du corps astral et de l'être mental par des entraînements psychiques ; enfin, une hygiène des centres spirituels par la charité, la prière et le sacrifice de toute attraction terrestre.

Les rapports de l'homme avec le surnaturel, quelle que soit la qualité intrinsèque de celui-ci, ne dépendent jamais, lorsqu'ils viennent à se produire, ce qui est très rare, de la volonté humaine, mais sont le résultat du bon vouloir de l'être qui se manifeste. L'homme peut désirer et demander, mais il reçoit ou ne reçoit pas, aussi bien en mystique divine qu'en mystique diabolique.

Quant au corps astral, aux forces astrales, aux voyages en astral, etc., etc., ce sont des mots qui n'ont pas du tout la signification que certaines écoles prétendent leur attribuer. Ils proviennent de termes astrologiques, employés par les anciens et venus jusqu'à nous par tradition, mais mal compris, et plus mal interprétés encore, par les occultistes, les théosophes et les théurges modernes.

M. Rudolf Steiner semble avoir eu connaissance de cette tradition lorsqu'il écrit :

Pendant que l'homme physique est en quelque sorte un membre de la terre, le corps astral appartient à des mondes qui contiennent d'autres planètes que notre terre. C'est pour consacrer cette vérité d'après laquelle l'homme vit pendant le sommeil dans le monde des astres que l'occultisme appelle « astral » l'élément humain qui séjourne dans

ce milieu pendant le sommeil pour y puiser des forces neuves[1].

Quand les anciens parlent du corps astral ils veulent indiquer pour les initiés, le thème astrologique de nativité, c'est-à-dire l'état exact astronomique du ciel au moment de la naissance pour le lieu où elle se produit. On comprend facilement la raison de cette dénomination. Cette figure astrologique représente la personnalité astrale de l'individu au point de vue des signes ou influences astrales.

Le plan astral ,ou mieux, peut-être, les plans astraux, ainsi que le monde astral qu'ils constituent, renferment l'ensemble de tous ces signes, c'est le livre où ils s'inscrivent, c'est-à-dire le ciel astronomique interprété d'après les règles de l'astrologie.

Quant au voyage en astral, c'est tout simplement une manière ésotérique d'indiquer l'étude de ces signes du ciel. Un ancien initié voyageait en astral, lorsqu'il étudiait l'astrologie.

Pour comprendre comment la confusion, que je signale, a pu se produire, il faut se rappeler que dans l'initiation les pratiques théurgiques, hypnotiques et somnanbuliques étaient intimement liées aux travaux astrologiques. Ceux-ci servant à déterminer non seulement les aptitudes du sujet, mais encore les heures d'élection, c'est-à-dire les moments propices aux opérations. J'ai indiqué cela dans le dernier numéro, au début de mon étude sur Nostradamus.

Mais le sens ésotérique des mots s'étant perdu petit à petit, au fur et à mesure que la véritable initiation se faisait plus rare, les pratiquants de l'occultisme en sont arrivés à confondre deux choses tout à fait distinctes et à ne plus comprendre la valeur des expressions venues jusqu'à eux par la tradition. Ils en ont d'autant mieux défiguré la signification dans ce cas qu'ils abandonnaient complètement l'étude de l'astrologie, mère et clef de toute la science occulte.

Quant aux phénomènes de la théurgie, aux théophanies, ils sont excessivement rares. Deux choses sont nécessaires à leur production : un sujet marqué pour cela et un temps propice, puis j'ajouterai, non pour fournir une indication que je ne donnerais pas si je la savais, mais pour montrer la difficulté que l'heure d'élection pour un sujet ne convient pas à un autre, pas plus que l'heure d'élection pour une opération déterminée n'est favorable pour un travail de même nature mais différent ; et encore qu'un sujet apte à certains travaux ne l'est pas à d'autres. Tout cela est connu de ceux qui ont pu pénétrer les arcanes ésotériques de l'astrologie. Arcanes qui ne s'ouvriront jamais devant ceux qui apportent à l'étude de cette science un esprit et des méthodes positivistes.

1. RUDOLF STENIER. *La Science Occulte*, traduit de l'allemand par Jules Sauerwein, 1 vol. in-18. Librairie Académique Perrin et Cie, p. 61

Sans entrer dans les arcanes profonds de l'ésotérisme, parce que ce n'est pas le moment, et qu'il faudrait des développements que ne comportent pas les notes de l'Index, — c'est une étude qui viendra à son heure,— j'en ai assez dit cependant pour faire comprendre que tous les occultistes ou théosophes, qu'il s'agisse de l'école martiniste, de celle du docteur Steiner ou de Mme Annie Besant, qui prétendent se livrer à ces travaux profondément dangereux du commerce avec l'au-delà, sans connaître l'astrologie ou du moins sans en avoir approfondi pendant de longues années l'ésotérisme le plus secret, sont la plupart du temps, heureusement pour eux, les simples victimes de leur propre imagination. Et les méthodes qu'ils enseignent, que le docteur Papus vient de nous résumer, ne sont bonnes qu'à produire des hallucinations.

Même à ce point de vue, le jeu est dangereux, mais ceci relève de la médecine.

Quant à tous les pratiquants de la théurgie, de la théophanie, de la voyance, de la claire audience, etc. qui se promènent par le monde à l'heure actuelle, ce sont des farceurs ou des détraqués. Les premiers exploitent, avec plus ou moins d'habileté, la névrose des seconds. Et pour mieux séduire ils décorent leurs fallacieuses inventions des noms les plus scientifiques, dont ils ignorent la véritable signification.

Certes, il y a une science de ces choses ténébreuses, mais ceux qui en connaissent les arcanes se taisent. Les quelques rares initiés qui existent ne parlent pas, parce qu'ils savent que ce qu'il leur a été donné d'apprendre ne convient pas à tout le monde. Encore moins battent-ils monnaie avec leur science. Ils ne créent pas de prétendues sociétés initiatiques.

Mais, lorsqu'ils rencontrent sur leur route quelqu'un capable de pénétrer ces choses, ils se contentent de lui indiquer d'un mot la voie, sachant bien que, s'ils ne se sont pas trompés, cela suffit. La parole dite ne sera comprise que plus tard, lorsqu'elle aura produit son effet.

Cependant, il ne faut pas attendre d'eux un enseignement et des révélations extraordinaires, qui ne serviraient à rien. Il faut s'initier soi-même, et ceux-là seuls y parviennent qui ont les signes pour cela. Les autres seront d'autant plus sages en n'essayant même pas de le faire que certaines voies ne sont pas sans danger.

Ce danger je l'indiquerai d'un seul mot, en disant qu'à côté de l'hallucination, il y a aussi l'action luciférienne.

C'est pourquoi, dans sa profonde sagesse, l'Eglise qui a charge des âmes, défend toutes ces pratiques de l'occultisme en désignant sous cette dénomination générale toutes les branches des sectes dont nous signalons chaque mois l'action néfaste.

— La *Vie Mystérieuse*, 10 janvier 1914, publie le compte rendu de la conférence donnée le 18 décembre 1913, à la *Société Internationale de Recherches Psychiques*. Nous lui empruntons ce qui suit :

Arrivant aux manifestations spirites observées au cours de 1913, M. de Champville dit entre autres que, pour le plus grand nombre des phénomènes, ce pouvait être expliqué par l'extériorisation d'une force spéciale, normalement retenue dans le corps humain et qui, sous l'empire de la volonté peut se modeler momentanément en une forme : main, bras, voire visage ou corps même et constituer ainsi une « apparition » ou provoquer des phénomènes d'ordre physique : déplacements d'objets, coups frappés.

Et comme quelqu'un faisait remarquer à M. de Champville qu'il ne se prononçait pas en faveur de la théorie spirite, ce dernier répondit :

« Je ne dis pas qu'il n'y a pas d'esprit, je dis que leur existence ne m'est pas démontrée, à moi ; je ne puis rien affirmer avant que d'avoir vu, ce ne serait pas scientifique ; je préfère me tenir sur un terrain purement documentaire ».

Encore une nouvelle force inconnue, c'est le « tarte à la crème » qui explique tout. Le plus fort est que ces messieurs les occultistes affirment que cette explication passe-partout est scientifique.

— Nous trouvons les renseignements qui suivent dans les *Annales des Sciences Psychiques*, novembre-décembre 1913, p. 371 :

Un Congrès International des Sciences Occultes à Berlin. — Un comité vient de se constituer en Allemagne pour organiser un Congrès d'Occultisme qui aura lieu à Berlin dans l'automne de l'année prochaine. Ce mot d'occultisme ne doit point tromper les étrangers, car il n'a pas en Allemagne, la même signification qu'en France et en Angleterre : il sert tout simplement à désigner les sciences métapsychiques, avec, peut-être, une signification un peu plus étendue. Mais les organisateurs du Congrès font manifestement tous leurs efforts pour donner au Congrès un caractère scientifique ; aussi ont-ils pu obtenir la Présidence d'honneur de M. le Dr baron de Schrenck-Notzing, de Munich : le comité d'honneur compte parmi ses membres Sir Oliver Lodge, les professeurs W. Crookes, Luciani, Bottazzi, Eulenburg, Staudemaier, Deusen, Peabody, Hoffmann, Aars Piterson, Nagel, Maier, Morselli ; les docteurs Ochorowiez, J. Bloch, Maxwell et Naum Kotik, etc. M. le docteur von Kapff, médecin des maladies nerveuses, président de l'Union scientifique de Berlin « Sphinx », est président du Comité organisateur, dont le vice-président est le Dr Bergmann. Le Secrétariat général siège à Berlin-Steglitz, Peschkestrasse. Q.

Voici les principaux passages de la circulaire qui vient d'être lancée par le Comité organisateur :

Vous ne vous dissimulez pas, sans doute, que notre temps paraît exceptionnellement favorable à un projet comme le nôtre, et que, même son exécution, est une exigence urgente. Les observations scientifiques faites pendant ces dernières dizaines d'années sur la force plastique de la suggestion et sa faculté de transformer les tissus, sur la télépathie, la clairvoyance dans l'espace, les émanations de l'énergie psycho-physique, la baguette divinatoire et sur d'autres phénomènes ont prouvé que la science occulte est absolument dans la ligne d'extension des sciences naturelles.

Par rapport à la formation du congrès, nous tenons à vous donner les renseignements suivants : Le congrès s'assemblera au commencement du mois d'octobre 1914 et siègera de 5 à 7 jours; il sera formé par un certain nombre de groupes, qui discuteront les matières suivantes :

1° Histoire du développement de l'occultisme et philosophie de l'occultisme ; 2° La psychologie du transcendant et ses confins ; 3° Phénomènes occultes physiques et mécaniques ; 4° L'hypnotisme, le somnanbulisme, la télépathie ; 5° La trance de la perception ; 6° La baguette divinatoire et d'autres sujets analogues ; 7° La biologie de l'occulte ; 8° Les disciplines occultes (examen historique et critique).

Le premier et le dernier jour du Congrès, tous les groupes se réuniront dans une session générale, dans laquelle plusieurs conférenciers exposeront dans des rapports et des corapports, l'importance de l'occultisme relatif à la culture, et ses relations avec les domaines les plus importants de la vie.

Il sera adjoint au Congrès une exposition des appareils, etc. favorisant l'occultisme, des dessins, statues, ouvrages, etc., des méthodes de contrôle des médiums, photographies, ect. Les médiums y consentant seront mis à l'épreuve scientifiquement par les chercheurs les plus réputés.

— Nous lisons dans la *Pall Mall Gazette* de Londres, à la date du 15 décembre 1913 :

« La magie noire, les maisons hantées, les apparitions des morts et autres phénomènes psychiques, tel est le sujet qu'a traité Mgr R. Hugh Benson devant la Ligue des Femmes catholiques. Il y a quelques années, une personnalité de quelque importance aurait hésité à traiter sérieusement ces sujets devant un auditoire populaire. Mais aujourd'hui, il n'en est plus de même ; tout le monde s'intéresse aux recherches psychiques. Actuellement, nous trouvons au premier rang parmi les chercheurs un amiral bien connu, un chef militaire distingué, deux ou trois clergymen de l'Eglise d'Angleterre ; les sermons du Rév. J. Campbell dans le Temple de la Cité sont venus s'ajouter récemment à cette littérature. Enfin disons qu'il s'est formé à Londres un Club international pour les Recherches psychiques dont les 600 membres actuels sont presque tous des hommes et des femmes appartenant à l'élite des classes sociales et des professions.

« Ce renouveau d'intérêt pour les sciences psychiques est dû à des personnes comme Sir Oliver Lodge, Sir William Crookes, le Professeur Cesar Lombroso, le professeur C. Flammarion, et Mr. Alfred Wallace, décédé tout récemment. C'est ainsi que s'exprimait le Major-général sir Alfred Turner, interviewé par la *Pall-Mall-Gazette.* « J'ai été moi-même, ajoute-t-il, un spirite ardent pendant dix-sept ans, et j'ai étudié ce sujet avec une bonne foi absolue, et dans un esprit religieux. Le spiritisme, considéré en soi et comme religion, ne contient que du bien, et il n'est pratiqué qu'en vue de préparer les hommes à la vie future et de leur montrer exactement ce qui les attend quand ils auront franchi la porte qui ouvre sur un plan supérieur de notre vie infinie.

« La Magie noire, dont parle Mgr Benson, n'a rien de commun avec le spiritisme, pas plus que le Christianisme de l'Inquisition avec celui de Jésus. J'ai assisté à une seule séance de Magie Noire dans le cours de ma vie, et jamais je ne voudrais assister à une autre. Ce qu'on voit n'a rien d'agréable et les personnes qui la pratiquent n'ont d'autre but que de nuire à leurs semblables, autant que j'ai pu en juger ».

Mgr Benson dit qu'à Londres il connaît deux personnes qui pratiquent la Magie Noire. On m'a dit que le nombre de ses adeptes est fort grand. Toutefois, il ne faut pas croire à une recrudescence ou à une résurrection. C'est simplement la conservation de ce qui nous est venu du Moyen Age et même d'époques antérieures. Sir Alfred Turner raconte une séance à laquelle il a assisté chez Lady Muir Mackenzie : elle n'a rien d'original : apports, coups frappés, lévitation de meubles. Mais il donne un démenti formel à l'assertion de Mr. Rampert. Ce dernier avait déclaré qu'on ne doit pas s'attendre à obtenir des esprits la preuve qu'ils ont des rapports quelconques avec les défunts qu'on a connus sur terre. Sir Alferd Turner dit qu'il a obtenu des preuves de cette identité, et qu'il a tiré de ces apparitions une grande consolation.

Mgr Benson a donné quelques raisons pour croire que les apparitions des mourants sont dues à la télépathie, et non à ce prétendu fait que l'âme franchirait l'espace qui la séparait de la personne à laquelle elle se montre. « En premier lieu, dit-il, il est certain que le même type d'apparitions peut se produire quand les deux personnes sont vivantes et en parfaite santé ; en second lieu, parce que le témoin de l'apparition aperçoit non seulement des vêtements de la personne qui apparaît, mais encore le milieu, l'entourage, le paysage où elle se trouve à ce moment-là ».

— La deuxième séance, donnée, le 27 décembre 1913, à l'Institut psychosique de Douai, par M. Girod et Mme Demange n'a pas, paraît-il, produit de très brillants résultats. On recommencera, gratuitement, à une date ultérieure. Voici quelques extraits du compte rendu publié dans le *Fraterniste*, n° 163, 9 janvier 1914, par M. Emile Christophe :

Nous n'eûmes à enregistrer qu'un seul déplacement sans contact, *à l'intérieur* du dispositif spécial qui isole complètement l'objet à déplacer des expérimentateurs et des spectateurs, tandis que nous avions pu constater, lors de la précédente séance, deux sauts complets de la table *en dehors* du même dispositif...

Ce qui différencie les expériences faites avec sincérité de celles produites au moyen de trucs, c'est que l'on est toujours incertain de l'obtention et de l'ampleur du phénomène...

Ce dont il importe tout d'abord de se bien pénétrer, c'est que les expérimentateurs ne sont pas maîtres du phénomène, et que l'on doit toujours s'attendre à un échec possible, surtout lorsque les assistants ne se maintiennent pas dans l'attitude morale qu'il est nécessaire d'observer dans les séances de Spiritisme.

Les conditions favorables à l'obtention des phénomènes désirés, et parmi lesquelles la plus importante est la convergence des pensées de tous vers le même but, — afin d'harmoniser les fluides, — ont été par trop négligées....

Le recueillement, la communion des pensées sur la production du déplacement souhaité auraient puissamment aidé le médium dans sa mission et lui auraient sans doute épargné des souffrances pénibles.

On a souvent reproché aux spirites de ne faire leurs expériences que devant une assistante choisie par eux. Nous avons voulu démontrer que les expériences publiques étaient possibles : C'est fait ; mais si ceux qui désirent en être les spectateurs ne se conforment point aux lois spirituelles qui les régissent, elles ne seront jamais comparables en beauté et en diversité à celles où n'assistent que des initiés.

Nous avons toujours pensé et dit, en effet, qu'il y a dans la production des phénomènes spirites, dus à la présence des médiums, lorsque ce ne sont pas de simples illusions, une intervention d'un être volontaire, capricieux et de nature extra-naturelle, agisant à sa guise pour des fins très sérieuses, sous une apparence futile, à lui seul connues. Nous croyons savoir quel est, en réalité, cet être, et nous nous efforçons de réunir des faits et des circonstances, qui, espérons-le, amèneront son nom sur les lèvres des personnes les plus prévenues contre le surnaturel.

— La Psychose du Mans (Sarthe), est en opposition avec celle de Douai, elles échangent des aménités. M. Jean Beziat avait écrit, très innocemment dans le *Fraterniste*, n° 162, 2 janvier 1914.

Le moment me semble venu de faire un petit retour en arrière. Au cours de l'année qui vient de s'écouler, nombre de lettres nous parvinrent nous informant que tel ou tel autre médium voyant avait

aperçu des tableaux fluidiques représentant l'armée française aux prises avec l'ennemi ; Certaines de ces visions, étaient, d'après la description qui nous en fut faite, absolument épouvantables et l'une d'entre elles surtout, qui émanait du Mans (Sarthe) était peu rassurante.

On sait que la première moitié de l'année 1913 a été fort troublée et que souvent il y a eu tension politique. Dans ces conditions les clichés astraux entrevus par les médiums étaient-ils réellement existants ? C'est très possible, et assurément ce n'est point l'envie qui manque à la psychose satanique de déchaîner quelque épouvantable cataclysme ! Mais, ce qu'on ne doit pas oublier, c'est que la psychose bonne, pacifique, veille également de son côté.

Bien des correspondants se fâchèrent tout rouge parce que nous ne voulûmes pas insérer dans notre journal ces prédictions pessimistes. L'un d'entre eux se désabonna même, taxant de mauvais vouloir notre abstention sur ce point. D'après lui, la guerre devait éclater en août. Il doit voir maintenant combien notre silence fut justifié. Se réabonnera-t-il ? Il serait intéressant de voir que, pour une fois, quelqu'un a reconnu ses torts. Mais cela est sans grande importance, et l'essentiel est que l'horrible fléau nous soit épargné et nous le soit longtemps encore.

A côté de ces prédictions, il y avait aussi nombre de gens de notre entourage qui déclaraient la guerre inévitable à brève échéance. D'après eux, tout devait nous porter à y croire, et pourtant, tous ceux qui m'approchent, le savent, je n'y ai jamais cru. Madame Dobin de Tavernier, de Roubaix, doit se souvenir qu'en juillet dernier, je lui disais : « En dépit de toutes les prédictions et de toutes les craintes du moment, je ne puis me résoudre à croire qu'en ce vingtième siècle, une pareille atrocité puisse se produire ». Ce n'est point que je veuille montrer par là que ma psychose me trompe rarement. Ce serait de l'infatuation, mais je tiens maintenant que le moment en est venu, à justifier le silence du *Fraterniste* à l'égard de telles prédictions. En publiant ces relations de visionnaires, je risquais :

1. D'effrayer bon nombre de nos lecteurs ; 2. De commettre, malgré la valeur des médiums en cause et la réalité des visions observées, une erreur (on sait que ce qui est décidé dans l'astral, ne se répercute pas immanquablement sur le plan manifesté). Aussi, chers correspondants qui m'avez tant reproché de ne point vouloir publier un fait qui devait, selon vous, fatalement se produire et qui était de nature à montrer combien les prédictions ont d'importance, vous devez maintenant en rabattre n'est-ce pas ?

Je pense surtout à ce Monsieur du Centre qui m'écrivait : « Vous vous entêtez à perdre la meilleure occasion qui vous soit offerte de prouver que l'on peut prédire exactement l'avenir longtemps à l'avance... » Encore une fois, je ne doute pas du bon vouloir qui animait tous ces correspondants, mais ils oubliaient que, moi aussi, comme tout le monde, j'avais ma médiumnité et que, toujours une voix me

disait : Non ! cela ne se peut pas ! Les peuples sont maintenant trop instruits, pour que la guerre, ce fléau des fléaux, se produise. On pense combien je suis heureux de ne m'être point trompé.

La Psychose du Mans n'a pas tardé à manifester son mécontentement dans une lettre que nous trouvons dans le *Fraterniste*, n° 163, janvier 1914 :

« Nos prédictions étaient trop effrayantes, selon vous ; mais, cher Monsieur Béziat, ces grèves, ces crimes, ces haines politiques, qu'en faites-vous ? Que notre chère France n'ait pas eu la guerre avec sa voisine en 1913, nul ne peut le regretter. Mais êtes- vous bien sûr que cette chose ne soit pas retardée ?

Vous oubliez de dire, dans votre article, que nous demandions à tous les spiritualistes d'unir leurs prières aux nôtres pour que les clichés vus ne se réalisent pas, et que nous insistions sur la puissance de la prière en la circonstance (Cela serait encore utile).

Je crois, en effet, que vous ne devez pas douter du bon vouloir qui animait tous ces correspondants, mais ils oubliaient que M. Béziat avait aussi sa médiumnité et son grand amour propre et n'oubliait jamais de se faire de la réclame sur le dos des autres ? est-ce bien de la fraternité, de la vraie charité...

Ch. Pavy, 40, rue des Quatre-Roues, Le Mans.

M. Jean Béziat répond avec assez de raison :

Vous me dites que la guerre peut encore éclater. C'est possible ! mais comment vous y prendrez-vous pour que ce soit en août 1913 ?

— Il est toujours amusant de voir des personnes qui appartiennent aux sectes de la Contre-Eglise combattre les catholiques avec des textes de l'Ecriture Sainte. Et cela devient encore plus divertissant quand on voit les erreurs formidables qu'elles commettent.

Nous trouvons dans le *Fraterniste*, n° 162, 2 janvier 1914, sous le titre « Les Colonnes maçonniques » la note suivante :

La *Revue internationale des Sociétés Secrètes* avance, dans son numéro du 5 novembre 1913, l'assertion que les trois grandes colonnes, Gomer, Oz et Dabar, Beauté, Force et Sagesse, qui sont censées être les supports métaphysiques de la Maçonnerie ont une signification phallique.

M. A. Preuss, auteur de l'article en question, en tire la conclusion que le Grand Architecte de l'Univers, la Divinité qui est l'objet des hommages maçonniques est Satan, instigateur de toutes les fornications.

Il base ses imputations sur une phrase de l'Encyclopédie Maçonnique du Dr Mackey, où il est indiqué que le Monolithe ou colonne circulaire était, pour les païens, un symbole de la force génératrice. M. Preuss ajoute que « quel qu'ait pu être le sens que ce symbole avait à l'origine, on lui a prêté dans la suite un autre sens grossier et sensuel ».

Qu'est-ce que cela prouve ?!?

Que le but de la maçonnerie est de corrompre l'humanité ? Nullement ! Cela prouve seulement combien il est — hélas — aisé de falsifier les symboles ! Si ces symboles avaient à l'origine une signification pure et belle, le devoir du vrai chrétien est de combattre et de détruire les interprétations abjectes, qui sont venues polluer les conceptions primitives. Il est peu charitable de s'emparer avidement de ces excroissances malsaines et d'en tirer la conclusion que l'arbre tout entier est pourri à la moelle !

La haine est mauvaise inspiratrice !

L'Eglise Romaine ne réalise-t-elle point que la calomnie est une arme à deux tranchants ? En affirmant que les colonnes symboliques sont d'origine diabolique, elle prononce sa propre condamnation, car saint Paul affirme (dans l'Epitre aux Galates II, 9), que « Jacques, Cephas et Jean sont regardés comme Trois colonnes !!! » Cephas ou saint Pierre est la base sur laquelle repose la papauté... M. Preuss affirme que les colonnes ont un sens phallique ! Faut-il en conclure que les trois colonnes Jacques, Cephas et Jean avaient la mission de rendre hommage à Lucifer et de corrompre l'humanité ?

Cette déduction logique est inévitable, si l'assertion de M. Preuss est conforme à la vérité. Il lui faudra donc se rétracter, s'il désire échapper à cette conclusion.

Celui qui lance des missiles dans le champ d'autrui risque fort de les voir retomber un jour sur sa propre tête !

Princesse Karadja, présidente de l'Alliance Gnostique Universelle, 49, Onslow Gardens, Londres.

Sans nous arrêter sur la confusion faite par Mme la Princesse Karadja qui semble n'avoir pas vu que, dans l'espèce, il s'agissait non pas d'un article de Revue, mais de la traduction du célèbre ouvrage de Preuss sur la Franc-Maçonnerie américaine, nous arrivons tout de suite au texte de l'Epitre aux Galates.

L'apôtre dit au chapitre II, verset 9 :

Et cum cognovissent gratiam quæ data est mihi, Jacobus, et Cephas et Joannes, qui videbantur columnæ esse, dextras dederunt mihi et Barnabæ societatis, ut nos in gentes, ipsi autem in circumcisionem.

Et ayant reconnu la grâce qui m'avait été accordée, Jacques, Céphas et Jean, qui sont regardés comme des colonnes, nous donnèrent la main, à Barnabé et à moi, en signe de communion pour aller, nous, aux païens, eux aux circoncis.

Il est inutile d'apprendre la Gnose universelle pour découvrir, à première vue, qu'il s'agit dans ce texte de chefs et non de monuments, tandis qu'en Franc-Maçonnerie les colonnes du temple sont des monolithes dressés en l'air, auxquels tous les auteurs ont toujours donné un sens phallique, comme l'a montré le savant M. Preuss.

La princesse Karadja qui à été initiée dans l'astral n'aurait pas

dû confondre les deux sens du mot latin *columna*, qui se retrouvent en français dans l'expression colonne.

— Sous le titre Zoothérapie, M. Ernest Bosc, dans le *Fraterniste*, n° 161, 26 décembre 1913, nous indique une curieuse pratique de Magie.

Dans les campagnes du Bas-Languedoc, les paysans pratiquent un transfert curieux de maladie sur des crapauds. Quand un malade est atteint par la fièvre typhoïde, les parents ou des gardes-malade font rechercher dans la campagne trois ou quatre crapauds et les mettent dans une bassinoire de cuivre, qu'ils placent sous le lit du malade à son insu.— Dans quelques heures, les crapauds crèvent, après avoir soutiré, capté la maladie et leur corps se trouve comme carbonisé.— La maladie, comme la santé, arrivent à destination, comme les dépêches électriques sans fil, par les ondes hertziennes, qui expliquent parfaitement la guérison à distance.

Nous ne voyons pas ce que les ondes hertziennes viennent faire ici. Cela rappelle un peu trop la logomachie, prétendue scientifique, du grade de Compagnon dans les Loges, où, sous le nom de Science, le Vénérable débite une série de phrases sans portée réelle et qui ne répondent à rien, associant à tort et à travers les choses les plus disparates. Aujourd'hui, dans l'occultisme, les rayons X, Z, V, etc., etc., ou ultra-violets, et les ondes hertziennes sont la « tarte à la crème » de tous les phénomènes plus ou moins authentiques. Ce n'est pas sérieux.

Il le serait davantage d'expérimenter, dans des conditions précises, la réalité de la guérison de la fièvre typhoïde par les crapauds. Avant de chercher à expliquer un phénomène, il faut que sa réalité soit indiscutable. Est-ce le cas ? Il est permis d'en douter.

Ce qui n'empêche pas M. Ernest Bosc de compléter sa pensée en insistant à nouveau, dans le *Fraterniste*, n° 162, 2 janvier 1914, à propos des soi-disant guérisons à distance :

Comment expliquer un pareil phénomène ? D'une façon bien simple : Le fluide humain, la force vitale, la force psychique voyagent à la façon de l'électricité sans fil. Et il suffit d'une grande sympathie entre l'émetteur de fluide et le récepteur, pour obtenir le résultat désiré, c'est-à-dire la guérison.

— M. Eugène Philippe, avocat à la Cour de Paris, vice-président de la Société Française d'Etudes des Phénomènes Psychiques donne dans le *Fraterniste*, n° 161, 26 décembre 1913, le récit de phénomènes obtenus à l'aide de deux médiums, la mère et la fille, qui présentent cette particularité de ne pas pouvoir opérer l'une en dehors de l'autre.

Les dames Vallée, la mère et la fille, ont une médiumnité singulière qui ne peut être séparée. Madame Vallée donne les fluides, Mlle Su-

zanne les utilise, et c'est dans son « aura » que les phénomènes se produisent. Prenez la mère seule, vous aurez des fluides que des voyants distingueront, mais vous n'aurez pas de phénomènes. Essayez d'expérimenter avec Mademoiselle Suzanne seule, vous n'aurez rien du tout.

Mettez ces dames ensemble, vous aurez, aussi souvent que vous le voudrez, une séance aussi curieuse que celle que je vais raconter. La soirée que je vais décrire est, en quelque sorte, la séance type, à quelques variantes près. Tous les samedis, ces dames donnent une séance où ont été admis les plus grands chercheurs modernes, et je revendique hautement l'honneur d'en avoir introduit quelques-uns. La séance est obscure, car Madame Vallée est très fatiguée par la médiumnité, et mes lecteurs savent que la production des phénomènes est infiniment plus facile dans l'obscurité qu'au jour, la lumière étant un dissolvant du fluide psychique.

Quant aux phénomènes, ce sont toujours les mêmes, avec plus ou moins d'intensité.

On fait au rédacteur de ces lignes l'honneur de le placer à la gauche de Mlle Suzanne. C'est la place de choix, celle où se produisent les plus importants phénomènes. On lit une prière aux esprits, et tout le monde place ses mains, qui sur la table, qui sur le guéridon qui lui fait suite, puis on fait l'obscurité. Tout le monde observe une chaîne rigoureuse, et chacun surveille étroitement son voisin. J'ai la main gauche du médium sous la main droite, et je puis dire de suite qu'elle n'a pas bougé de toute la séance, gardant de tout le buste une immobilité de statue.

La table oscille quelque peu, et Mathurin, par ce fait, annonce sa présence. Mathurin qui dit être un ancien matelot noyé au naufrage du transatlantique « La Bourgogne », et qui est le plus assidu et le plus remuant des esprits de ce groupe, nous annonce en langage typtologique que nous aurons une bonne séance. Mme Vallée est alors prise de secousses nerveuses terribles qui ébranlent tout son entourage immédiat. C'est l'indice qu'elle extériorise des fluides, et des voyants disent, en effet, les voir se répandre dans la pièce sous formes de nuages rouges et bleus.

Tout à coup, un grattement violent, comme si une griffe d'acier égratignait la table sous nos mains, nous fait tous tressaillir. Désormais, les phénomènes sont commencés. Des coups violents sont frappés sur le plancher auprès de la fenêtre, à un endroit inaccessible pour nous, puis un doigt matérialisé gratte fortement mon avant-bras ; une main glacée vient successivement toucher mes deux mains. Cette main devient chaude : elle tapote ma main droite et essaye de m'enlever ma bague, mais n'y parvient pas. Pendant ce temps, je peux faire une comparaison entre la petite main de Mademoiselle Vallée qui est sous la mienne, et la grosse main qui me touche. Cette main fantomale

ne veut pas en avoir le démenti : n'ayant pu m'enlever ma bague, elle me ravit ma manchette et la jette sur les genoux de la personne qui est en face de moi. Je ne la retrouverai qu'à la fin de la séance. Mon poignet est pincé entre le pouce et l'index de la main invisible ; mon veston est tiré par le bas, on joue à plusieurs reprises du tambour avec les doigts sur ma cuisse droite. Un doigt s'introduit sous ma main droite qui repose entièrement sur la table, et trouve moyen, je ne sais comment, de me gratter le creux de la main...

A chacun de ces exploits, Mathurin qui paraît enchanté de lui-même, vient exécuter sur la table, tout contre nos mains, une série de roulements. A plusieurs reprises, il demande du chant ; il explique même, par coups frappés, les morceaux qu'il préfère. On les chante.

Et alors les phénomènes se multiplient. Il en est toujours ainsi, il faut que l'attention des assistants soit détournée. Mais voici mieux :

Un verre d'eau, comprenant du sucre, une carafe d'eau, un verre, un carafon de rhum, et une petite cuiller, a été placée, avant la séance, sur la table de salle à manger, près de la fenêtre. Nous entendons à merveille l'entité s'en approcher, mettre de l'eau, puis du rhum dans le verre, et ouvrir le sucrier. Avant de mettre du sucre dans le grog en préparation, l'entité en prend deux morceaux en produisant de curieuses étincelles, et vient les frotter au milieu de nous. Puis elle retourne au grog après avoir jeté sur la table les morceaux frottés, et puise dans le sucrier pour mettre du sucre dans le verre. Nous entendons tourner la cuiller, et des coups frappés annoncent que l'on va m'offrir à boire. Pour augmenter la difficulté, je détourne la tête, en sorte que Mathurin, s'il cherche ma bouche, ne rencontrera que mon oreille. Mais j'ai compté sans mon hôte : le verre vient chercher ma bouche où elle se trouve sans une hésitation, et le grog m'est envoyé d'une façon plutôt brusque, mais impeccable, car il ne s'en perd pas une goutte.

M. Philippe termine en disant :

Tels sont les faits qui, depuis bientôt quinze ans, se reproduisent tous les samedis avec quelques variations, et que j'ai pu contrôler dix-huit ou vingt fois. Ils m'ont laissé, et ils ont laissé à toutes les personnes à qui je les ai fait connaître, l'impression d'une sincérité absolue, car le truquage est impossible.

Nous ne nions pas de parti pris l'existence de pareils faits, et nous admettons très bien qu'ils puissent se produire. Nous ferons seulement remarquer qu'ils sont, lorsque la fraude ou un agent extérieur volontaire n'intervient pas, excessivement rares et se réduisent à quelques légers déplacements sans contact.

Dans le cas où l'on admet l'intervention extra naturelle, celle-ci ne saurait se produire régulièrement et à jour fixe.

Signalons, de plus, en vue d'une explication ultérieure qu'annonce M. Philippe et qu'il y aura lieu de discuter, lorsqu'elle sera donnée, combien tous les faits racontés sont futiles et sans but sérieux. Ce sont de simples amusements frivoles et rien de plus. Et cela, dans tous les cas, sans exception.

— M. Flavien Brenier, secrétaire général de la Ligue Française antimaçonnique, a fait, le 14 décembre 1913, une conférence à Tours sur « les rapports de la Franc-Maçonnerie et de l'occultisme ». Voici un passage du court compte rendu donné par le *Journal d'Indre-et-Loire*, 24 décembre 1913 :

Le public ignore peut être les ravages du spiritisme en Touraine. Les occultistes ont leurs pontifes, leurs adeptes, leur séries de conférenciers qui cherchent à tromper par un mysticisme vague les esprits chancelants, qui s'infiltrent jusque dans des milieux catholiques sous couvert d'études transcendantes.

La main de la Maçonnerie est là. Pour ne pas trop effrayer les consciences catholiques, on fait intervenir l'occultisme qui propose aux âmes inquiètes la théorie séduisante des réincarnations successives.

Le médium joue un rôle troublant dans les mystères de la religion nouvelle. Le conférencier, très documenté, après avoir fait l'historique du spiritisme, explique le mécanisme des tables tournantes, des évocations et les arcanes de l'écriture spirite.

Rien ne reste du pseudo-dogme ni de ses rites, sinon le fait que l'occultisme est un auxiliaire précieux de la Franc-Maçonnerie.

Philosophie

Les *Annales des Sciences Psychiques*, novembre et décembre 1913, publient le discours prononcé par M. Henri Bergson en prenant possession de la présidence de la « Society for Psychical Research » de Londres, le 28 mai 1913. Nous y relevons le passage suivant :

Une hallucination veridique, — l'apparition, par exemple, d'un homme qui meurt à un parent ou à un ami qui peut être séparé de lui par des centaines de kilomètres, — est un fait qui, s'il est réel, est sans doute, la manifestation d'une loi analogue aux lois physiques, chimiques, biologiques. Je suppose un instant que ce phénomène soit dû à une influence exercée, à travers l'espace, par la conscience de l'une des deux personnes sur la conscience de l'autre; je suppose, en d'autres termes, que deux consciences humaines puissent communiquer ensemble sans intermédiaire visible, et qu'il y ait, comme vous dites, « télépathie ». Si la télépathie est un fait rée,l c'est un fait susceptible de se

répéter indéfiniment. Je vais plus loin : si la télépathie est un fait réel, il est fort possible qu'elle opère à chaque instant et chez tout le monde, mais avec trop peu d'intensité pour se faire remarquer, ou en présence d'obstacles qui neutralisent l'effet au moment même où il va se manifester. Nous produisons de l'électricité à tout moment, l'atmosphère est constamment électrisée, nous circulons parmi des courants magnétiques ; et pourtant, des millions d'hommes ont vécu pendant des milliers d'années sans soupçonner l'existence de l'électricité. Il pourrait en être de même de la télépathie. Mais peu importe. Un point est en tout cas incontestable, c'est que, si la télépathie est réelle, elle est naturelle, et que, le jour où nous en connaîtrions les conditions, il ne nous serait pas plus nécessaire, pour obtenir un effet télépathique, d'attendre une hallucination vraie, que nous n'avons besoin aujourd'hui, quand nous voulons voir l'étincelle électrique, d'attendre que le ciel veuille bien nous en donner le spectacle pendant une scène d'orage.

Voilà donc un phénomène qui semblerait, en raison de sa nature, devoir être étudié à la manière du fait physique, chimique ou biologique. Mais pas du tout : vous êtes obligés de l'aborder avec une méthode toute différente qui tient le milieu entre celle de l'historien et celle du juge d'instruction.

L'hallucination véridique remonte-t-elle au passé ? vous étudiez les documents, vous les critiquez, vous écrivez une page d'histoire. Le fait est-il d'hier ? vous procédez à une espèce d'enquête judiciaire ; vous vous mettez en rapport avec les témoins, vous les confrontez entre eux et vous contrôlez la valeur de leur témoignage. Pour ma part, quand je repasse dans ma mémoire les résultats de l'admirable enquête poursuivie continuellement par vous, pendant plus de trente ans, quand je pense à toutes les précautions que vous avez prises pour éviter l'erreur, quand je vois comment, dans la plupart des cas que vous avez retenus, le récit de l'hallucination avait été fait à une ou plusieurs personnes, souvent même noté par écrit, avant que l'hallucination ait été reconnue véridique, quand je tiens compte du nombre énorme des faits et surtout de leur ressemblance entre eux, de leur air de famille, de la concordance de tant de témoignages indépendants les uns des autres, tous examinés, contrôlés, soumis à la critique, je suis porté à croire à la télépathie, de même que je crois, par exemple, à la défaite de l'Invincible Armada. Ce n'est pas la certitude mathématique que me donne la démonstration du théorème de Pythagore ; ce n'est pas la certitude physique où je suis de la vérité de la loi de la chute des corps ; c'est du moins, toute la certitude qu'on obtient en matière historique ou judiciaire.

Mais voilà justement ce qui déconcerte un assez grand nombre d'esprits. Ils trouvent étrange qu'on ait à traiter historiquement ou judiciairement des faits qui, s'ils sont réels, obéissent sûrement à des lois et devraient alors, semble-t-il, se prêter aux méthodes d'observation et d'expérimentation usitées dans les sciences de la nature.

Dressez le fait à se produire dans un laboratoire, on l'accueillera volontiers; jusque-là, on le tiendra pour suspect. De ce que la « recherche psychique » ne peut pas, pour le moment, procéder comme la physique et la chimie, on conclut qu'elle n'est pas scientifique ; et comme le « fait psychique » n'a pas encore pris cette forme simple et *abstraite* qui ouvre à un fait l'accès du laboratoire, volontiers on le déclarerait irréel. Tel est je crois le raisonnement « subconscient » d'un certain nombre de savants. Je trouve le même sentiment, le même dédain du *concret*, au fond des objections qu'on élève contre telle ou telle de vos conclusions.

Il y a malheureusement une grosse lacune dans le raisonnement du philosophe à la mode. M. Bergson admet le fait de la télépathie, qu'il nomme une « hallucination véridique » — sans dire pourquoi, du reste, il emploie cette expression un peu bizarre. Il s'affirme convaincu de sa réalité.

Mais il pose aussitôt un principe qui ne s'appuie sur aucune donnée scientifique : « Si le fait est réel, dit-il, il est naturel », et M. Bergson ajoute : « Il doit obéir sûrement à une loi ».

Comme, s'il n'y avait pas des faits réels qui sont extra-naturels et obéissent, non point à une loi, mais à une volonté et à une volonté capricieuse !

Les savants, dont M. Bergson critique le raisonnement, nient l'existence des phénomènes surnaturels et ne consentent à étudier que ceux qui sont susceptibles d'être reproduits à leur volonté dans leur laboratoire. L'auteur de « l'évolution créatrice » se croit un esprit plus large parce qu'il ne refuse pas d'admettre le phénomène sérieusement constaté qui ne remplit pas ces conditions, sans avoir l'air de s'apercevoir que, par suite de la restriction qu'il ajoute, le résultat, en somme, revient au même.

Si le fait est réel, dit-il, il est naturel, ce qui laisse à entendre que, pour lui, si le phénomène n'est pas naturel, il n'est pas réel. M. Bergson ne donne donc à un fait, dont la réalité est dûment constatée et admise, qu'une adhésion tout à fait conditionnelle. Il lie deux choses absolument distinctes : le phénomène et sa cause.

La crainte d'avoir à reconnaître le surnaturel amène un esprit aussi distingué et élevé à recourir aux lois inconnues, argument de tous les matérialistes aux abois, qui, du reste, laisse le problème entier et n'explique rien du tout.

Psychisme et Psychosisme

Nous lisons dans le *Fraterniste*, n° 160, 19 décembre 1913 :

Les docteurs feront bien d'étudier l'occultisme et de ne point considérer les médiums guérisseurs comme leur chose, le cas échéant. L'étude de l'occultisme exige énormément d'attention, d'observation.

Elle n'est pas plus facile que l'étude de la médecine, qu'on ne s'y trompe point. C'est par l'étude approfondie de la métaphysique, c'est par une méditation de tous les instants et une observation soutenue des trois nombreux cas de psychoses (obsessions, possessions, etc.). que l'on peut rencontrer, que l'on arrive à comprendre l'intimité du mécanisme universel qui relie directement les causes aux effets, c'est-à-dire le Monde Invisible au monde manifesté que nous sommes.

Alors seulement, quand ils auront étudié et compris, Messieurs les docteurs feront peut être mieux que de se servir à l'occasion d'un guérisseur, puisque devenus guérisseurs eux-mêmes, ce qui, peut-être, ne gâtera rien à la chose. Si vous n'avez pas foi aux forces astrales, aux psychoses, MM. les médecins officiels, expérimentez, ne dédaignez plus l'étude des questions transcendantales, et bientôt, nous en sommes convaincus, vous l'acquerrez cette foi en la puissance de l'invisible... Un monde nouveau surgira. Le mal cédera alors, mais alors seulement, le pas au Bien.

C'est la Psychose qui guérit, Messieurs. Le guérisseur en est simplement l'instrument. Vous aussi, vous êtes l'objet des psychoses, seulement il y a utilité pour vous à ce que les bonnes viennent de votre côté, comme elles sont venues du nôtre.

Dans le même numéro, M. Jean Béziat nous dit un peu plus loin, pourquoi les guérisseurs réussissent là où les médecins avec toute leur science, échouent :

Pour nous comprendre, il faut quitter le domaine de la science officielle, exclusivement science des effets, et partant matérialiste, pour entrer résolument dans le domaine de la science occulte ou spiritualiste, celle des causes.

Et c'est ainsi que nous pouvons affirmer qu'une maladie, quelle qu'elle soit, est une des nombreuses variétés du Mal, avec un M majuscule. Or, le guérisseur, par son fluide, qu'il infuse au patient, par ses bonnes intentions, tue ou noie le Mal en général. Il en résulte donc que, par la même occasion, il noie la variété, c'est-à-dire la maladie. Voilà tout le secret.

Sectes de l'Occultisme

A propos d'un scandale récemment arrivé à Berlin la *Kölnische Zeitung*, 22 décembre 1913, publie un article sur la « Christian Science ». Voici ce que dit le journal de Cologne :

Il y a quinze jours, dit-elle, les guérisseurs par la Prière ont encore fait parler d'eux à Berlin. Une actrice, nommée Nuscha Btuze se faisait soigner par un docteur pour une glycosurie, et sa guérison était presque certaine, quand elle se laissa endoctriner par des adeptes de la *Christian Science*, des *Gesundbeter*, comme on les nomme à Berlin. Elle interrompit son traitement, la maladie reprit son cours, et la pau-

vre actrice mourut. Ce décès a produit une grande sensation à Berlin, les *Gesundbeter* ont été vivement attaqués dans les journaux, qui ont réclamé des mesures de police ; les *Gesundbeter* se sont défendus par des publications diverses de leur comité de propagande.

Les *Gesundbeter* prétendent guérir par la prière non seulement les maladies, mais encore les blessures, les ulcères, etc. Leurs doctrines et leurs pratiques sont en opposition absolue avec l'esprit allemand ; ce sont des importations anglo-saxonnes, américaines pour préciser davantage. Aux Etats-Unis, la transition des spéculations mystiques les plus abstruses aux applications pratiques se fait brusquement, le charlatanisme aidant. Les *Christian Scientists* ont apparu à Berlin, il y a douze ou quinze ans, c'est-à-dire à une époque ou l'engouement pour les choses d'Amérique était général dans cette ville ; ils se sont multipliés dans la région occidentale de Berlin. En 1902, s'était déjà produit un petit scandale, mais il avait été bientôt oublié, comme le sera l'affaire de l'actrice, comme ce sont les incidents de la vie d'une grande ville capitale. La femme qui a causé la mort de Nuscha Butze habitait une région encore plus occidentale que Berlin, la rue de Trautenau, à Wilmersdorf.

Bien des gens soutiennent que le principe de la *Christian Science* est fort antique, et il est certain que les Puritains, entre autres, prétendaient trouver dans la Bible, dans le livre inspiré par excellence, les moyens de guérir les maladies de l'âme et celles du corps. Mais la *Christian Science* a son histoire bien distincte, et toute moderne. Elle doit son origine à une Américaine, Mistress Mary Baker Eddy, qui la fonda vers 1866. C'était une femme d'une grande force de volonté, et qui a bien pu déterminer ainsi chez des malades sensitifs une réaction salutaire ; elle avait d'ailleurs un certain talent d'organisation. Elle est morte, il y a deux ou trois ans, et quelques-uns de ses disciples refusent encore de croire à son décès. Sa Secte se répandit à Londres, et il y a moins de deux mois, la mort d'une enfant atteinte de diphtérie, et soignée par la méthode de la *Christian Science*, a donné lieu à des poursuites contre les parents. La Secte établie à Londres, s'installa dans une ancienne synagogue à Brompton-Road ; une salle de lecture y fut disposée, à côté d'une salle de réunion pour les *Christian Scientists*.

Le journal allemand conclut en disant que, si, par hasard, quelques malades survivent à ce traitement médico-mystique, il n'en faudra pas davantage pour en faire oublier au public ignorant les dangers et les insuccès.

— Le *Vorwärts*, de Berlin, journal officiel du parti socialiste en Allemagne, publie, dans son numéro du 15 décembre 1913, un article sur le même sujet, qui est signé Rev. Mukrich, membre du clergé de la « Christian Science ». Nous en extrayons les passages suivants, qui présentent seuls un caractère sérieux,

le reste n'est qu'une argumentation de parti politique présentée sous forme de plaisanterie germanique.

La mort de l'actrice de la Cour. Nuscha Butze, donne à la presse blasphématrice, soi-disant libérale, l'occasion de répandre de nouvelles calomnies, de lancer ses flèches empoisonnées et diaboliques contre une enfant croyante de notre Société. D'après les bruits qu'on fait courir, la personne qui avait la tâche d'obtenir la guérison par ses prières, Mme Elisabeth Husgen, se serait fait payer cinquante marks par consultation et aurait exigé qu'on ne recourût pas aux médecins. Nous devons opposer une dénégation absolue à ces assertions calomnieuses. S'il a plu au Seigneur de rappeler à lui la malade, il l'a fait dans sa sagesse infinie, dont nous autres mortels nous n'avons point à approfondir les décrets. En tout cas, la force d'esprit et de caractère qui restait à la malade n'était point suffisante pour que nous fussions en état de la relever et de la soutenir par nos prières, de sorte que toute aide médicale eût été inutile. Les propos calomniateurs que l'on répand sur notre pieuse congrégation ont, pour la plus grande part, leur origine dans la jalousie des médecins auxquels nous faisons concurrence.

Oui, la force de la prière est supérieure à celle des mixtures, à toute la science fragmentaire des docteurs et des professeurs. Avec notre science dans la guérison par la prière, nous ne faisons que pousser jusqu'à son extrême conséquence le principe de foi de toutes les confessions chrétiennes et même de toutes les religions.

— L'Agence *Roma*, 12 janvier 1914, publie aussi l'information suivante :

Naguère, nous parlions du cas d'une actrice de Berlin tombée victime d'une « Gesundbeterin », c'est-à-dire d'une personne de la secte de la « Christian Science » qui prétend guérir les gens par ses prières. Un nouveau cas s'est produit à Neukölln, près de Berlin. Il s'agit d'une escroquerie. — La « prieuse » fit d'étranges manipulations, avec un fil de laine qu'elle posa sur la tête de la malade, tout en murmurant des prières inintelligibles. Après cela, elle dit qu'il lui fallait enterrer ce fil avec tout l'argent des parents, douze marks. Ayant pris l'argent, « la prieuse » salua les trop crédules parents, et on ne la revit plus. Les victimes n'eurent que la ressource de porter plainte.

La superstition des « prieuses » a fait des progrès, même dans les milieux les plus cultivés qui ne voudraient pas accepter les « vieilleries » de la foi et de la piété catholique.

— Nous lisons dans un journal maçonnique américain :

A la séance de la Société des Mages du 3 décembre, le président F. Higgins a parlé d'un certain nombre de symboles maçonniques qu'il a rapprochés de la philosophie des anciens Egyptiens et des

Hébreux. La Société a pris ensuite la résolution de porter à deux par mois le nombre de ses réunions. La Société des Mages compte maintenant deux cents membres disséminés dans tous les Etats-Unis.

— La *Libre Parole*, 7 janvier 1914, publie l'information suivante :

Au dernier congrès des Monistes, tenu à Magdebourg, un des grands chefs du mouvement, Guillaume Ostwald, prononça un discours sur « le Monisme et la Civilisation », à la suite duquel fut décidée la création d'un village moniste. Les beaux jours du saint-simonisme et du fouriérisme revenaient. On acheta un terrain près d'Eisenberg (Saxe-Altenbourg), et on y établit une colonie moniste, que l'on baptisa, en langue *ido*, Unesma (la première).

Hélas ! ce fut aussi la dernière, car le *Journal des Monistes* annonce dans un de ses plus récents numéros, « que l'essai est fini, et que les associés se sont séparés d'un commun accord ». En fait de monisme, ce qui semble le plus *un*, là-dedans, c'est précisément le manque d'unité.

— Le *Devoir*, de Montréal, 12 décembre 1913, publie l'information suivante à propos d'un crime rituel commis par les membres de la secte molochiste des Vaudoux.

La Havane, 12. — Quatorze personnes, tant noires que blanches, ont été arrêtées dernièrement pour crime en rapport avec les pratiques de Vaudoux, dans la province de Matanzas. Elles sont accusées d'avoir sacrifié une petite fille de six ans.

La police fait une enquête sur ces pratiques qu'on dit s'être multipliées depuis quelques années. Les tribunaux ont aussi commencé une campagne contre les Vaudoux, et l'indignation du peuple est grande.

On attribue beaucoup de crimes à cette ténébreuse association, comme le meurtre d'Eugénia Hernandez, à Artemisa, ceux d'un petit garçon à Pedro Belacourt, de petites filles à Alacranes, à Recreo et à Vedado.

L'assassinat de la petite Zoila, à Vedado, a été commis par Bocu, sorcier bien connu, qui a été exécuté. Les assassins d'Alacranes ont été emprisonnés pour la vie, mais quelques-uns ont reçu leur pardon.

Spiritisme

M. C. de Vesme, rédacteur en chef des *Annales des Sciences Psychiques*, écrit, dans le numéro de novembre et décembre 1913 de cette Revue, p. 366, sous le titre « L'honnêteté dans les polémiques » :

Depuis quelque temps, une Revue cléricale dont le titre est : *Revue Internationale des Sociétés secrètes*, s'occupe de la Société Universelle d'Etudes Psychiques, qui, pourtant ne touche jamais aux questions religieuses, en tâchant de la faire passer pour une Société secrète, travaillant pour le diable. Je n'ai jamais cru devoir m'occuper de ces absurdités. Mais, voici que, dans son dernier numéro, en citant ce que j'avais écrit, l'année dernière, au sujet du médium Carancini, elle me fait dire : « En ces conditions, il NE me semble PAS excessif de dire que nous sommes sûrs de notre fait et que le médium romain a définitivement triomphé de l'épreuve à laquelle il avait été soumis ».

Or, les deux mots que je viens de reproduire en caractères noirs ont été tout simplement ajoutés par la *Revue Internationale des Sociétés secrètes*. C'est vraiment un peu trop fort. Que deviendrons-nous, si nous laissons passer de pareils systèmes sans protester ?

M. de Vesme a, en partie, raison, le sens de sa phrase a été dénaturé par une coquille malheureuse dont je suis aussi, si ce n'est plus, contrarié que lui, et pour laquelle je lui fais toutes mes excuses. Mais, ceci dit, il a tort de vouloir transformer une erreur matérielle de copiste ou de compositeur — je n'ai plus sous la main les épreuves et la copie qui permettrait de constater d'où elle provient — en un système. Et si M. de Vesme avait bien voulu se reporter aux documents, il aurait pu constater lui-même que cette regrettable erreur n'était pas le fait du rédacteur de l'article.

En effet, la phrase incriminée a été citée avec la faute relevée par M. de Vesme dans le n° de la Revue du 5 novembre 1913, p. 4144, mais elle était précédée de la note suivante :

Nous croyons devoir placer en regard des déclarations actuelles de M. de Vesme, celles qu'il a faites dans le numéro des *Annales des Sciences Psychiques* de septembre 1912, telles que nous les avons reproduites dans la Revue du 5 août 1913, p. 2766, d'après M. Durville.

Et si, avant de nous accuser de manquer d'honnêteté dans la polémique, M. de Vesme s'était reporté au n° du 5 août 1913, p. 2766, il aurait constaté, à la dernière ligne de la page, que sa phrase était correctement reproduite sans les mots *ne* et *pas*. Elle n'a donc pas été systématiquement dénaturée, mais nous avons été victime, comme lui, pendant la transposition du numéro du 5 août à celui du 5 novembre, d'une de ces erreurs matérielles que connaissent bien tous ceux qui livrent leur pensée à l'impression, et comme la phrase dénaturée restait correcte, en elle-même, la faute nous a échappé à la correction toujours hâtive des épreuves. J'espère que ces loyales explications donneront

satisfaction à M. de Vesme, et qu'il voudra bien reconnaître que son jugement à notre égard a été un peu prompt.

J'ajouterai que sa première observation est beaucoup moins fondée encore.

Si nous suivons, en effet, avec grand intérêt les travaux publiés par les *Annales des Sciences psychiques*, nous n'avons jamais dit que la Société universelle d'études psychiques était une « Société secrète, travaillant pour le diable ». Ici, M. de Vesme n'a pas dénaturé un texte, il l'a inventé de toutes pièces pour nous faire un procès de tendance.

Jusqu'ici, j'ai beaucoup plus rencontré la supercherie humaine, que l'action surnaturelle dans les faits spirites et occultes, et la « Société universelle d'Etudes psychiques » ne travaille pas plus pour le diable que pour les fraudeurs, mais comme tous ceux qui, de bonne foi, s'occupent de spiritisme et d'occultisme, elle est certainement victime des deux, et surtout de ces derniers.

— Nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion d'entretenir les lecteurs de la Revue des théories malpropres de M. Le Chevalier Le Clément de Saint-Marcq [1]. M. Herman Boulenger, dont nous avons déjà reproduit un article au mois de novembre dernier, publie les documents suivants dans *Le Catholique*, vaillante et sympathique revue de Belgique, numéro de décembre 1913, p. 52.

Nous recevons la lettre suivante :

Romescamps (Oise-France) 6-XI-1913.

Monsieur le Directeur,

En écrivant à M. le Chevalier Le Clément de Saint-Marcq, à la date du 6 août, une lettre particulière, je ne pouvais supposer qu'il la publierait sans mon consentement. Il a cru pouvoir s'affranchir de cette règle de simple convenance et je ne lui en ferai pas un crime.

Mais où il a dépassé la mesure, c'est en détachant une phrase du contexte, et en lui donnant, dans *Le Catholique*, une acception toute différente de ce qu'elle comporte.

La phrase est celle-ci :

« Votre thèse repose sur une vérité primordiale que vous avez été le premier, à ma connaissance, à signaler au grand public ».

Ainsi présentée, la phrase paraît approuver la thèse soutenue par M. le Chevalier de Saint-Marcq. Il importe essentiellement que toute équivoque disparaisse.

Quelle est cette vérité primordiale ?

1. Voir particulièrement numéros 5 août 1913, p. 2773 ; 5 septembre, p. 3137 ; 5 octobre, p. 3609 ; 5 novembre, pp. 4077 et 4124, 5 janvier 1914, p. 179.

Les catholiques prétendent que, dans l'Eucharistie, c'est le corps même du Christ, né de la Vierge Marie et crucifié, qui est présent sous les apparences du pain et du vin.

M. le Chevalier de Saint-Marcq dit : Non, et, à mon avis, il a raison. Le Christ ne pouvait pas prétendre y mettre son corps, crucifié surtout, puisque l'institution du Sacrement a précédé le crucifiement.

Le Christ est présent dans l'Eucharistie par le principe vital qui s'est incarné dans la Vierge : c'est ce que M. le Chevalier de Saint-Marcq a été le premier, à ma connaissance, à signaler au grand public, et ce que j'appelle une *vérité primordiale* [1].

Sur ce point, nous sommes d'accord ; mais là se borne la coïncidence de nos idées. Un abîme ensuite nous sépare. M. de Saint-Marcq fait intervenir un élément [2] humain, et moi un élément spirituel avec toute la portée que saint Paul attribue à ce mot (*I Corinth. XV*, 44) ; de sorte que nous sommes aux antipodes l'un de l'autre.

M. Le Chevalier de Saint-Marcq a donc eu tort de mettre dans votre journal :

« UNE CONFIRMATION FORMIDABLE, et de me présenter dans le *Catholique*, comme un de ses adhérents. Je suis, au contraire, sur ce point, son adversaire déclaré, ainsi que le témoigne la réfutation que j'ai faite de sa petite brochure [3].

J'envoie cette lettre de rectification au *Sincériste* et au *Catholique*, et j'aime à croire, Monsieur le Directeur, qu'en ce qui vous concerne, vous ne ferez aucune difficulté, à la publier dans votre plus prochain numéro.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'hommage de mon respect.

Abbé J.-A. PETIT.

P.-S. — Au cours de la dissertation, M. le Chevalier de Saint-Marcq écrit : « M. Petit s'est imaginé que J.-C. était corporellement supérieur aux autres hommes ». Mais oui, et il se l'imaginera toujours, tant qu'un autre n'aura pas fait tant de prodiges et ne se sera pas transfiguré.

Abbé J.-A.-P.

Quelques remarques s'imposent.

M. Le Clément, dans sa lettre publiée ici-même en octobre [4], se prévalait de l'*adhésion* d'un prêtre catholique encore en exercice.

Nous voyons aujourd'hui ce qui reste de cette double affirmation.

D'abord, les opinions de ce prêtre vénérable, sont si indépendantes, que l'étiquette de prêtre catholique encore en exercice, s'y applique peut-être assez malaisément.

1. M. l'abbé J. A. Petit, met vraiment beaucoup de bonne volonté pour trouver cela dans les élucubrations de M. Le Clément, pour qui Jésus n'est qu'un homme.
Je me permettrai humblement de faire remarquer à M. l'Abbé Petit, que Notre Seigneur n'a pas dit : « Ceci est mon principe vital » ou « ceci est l'Esprit-Saint » mais « *Ceci est mon corps* » H. B.

2. Humanum semen.

3. Cette réfutation fut publiée dans « *la Vie nouvelle* » de Beauvais.

4. Nous donnons ci-dessous le texte de cette lettre. N. D. L. R.

Mais ceci est un point secondaire ! Ce qui est *capital*, c'est que, loin d'adhérer à la doctrine en question, il la *combat* et la *réfute !*

Il le fait, il est vrai, avec tout le tact et toute la délicatesse d'un homme bien élevé. C'est, peut-être, ce qui a induit M. Le Clément à abuser de la situation.

Quant à ce qui concerne la question de la Société théosophique, après examen des sources que m'a signalées M. Le Clément, je n'ai rien à *retrancher*, ni à *ajouter* à l'exposé que j'ai donné.

Je constate, malheureusement une fois de plus, que, fidèle à ce procédé cher à beaucoup d'adeptes de l' « *ésotérisme* » — procédé par lequel on interprète les textes de manière à leur faire dire précisément le contraire de ce qu'ils disent, — M. Le Clément prend quelques mots dans une phrase, remplace le mot « by » par le mot « with », et adapte ainsi le passage à l'idée qui l'*obsède*.

Le texte exact est celui-ci :

« He had been entrusted with the work of training theosophical aspirants by the superhuman beings who were the real leaders of the theosophists». (*Times*, 8 mai 1913).

Ce passage n'a, comme on le voit, *aucun rapport* avec ce que M. Le Clément prétend y trouver ! Mais cela ne change rien au cas de l'inculpé de Madras.

Pour terminer cette histoire scabreuse, où le lecteur un peu au courant des données de la théologie mystique, a pu reconnaître dans les choses qui lui ont été révélées, les caractères traditionnels de l'action diabolique, voici une lettre que Monseigneur Ladeuze, recteur de l'Université de Louvain, a adressée, le 19 avril 1913, à la *Revue spirite belge :*

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE
DE
LOUVAIN.

Louvain, 19 *avril* 1913.

Monsieur le Directeur-Editeur de la *Revue Spirite Belge*,

On me communique votre numéro du 1er mars 1913 où il est fait allusion à un passage de la brochure l'*Eucharistie* lancée par M. Le Clément de Saint-Marcq, dans lequel celui-ci cite un de mes ouvrages pour prouver l'existence des pratiques immondes qui constitueraient le Sacrement Eucharistique.

Je ne m'abaisserai pas jusqu'à entrer en discussion avec M. Le Clément de Saint-Marcq sur un sujet aussi ignoble, je vous prie seulement, Monsieur le Directeur, de signaler à vos lecteurs, en insérant la présente lettre, conformément à la loi, que, pour interpréter mon texte comme le fait M. Le Clément de Saint-Marcq, il faut, ou bien être de mauvaise foi, ou bien ignorer la langue latine au point de n'en rien connaître.

L'auteur me fait dire, par exemple (je choisis cet exemple parce qu'il est possible d'en parler sans se salir. L'auteur n'introduisant pas ici dans mes paroles la théorie nauséabonde en question.) « Le mensonge ne peut jamais être permis, *si ce n'est pour éviter les plus grands maux temporels.* » J'ai dit, en réalité, dans le passage visé : « Le mensonge ne peut jamais être permis, *pas même* pour éviter les plus grands maux, temporels. »

Voici le texte latin : « ***Dicendum est illud nunquam, ne ad maxima quidem temporalia mala vitanda, fieri posse licitum*** ».

Un élève de quatrième latine ne pourrait pas se méprendre sur le sens de ce texte.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de ma considération distinguée.

P. Ladeuze.
Rect. Univ.

Seront donc bien naïfs, pour ne pas dire plus, ceux qui, après la lecture de cette lettre, ajouteront encore quelque crédit aux affirmations exégétiques du Chevalier.

Les spirites se sont émus du bruit fait autour du pamphlet l' « ***Eucharistie*** », où, à côté de la duplicité que j'ai signalée, règne dans toute sa haine sectaire, cet esprit anticlérical qui est la... gloire de la Maçonnerie ! Les disciples d'Allan Kardec désavouent enfin ces théories et pratiques qui relèvent de la plus basse sorcellerie !

M. Le Clément a été obligé d'abandonner la présidence de la Fédération spirite belge.

Il a fondé un petit groupe adhérant à ses théories.

Souhaitons qu'il ne le convertisse pas à leur ***pratique !*** Ce ne serait pas un fait nouveau.

La Maçonnerie s'est-elle émue jusqu'à présent de posséder en son sein un exégète aussi extraordinaire ? Je ne sais. Mais comme il déclare que sa doctrine est aussi le secret de la secte — et ma foi, si je ne connaissais ses procédés de documentation, je pourrais croire qu'il est fort bien placé pour le savoir, — sa présence y est terriblement compromettante, surtout pour ceux de ses membres qui se sont élevés publiquement contre de telles aberrations. Herman Boulenger.

Voici le texte de la lettre à laquelle il est fait allusion plus haut. Elle a paru dans le *Catholique*, octobre 1913, p. 356 :

Monsieur le directeur,

Votre revue « Le Catholique » porte en son numéro d'août un article où je suis personnellement cité et au sujet duquel je crois devoir mettre quelques observations sous les yeux de vos lecteurs.

Veuillez, je vous prie et vous en requiers au besoin, insérer conformément à la loi dans votre plus prochain numéro, la présente réponse.

L'auteur de l'article, M. H. Boulenger, est théosophe, m'a-t-on dit ; or, un procès récent qui s'est déroulé à Madras a découvert que les pratiques que je signale dans ma brochure *l'Eucharistie* sont en vigueur dans la société théosophique et qu'on les applique précisément en vue de mettre les élèves théosophistes en relation *avec les êtres surhumains qui sont leurs véritables guides* (textuel).

M. Boulenger a bien tort de lancer inconsidérément en l'air, une suspicion de mauvaise foi ; ayez donc l'obligeance de lui passer un miroir.

On trouve étonnante mon opinion sur Jésus-Christ, parce que je déclare qu'il a joué un rôle gigantesque dans l'histoire de l'humanité ; cette affirmation serait-elle vraiment paradoxale ?

En faisant connaître, d'autre part, en ce moment, le fond obscur des mystères, je pense être d'accord avec le plan providentiel du monde, avec les intentions profondes de Jésus-Christ lui-même, avec l'esprit prophétique dont l'inspiration magnifique ennoblit et soutient l'unité de la Bible, depuis les premières pages de la Genèse jusqu'aux derniers versets de l'Apocalypse.

Mes dires ne sont pas ceux d'un isolé.

J'ai rencontré de nombreuses adhésions aussi bien parmi les spirites que parmi les libres-penseurs et même parmi les hommes de religion.

Je me bornerai à vous citer ce que m'a écrit, à ce sujet, il y a quelques jours, un *prêtre catholique*, encore en exercice, dont je tiens le nom à votre disposition :

« VOTRE THÈSE REPOSE SUR UNE VÉRITÉ PRIMORDIALE QUE VOUS AVEZ ÉTÉ LE PREMIER, A MA CONNAISSANCE A SIGNALER AU GRAND PUBLIC ».

Recevez, je vous prie, mes salutations sincères.

Chevalier LE CLÉMENT DE SAINT-MARCQ.

On voit combien nous avons eu raison en nous refusant à insérer dans notre numéro du 5 novembre 1913 (p. 2414), la partie de la lettre où M. Le Clément de Saint-Marcq mettait un tiers en cause.

Nous ajouterons encore un mot : M. Le Clément de Saint-Marcq présente M. Herman Boulenger comme un théosophe. Or, voici comment cet écrivain catholique termine une étude parue dans *Le Catholique*, août 1912, dans laquelle il a remarquablement combattu et réfuté les prétentions et les doctrines de la secte :

Je m'estimerai trop heureux si ces pages pouvaient éclairer quelqu'âme inconnue qui serait tombée sous l'emprise de ces doctrines, ayant quelquefois un attrait spécial pour les esprits dégoûtés du matérialisme athée, qui n'ont pas la *force*, ni l'humilité nécessaires pour se tourner résolument vers la LUMIÈRE UNIQUE !

Disons encore autre chose,— je regrette de parler de moi,— c'est que, si le succès de mes ouvrages est un sujet de joie pour les adeptes sincères, il est pour quelques-uns un crève-cœur : le crédit que ce succès me donne les offusque.

— La *Revue Spirite*, décembre 1913, commence la publication des lettres reçues par ALLAN KARDEC et des réponses faites par lui à ses correspondants.

De la première lettre adressée à M. E. Jaubert, vice-président du tribunal civil de Carcassonne, nous extrayons le passage suisuivant où Allan Kardec annonce sa réincarnation :

Ce ne sont pas de vrais spirites, direz-vous ; d'accord ; mais il veulent en avoir l'apparence. Ils jalousent ma position ! Je voudrais les voir à ma place, travaillant sans trève ni répit, accablé par la fatigue et les veilles, l'esprit toujours tendu, l'œil constamment sur tous les points de l'horizon pour épier les fluctuations du grand mouvement, afin de diriger ma barque en conséquence et la conduire plus sûrement au port, et cela sans pouvoir même prendre le repos qui serait nécessaire à ma santé. Au moins le marin, une fois au port, se repose ; pour moi, le port est dans l'autre monde.

Mais ce ne sera pas encore le repos, car, après avoir puisé de nouvelles forces et reçu de nouvelles instructions, je ne tarderai pas, m'a-t-on dit, à revenir pour continuer l'œuvre à laquelle mon âge ne me permet pas de donner la dernière main. Je sème ; plus tard, il faudra surveiller la moisson.

Cependant, quelque dure que soit ma tâche actuelle, je ne m'en plains pas. Tout ce que je demande à Dieu et aux bons esprits, c'est de me donner les forces physiques nécessaires pour aller jusqu'au bout...

Oui, ma correspondance sera un jour, après moi, une chose bien curieuse ! Ce sera le plus vaste et le plus lumineux répertoire de l'histoire du spiritisme moderne pour les hommes et pour les choses : c'est le tableau le plus vrai du mouvement régénérateur qui s'opère, et la preuve la plus palpable de sa marche irrésistible, car l'on y voit la semence germer depuis la cour du prince jusqu'à la cabane du prolétaire, depuis le savant jusqu'à l'ignorant, depuis le musulman et l'Indou adorateur du feu, jusqu'au Chrétien ; depuis les steppes du Tartare jusqu'aux terres de la civilisation la plus raffinée. Partout se propagent l'agitation et l'effervescence précurseurs des grandes transformations. Voilà ce qu'il m'est donné de voir, non par les yeux de l'illuminisme, mais par les preuves écrites que j'ai dans la main. En présence de ce spectacle grandiose, qu'ils paraissent petits ceux qui prétendent lutter contre le torrent et s'opposer aux volontés de l'Eternel ! On comprendra la force et les encouragements que j'ai dû y puiser et on ne s'étonnera pas de mon indifférence pour les bâtons que l'on me jette à la traverse...

Et, pour essayer de justifier cette prédiction, les spirites publient la correspondance de leur maître. Nous verrons si elle répond à ces promesses.

M. Paul Bordier qui se fait l'éditeur de ces lettres, dit dans le commentaire dont il les accompagne :

Allan Kardec nous fait entrevoir combien sa mission est rendue difficile par tous ceux qui essaient de contrecarrer ses efforts généreux, il nous fait espérer le développement du Spiritisme.

A plus d'un demi-siècle de distance, cette lettre nous prouve qu'il a prévu la diffusion de la doctrine, tout en nous montrant les obstacles nombreux auxquels viendront se heurter beaucoup de spirites.

En effet, le défaut d'humilité, le désir d'avoir la prépondérance lancent bien des adeptes dans la mauvaise voie, et l'union entre tous les spirites reste

malheureusement, à l'heure actuelle, des plus problématique, chacun voulant trop souvent dominer sur son voisin.

— M. JEAN BÉZIAT écrit, dans le *Fraterniste*, nº 160, 19 décembre 1913 :

Il faut que demain le Spiritisme Religion cède la place au Spiritisme Science.

Quelle différence sérieuse peut-il bien y avoir entre ces deux formes d'erreur. Les pieds de table sont-ils religieux ou scientifiques et les planchettes à billes sont-elles scientifiques ou religieuses ? Mystère et Psychose !

— Nous extrayons les lignes suivantes d'un article paru dans *la Dépêche de Toulouse*, sous le titre « le Tango des Tables » et reproduit par le *Fraterniste*, nº 160, 19 décembre 1913. Il s'agit d'une séance donnée le 11 novembre par Mme Demange et M. Girod, le secrétaire de *la Vie Mystérieuse :*

La lumière s'éteignit. Alors, on entendit le médium gémir et se plaindre ; puis, tout à coup, une voix rude et grossière éclata. C'était « Marianne », l'esprit, ou, si vous voulez, la personnalité seconde qui se révélait à nous par l'organe du médium endormi. « Bonsoir, tout le monde ! » Et nous répondîmes tous : « Bonsoir ! » Puérile et mal élevée, Marianne plaisanta, puis cria, et la table, dans la nuit, fit un bond. Elle retomba sur le crâne.

On donne la lumière,et il y eut un instant de grande attention. Mais un des contrôleurs du médium, celui de droite, déclara qu'il avait eu l'impression qu'un bras était venu du dehors saisir la table pour la faire sauter pardessus son cadre de toile.

On fait encore une fois l'obscurité. Marianne cria : « Me re-v'là ! » et rugit de nouvelles plaisanteries. Soudain, un éclair de magnésium aveugle tout le monde,et,au même instant, frôlant ma main, la table vient se poser délicatement, cette fois,sur les genoux de mon voisin le docteur.

C'est M. Girod qui vient, avec un rare bonheur, de photographier la table au moment précis où elle effectuait son steeple-chase. On s'étonne un peu, à vrai dire, de ce synchronisme. Mais c'est là, évidemment, le fait du hasard.

Quelqu'un fait alors remarquer que,si l'on couchait la table par terre, au fond du cadre, il serait impossible de la prendre du dehors pour la rejeter ensuite. On suit ce conseil et on attend. Mais la table, couchée par terre, ne dit rien du tout à Marianne qui demande à grands cris qu'on passe à un autre genre d'exercices.

Cette fois, c'est un tambourin, qui doit monter le long des pieds de la table. Mais on nous explique que l'expérience ne peut pas se faire avec le dispositif précédent, car « la toile ne laisse pas assez passer le fluide ». Il faut remplacer le cadre de bois et de toile par un filet. Le fluide passe ainsi à travers les mailles.

Tout s'éteint encore une fois. « Marianne » assure que l'un de nous est éleveur de volailles et lui réclame des poules pour faire du fricot. C'est à peine au milieu des rires, si l'on a remarqué que le tambourin a dansé tout seul, le long du pied de la table, au centre du filet.

On fait silence, mais le phénomène est déjà terminé. On remet alors le tambourin en place, et le même prodige s'accomplit cinq ou six fois de suite, mais toujours, hélas ! au moment où les bons mots de Marianne détournent quelque peu l'attention.

Chaque fois aussi, il faut remettre le tambourin exactement dans la même position, sans quoi le fluide n'agit pas.

On remarque toujours la même chose dans ces expériences : puérilité et manœuvres pour détourner d'une manière ou d'autre l'attention. En outre, chaque fois qu'on modifie les conditions expérimentales demandées par le médium ou ses amis, les phénomènes cessent de se produire.

— M. L. Chevreuil écrit dans la *Revue Spirite*, décembre 1913, p. 798.

Qu'importent les objections de ceux qui viennent nous conter leurs mésaventures expérimentales ? Mauvais médiums, mauvais expérimentateurs ne prouveront jamais rien contre les bons, contre cette phalange imposante de témoins honorables et de savants incontestés. Des expériences, qui ont pour but de démontrer que l'âme peut momentanément se séparer du corps, ne seront jamais vulgaires. La preuve expérimentale est plus forte que la foi ; la démonstration scientifique est bien supérieure à la révélation ; l'action subtile de l'âme, constatée par la physique ou la chimie, vaut plus que les mille arguments philosophiques qui nous conseillent d'avoir foi dans l'ensemble de l'Univers.

Qu'est-ce que la foi dans l'ensemble de l'Univers ? Quoi qu'il en soit, le malheur, pour la thèse spirite est que, jusqu'ici du moins, la chimie et la physique sont restées muettes, sur les esprits des séances médiumniques et que les expériences scientifiques ont surtout démontré l'habileté des fraudeurs et la fréquence de leurs supercheries.

— Nous avons parlé, dans notre numéro du 5 janvier, de la discussion soulevée par les expériences de Mme Juliette Alexandre-Bisson avec le médium Eva C... De nouveaux documents sont venus donner une tournure particulièrement intéressante à la question. Ils s'agirait, en effet, simplement de vulgaires fraudes.

Avant d'exposer les phases de la discussion, nous croyons utile de mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques passages d'un

article sur le livre de Mme J. Alexandre-Bisson paru sous la signature de M. C. V. dans un organe très sérieux, les *Annales des Sciences Psychiques*, novembre et décembre 1913, p. 329.

Ce volume était attendu depuis deux ou trois ans déjà, par les initiés, comme devant prendre une place proéminente parmi les événements les plus intéressants et les plus sensationnels qui se soient jamais produits dans le domaine des sciences métapsychiques. Bien qu'un certain secret ait entouré, dès le début, les expériences dont il donne le récit, — comme un assez grand nombre d'expérimentateurs avaient été invités successivement aux séances et comme quelques indiscrétions avaient même paru dans des journaux parisiens, — on peut dire que bien peu de personnes s'occupant de métapsychisme ignoraient, au moins à Paris, qu'un mystérieux médium, soustrait au regard des profanes par des expérimentateurs avisés et prudents, était étudié dans l'ombre d'un laboratoire scientifique, où il développait des phénomènes déroutants de matérialisation...

L'ouvrage de Mme Bisson s'honore d'une Préface du Dr J. Maxwell, substitut du Procureur général à Paris. Ce dernier [1] n'a pas assisté aux expériences de l'auteur : il ne s'agit donc aucunement pour lui d'y apporter l'appui de son témoignage personnel ; mais il rend hommage à l'honorabilité des expérimentateurs, à leur bonne foi, à leur souci d'observer, dans les meilleures conditions possibles, les phénomènes relatés, phénomènes dont la possibilité est loin d'être admise.

Il estime d'ailleurs, que les meilleurs témoins sont les photographies, qui justifient de la manière la plus complète la réalité objective des phénomènes observés et que les observateurs n'ont pas eu d'hallucination, ni d'illusion...

Ces mystérieux problèmes biologiques soulèvent — comme le fait observer M. Maxwell — des questions nombreuses et importantes : l'origine de la vie, la génération spontanée, les lois morphologiques des manifestations vitales, l'unité fondamentale de l'énergie dont elles sont l'une des formes, peut-être même la persistance de centres d'énergie individuelle au-delà de la destruction du corps...

Il importe de noter que le médium, Mlle Eva C... s'est toujours prêtée aux exigences sévères des expérimentateurs, ce qui est d'autant plus méritoire chez une jeune fille du monde qui n'est pas un médium professionnel...

Mme Bisson n'est pas sans constater que les phénomènes ont souvent un caractère équivoque : ombres fausses, apparence de dessins, semblants de déchirures, impressions de plis ou de papier, absence de modelé dans beaucoup d'épreuves. « Assurément, — dit-elle, — cette apparence suspecte est déconcertante et elle est faite pour surprendre ceux qui sont arrivés à avoir la conviction de l'authenticité du phénomène. Il y a là un problème du plus haut intérêt, car il soulève des difficultés dont certains éléments sont accessibles à la discussion [2] ».

1. Je suppose qu'il s'agit de M. Maxwell et non du Procureur général.
2. *Les Phénomènes dits de Matérialisation*. Etude expérimentale par Mme Juliette Alexandre-Bisson. Préface du Dr J. Maxwell. 165 figures et 36 planches. Félix Alcan, Paris.

Ces étranges particularités qui n'ont pas échappé à Mme Bisson, elle-même, ont frappé d'autres personnes, familiarisées depuis longtemps avec ce genre d'expériences.

Et nous lisons dans le *Matin*, 26 décembre 1913, sous le titre « Comment on identifie les fantômes ? » le résultat des recherches qui ont été faites. Voici les principaux passages de cet article :

Les « matérialisations » réalisées grâce à Mlle Eva émurent grandement Munich et l'Allemagne. Et, aujourd'hui encore, les savants et la presse d'Outre-Rhin polémiquent, avec la plus sereine gravité, autour des fantastiques « apparitions » dont le docteur baron von Schrenck a pu dire, avec toute son autorité, d'hypnologiste célèbre, qu'elles étaient « les résultats d'observations invraisemblables et cependant authentiques »...

Les frères Durville, qui sont des spirites, mais des spirites scientifiques, donc ennemis de la fraude, s'attelèrent au problème. L'été dernier, déjà, ils avaient démasqué Carancini, le médium aux mains agiles ; ils viennent, aujourd'hui, d'identifier de plaisante façon les fantômes de papier.

C'est une de leurs collaboratrices, Mlle Berthe Barklay, qui, pour le ***Psychic Magazine***, a inauguré cette nouvelle application de la méthode Bertillon. Patiemment, minutieusement, apportant dans son travail un entêtement de policier, elle a compulsé maints dossiers, feuilleté cent journaux, manipulé photos et gravures, assiégé les bibliothèques et détaillé les richesses du Louvre. Elle nous a elle-même exposé, ainsi qu'il suit, le résultat de ses investigations.

— Certes, nous a dit en souriant spirituellement Mlle Berthe Barklay, je ne mets aucunement en doute la loyauté de conviction de Mme Juliette-Alexandre Bisson. Sa bonne foi est parfaite et son seul tort est d'avoir cru. Mais il est de l'intérêt du psychisme de ne pas laisser s'accréditer plus longtemps une légende aînée de la supercherie, et qui a puisé sa force dans les attestations du docteur von Schrenck, de Munich, et de l'avocat général Maxwell. De tels personnages sont de puissants parrains, des parrains qui ont de l'autorité morale. Il importe donc de se défendre contre la fraude, lorsque ses conséquences prennent de telles proportions que les savants eux-mêmes en deviennent les premières dupes.

« J'ai donc identifié quelques-uns des fantômes dont la photographie nous a livré l'image.

« J'avais remarqué, dans le livre de Mme Bisson, la figure 129-121, qui représente un visage de femme. Sur le cliché, un mot mystérieux, le mot « Miro », apparaissait nettement. Que signifiait-il ? On le demanda au médium, qui ne sut trop l'expliquer. Mais le lendemain, Mlle Eva avait découvert un moyen original de sortir de son embarras.

« — Les visages, dit-elle, se voient comme dans un miroir. La petite — qui est la personnalité seconde, le double de Mlle Eva — t'a montré le mot « miroir ». Juliette, comprends-tu ? Miroir... Elle se voit comme dans un miroir ; c'est pourquoi elle est heureuse de se montrer à vous ; en même temps, elle a la joie de se voir ».

« Ce ténébreux commentaire fut pour moi un trait de lumière. Miroir ?... C'était le *Miroir*, parbleu ! Le *Miroir*, magazine illustré, dont la page de couverture reproduit, grandeur nature, les portraits des célébrités du jour. Et les fantômes étaient, eux aussi, de taille humaine ! Et ils n'apparaissaient qu'un à un ! Et en confrontant les dates, je vis que celles des expériences suivaient généralement de très près celles de la publication du journal.

« Les apparitions étaient photographiées de l'extérieur et de l'intérieur du cabinet médiumnique. L'appareil braqué à l'extérieur, c'est-à-dire du côté des assistants, avait donc surpris les traits d'un fantôme qui n'était autre — je l'ai trouvé depuis — que la charmante artiste Monna Delza, tandis que l'appareil, braqué à l'intérieur, derrière le médium, avait fixé, le haut de la page, liée, le titre même du journal le *Miroir*.

« J'étais éclairée désormais : les fantômes étaient en papier. Il restait à mettre un nom sur chaque physionomie, et ce fut là travail de bénédictin. Vous pensez bien, en effet, que Mlle Eva faisait subir de sérieuses retouches aux portraits qu'elle présentait à son cercle de crédules comme des habitants heureux de l'au delà. Elle maquillait — assez grossièrement — toutes les photographies dont elle avait besoin pour créer des fantômes. Un glabre devenait barbu, un homme grisonnant voyait rajeunir son système pileux. Un front large et découvert se rétrécissait, et comme le fusain a été inventé pour quelque chose, quelques traits rapides, quelques hachures, modifiant les lignes générales des originaux, faisaient d'un svelte un replet, ou inversement.

« Mais il est des détails qui échappent. Et puis, pourquoi tant de précautions pour « finir » un fantôme qui n'apparaîtra qu'une seconde dans l'éblouissement du magnésium ? Mlle Eva négligea certaines déformations.

« Je vais maintenant, pour achever de vous convaincre, vous donner quelques noms de fantômes. Voici — à tout seigneur, tout honneur — M. Raymond Poincaré, notre si vivant, si alerte président de la République. On a modifié la coiffure, teint les cheveux, allongé la barbe, mais comparez le portrait du *Miroir* et l'image du fantôme : identité absolue dans les plis et les ombres de la cravate. La grande rayure du bas, le pli creux sur le côté droit, le revers de l'habit, la marque du faux-col, le pli de la cravate, le dessin de la paupière, la vivacité de l'œil clair, tout y est et tout concorde. Mme Bisson reconnut en lui l'image du défunt romancier, son mari : c'était M. Poincaré, photographié au lendemain du congrès.

« Le président Wilson, ce sont les figures 92, 142, 150, 149, 156. Même coupe de visage, même nez qui dévie légèrement, même dessin de l'arcade sourcilière,' mêmes lèvres minces, même contour de l'épingle de cravate, même faux-col rond, même cravate que dans le portrait du *Miroir* du 21 avril 1912. Le crayon a seulement ajouté un monocle, qui ne tient d'ailleurs pas dans la cavité de l'œil, et une moustache mal plantée.

« Il me serait facile de multiplier les exemples à l'infini. Ici, ne reconnaissez-vous pas Monna Delza ? Cette tête d'homme accrochée à une portière, n'est-ce pas un Paul Deschanel affublé d'une barbe noire ? Et voici Mlle Faber, du Français, et sa camarade, Mlle Leconte, tour à tour bigote, vieille fille et jockey. Ce grand fantôme drapé de blanc, dont le *Matin* a récemment

reproduit l'impressionnante image, c'est Ferdinand de Bulgarie, hâve, amaigri, décharné, presque flottant dans son peplum sali de hachures maladroites. Ah ! le crayon de Mlle Eva !...

« Et voilà comment on « matérialise » des vivants, comment on fait des fantômes ! Un morceau de papier, une grande photographie, un crayon, quatre épingles et une tenture dans une salle obscure — et le tour est joué !

« Il en est de même pour la « matière issue du nombril du médium ». Cette matière énigmatique se meut par une ficelle très visible sur les clichés et que Mlle Eva actionne elle-même. Un mouchoir blanc sur le fond sombre de son sarrau simule sa main bien immobile, sa main qui, dans le dos, tire sur le fil.

« Je me réserve d'apporter incessamment cette preuve de l'autre supercherie, comme je me promets bien d'indiquer la cachette — ô combien facile ! — où Mlle Eva dissimule ses fantômes avant d'être seule avec eux dans le noir du cabinet médiumnique. Evidemment, ce n'est pas sur elle, mais, croyez-moi, ils sont là, et bien là, avant que commence la séance ».

Ainsi parla, très sûre d'elle-même, et documents probants en main, Mme Berthe Barklay.

La gracieuse jeune femme a soufflé sur les fantômes et des feuilles de papier se sont envolées.

Encore une légende qui s'en va !

Croire que les spirites se tiendraient pour battus seraient bien mal les connaître. Ils ont trouvé une explication qui n'est pas banale. On a photographié des « projections de pensée » de Mlle Eva C... C'est du moins ce que déclare Mme Bisson dans sa réponse, publiée par le *Matin* du 27 décembre 1913 :

« Ce détective amateur, grâce à son « entêtement de policier », a retrouvé dans certaines des photographies prises par moi où mes collaborateurs, le visage de personnalités connues, très connues même.

« Quoi d'étonnant à cela, et qu'est-ce que cela prouve ? Comme je le dis plus haut, il est fort possible que les phénomènes dits de matérialisation soient des manifestations d'ordre physiologique que la médecine ne connaît pas encore. Il est fort possible que les images apparues et photographiées soient le résultat d'une projection de la pensée, comme le croient nombre d'auteurs et non des moindres, parmi lesquels le professeur Richet (théorie de l'ectoplasme). Il serait peut-être explicable alors que les images obtenues en séances ressemblassent de près où de loin, soit à des êtres connus des assistants, soit à des personnalités se trouvant au premier plan de l'actualité.

« Mais ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que l'on prétende voir dans cette ressemblance une preuve de fraude !

Il est évident que la faculté projective de Mlle Eva C... n'est pas médiocre. Elle « projette » non seulement la figure qu'elle a vue, mais encore le nom du journal où elle l'a vue... comme dans

un miroir. Et elle « projette » ces portraits en les ornant de fausses barbes et d'autres maquillages. Etrange, étrange.

Que faut-il le plus admirer : les pouvoirs du médium ou la naïveté de ses défenseurs, ou la confiance des spirites dans l'incommensurable crédulité de leurs adeptes.

On a relevé sur les clichés des traces de fils soutenant les apparitions. Ce sont des fils « fluidiques » bien connus des savants et aussi des... mercières.

Voici ce que dit M. Chevreuil dans le même numéro du *Matin :*

M. Chevreuil, qui fût l'un des plus zélés parmi les contrôleurs, nous assure, de son côté, qu'il ne fût le jouet d'aucune hallucination, la dupe d'aucune supercherie.

— Mlle Barklay en prend vraiment trop à son aise, nous dit-il, avec les fils qu'elle a pu remarquer sur les clichés. Leur présence s'explique tout-a-fait normalement. Ce sont des fils fluidiques, de ces fils fluidiques, décrits dejà par plusieurs savants.

« Mais, pour discuter de ces questions difficiles, il faut tout au moins les connaître. Imaginons un instant — et c'est là pure plaisanterie — que les apparitions constatées ici ne furent que des images précédemment publiées par un illustré. Eh bien ? Mais ce serait là, non de la fraude, mais de la projection de pensée. Le médium a vu un portrait de M. Poincaré dans la journée. Il y songe. Le portrait apparaît, projeté par la force fluidique du sujet en état d'hypnose. »

Il apparaît même avec une fausse barbe... fluidique. Et, de plus en plus fort, Mlle Eva C... « projette » non seulement ses pensées, mais encore le fil de ses idées qu'on peut voir sur les photographies.

Mlle Barklay répond avec beaucoup de sang-froid et de bon sens :

Je crois toujours à la bonne foi de Mme Bisson. Mais la théorie de l'ectoplasme, de la projection de la pensée est une défaite trop facile, une explication trop aisée. Mon journal illustré est là et il ne se trompe pas.

Regardez aussi comment cette « matière » mystérieuse, qui sort de la bouche, ramène la voilette dans la bouche. Au lieu de se tendre sous l'effort, la voilette est prise, serrée au coin des lèvres. La « matière » ouate imbibée ou toute chose, est tout simplement à l'extérieur, commandée par un fil qui n'a rien de fluidique, croyez-moi.

M. Jollivet-Castelot, lequel, nos lecteurs le savent, n'a pas une tendresse exagérée pour le surnaturel, donne quelques renseignements particulièrement suggestifs sur l'identité du médium Eva C..., qui n'en serait pas à son coup d'essai en matière de fraude.

Douai, le 27 décembre 1913.

Monsieur le rédacteur en chef,

Comme complément aux intéressantes révélations du *Matin* du 26 courant, concernant les matériatisations effectuées chez Mme Bisson, il serait utile d'ajouter, me semble-t-il, que le médium Eva C... n'est autre que Marthe Béraud, dont les avatars à la villa Carmen, d'Alger, où elle mystifia le docteur Charles Richet, sont restés célèbres dans les annales du psychisme.

Dès lors tout s'explique et la transmutation d'Eva C... en Marthe Béraud constitue peut-être le plus suggestif des enseignements spirites.

F. Jollivet Castelot,
directeur des « Nouveaux horizons de la science et de la pensée ».

Mlle Barklay complète ces intéressants détails :

C'est en 1905, à Alger, que Mlle Eva C..., alors en effet Marthe Béraud, fit apparaître devant le professeur Charles Richet, à la villa Carmen, le fantôme qui se dénomma lui-même Bien-Boa, âme d'un prêtre hindou depuis longtemps défunt. On se souvient des polémiques soulevées à la suite de la publication des comptes rendus de ces séances d'apparitions. Outre diverses révélations suffisamment précises, la fraude sembla définitivement établie par une déclaration catégorique de deux jeunes avocats du barreau d'Alger, Me Marsault et Me Edmond Journan.

Dans une lettre publiée en février 1906 par les *Nouvelles d'Alger*, Me Marsault narra que, quelque temps auparavant, il se trouvait à la villa Carmen avec Me Edmond Journan. Après dîner, tandis que les deux amis se trouvaient retirés à l'écart avec Mlle Marthe Béraud, celle-ci, avec mille éclats de rire, leur narra comment elle avait mystifié le professeur Richet et ceux qui avaient assisté à ses séances. Et disparaissant derrière les rideaux noirs du cabinet médiumnique, elle reparut bientôt enveloppée dans un long voile de gaze blanche, et, ses rires redoublant, elle acheva de démontrer aux deux jeunes gens avec quelle facilité on pouvait, l'illusion et la crédulité aidant, faire apparaître aux gens graves le fantôme d'un vieux prêtre hindou.

Le *Matin* publie encore la lettre suivante de M. G.-L. Duprat, directeur du laboratoire de psychologie expérimentale d'Aix-en-Provence :

Aix-en-Provence, 27 décembre 1913.

Je lis ce matin, à la première heure, votre intéressante information sur « Les surprises de l'au delà ». Or, dès hier, j'ai adressé à M. Th. Ribot, de l'Institut, directeur de la *Revue philosophique* (qui m'avait confié la critique de l'ouvrage de Mme J.-Alexandre Bisson « *Les Phénomènes dits de matérialisation* », mes conclusions sur l'existence des fantômes dus à la « puissance médiumnique » de Mlle Eva C.... Les voici résumées : *Les précautions*

prises contre la fraude ont été insuffisantes ; les confitures de myrtilles, ingérées pour déceler l'existence d'un appareil buccal ou pharyngien, ne pouvaient pas agir sur bien d'autres moyens de fraude (par exemple huile phosphorescente ou fluorescente) susceptibles de donner l'apparence photographique d'une substance émanant du corps du médium : les invraisemblances sont nombreuses, surtout au point de vue éclairage et stéréotypie.

Enfin et surtout la p. 279 de l'ouvrage est révélatrice : c'est celle qui relate l'apparition du 27 novembre 1912 *avec le mot :* Miro (*pour* Miroir) *et l'explication donnée le lendemain par le médium. Nous avons là un indice très net des préoccupations de Mlle Eva, désireuse de justifier les apparitions plates et sur papier plié : « Les fantômes aiment se voir dans un miroir » ! J'aime à croire que le médium est de bonne foi ; mais il est au moins victime d'une activité subconsciente de prestidigitation (personnalité seconde).*

G.-L. DUPRAT.

Au sujet des aveux antérieurs de Mlle Béraud, le *Matin*, 3 janvier 1914, publie le passage suivant d'une lettre de M. Delanne, le spirite bien connu :

« ...Ce que je tiens à établir, dans l'intérêt de la vérité, c'est que les prétendus aveux de Mlle Marthe Béraud ne visaient d'abord que des séances qui ont eu lieu avant nos expériences de 1905 ; qu'en ce qui concerne ces dernières, elle aurait expliqué la fraude en prétendant que le fantôme vu par nous était introduit dans la salle au moyen d'une trappe. Or, nos visites du local et l'attestation de l'architecte, M. Lowe, établissent que cette trappe n'a jamais existé.

« Dès lors, quelle valeur ont ces prétendus aveux d'une jeune fille éminemment suggestible, affolée par tout le bruit fait autour de son nom, et comment peuvent-ils vicier nos contestations positives ? Les personnes désireuses de se faire une opinion motivée sur cette question n'ont qu'à consulter une étude impartiale de M. J. Maxwell, docteur en médecine, et à ce moment avocat général, près la cour d'appel de Bordeaux ».

Dans le même numéro, le *Matin* publie encore un autre document intéressant à enregistrer :

Voici la lettre qui vient de parvenir au *Matin*. Son auteur qui, répétons-le, appartient à la meilleure société de Paris, et n'a d'accointance ni avec les spirites, ni moins encore, avec les prestidigitateurs, nous en a verbalement, hier, confirmé tous les termes :

Paris, le 2 janvier 1914.

Monsieur le rédacteur en chef du *Matin*,

J'ai suivi dans le *Matin* la série d'articles que vous avez publiés sur les expériences prétendues psychiques de Mme Bisson et son médium Eva C...

Je tiens à vous dire d'abord que je suis moi-même fixé depuis longtemps sur la valeur de ces expériences. Ami personnel du docteur de Schrenck, j'ai

eu la fortune d'assister à Paris à l'une de ces expériences d'Eva C... Cela me suffit pour être convaincu qu'il s'agissait de la plus enfantine et de la plus grotesque séance de prestidigitation.

C'est vous dire que je ne crois aucunement à la puissance médiumnique d'Eva C...

Toutefois, en présence de protestations indignées de Mme Bisson, je veux encore donner à son « médium » — dont vous avec raconté les premiers avatars à la villa Carmen, d'Alger — la possibilité de se réhabiliter.

Je mets à la disposition de Mme Bisson et de Mlle Eva C... une somme de 50.000 francs si elles parviennent à réaliser, devant une commission composée de personnalités scientifiques qui seraient ultérieurement désignées, les phénomènes exposés dans les livres de Mme Bisson, et dans des conditions d'où toute possibilité de supercherie serait exclue.

Tout en garantissant la somme que j'offre pour ce défi, je vous prie de me garder l'anonymat jusqu'au jour où Mme Bisson aura fait connaître son acceptation.

Veuillez agréer, monsieur le rédacteur en chef, l'expression de mes sentiments distingués.

(Ici la signature de l'auteur de la lettre qui nous est connu).

Mme Bisson répond dans le *Matin*, 5 janvier 1914 :

Je connais l'auteur de ce nouveau défi, je sais quels mobiles personnels le dirigent. C'est bien. Puisque M. de Schrenck a été mis en cause par lui, c'est entre lui et M. de Schrenck que l'incident se limitera désormais.

Je vais écrire à mon éminent collaborateur pour le prier de bien vouloir joindre ses efforts aux miens. M. de Schrenck viendra à Paris, et c'est lui-même qui règiera cette affaire, d'un ordre un peu particulier.

En ce qui me concerne, je me refuse à poursuivre toute polémique. La vérité scientifique n'a rien à gagner à ces sortes de querelles. D'ailleurs, on déforme à plaisir mes travaux et ma pensée quand on s'obstine à parler de « fantômes », alors qu'il s'agit purement et simplement d'élucider, par des moyens à découvrir, un problème biologique qui s'élève bien au-dessus des mesquineries de la prestidigitation.

Des prestidigitateurs, je ne veux plus entendre parler. Mes études ne peuvent pas les intéresser. Elles sont d'un ordre supérieur à leur art.

L'ami de M. de Schrenck, dont le *Matin* a publié la lettre, propose de désigner des arbitres et de s'en remettre à leur jugement. Sur ce point, mais tout à fait indépendamment de l'offre qui m'est faite et que je repousse pour des raisons que M. de Schrenck appréciera, je suis assez disposée à me livrer à une série d'expériences que contrôleront des savants dont l'esprit critique ne sera pas prévenu.

Il ne saurait être question d'improviser un contrôle, de se hâter, de donner aux études une publicité que je ne recherche pas.

Les savants que nous choisirons, et qui offriront toutes les garanties désirables, suivront attentivement toutes nos expériences, et après un an environ d'études communes, dirigées par M. de Schrenck, ils pourront, en pleine

connaissance de cause, donner un avis autorisé dont la science tirera le plus grand profit, j'en suis convaincue.

Je dois encore, avant de décider, m'entourer de quelques conseils ; mais telle sera dorénavant, éloignée de la polémique et d'une curiosité gênante, ma ligne générale de conduite. Nous fixerons plus tard les détails.

Citons encore les deux lettres suivantes que publie le *Fraterniste*, 9 janvier 1914 :

28 *décembre* 1913.

Cher monsieur Béziat,

Les vaillants du *Fraterniste* ne se sont pas laissés influencer par les attaques du *Matin*. Mais l'article paru vendredi (26 décembre) pourrait sembler probant à quelques lecteurs.

Ne manquez pas, je vous prie, de leur affirmer que nous sommes solides au poste.

Le *Matin* écourte nos lettres et supprime nos rectifications. Cela pourrait laisser quelques doutes. Je tiens donc à vous dire que je suis tenu à la discrétion pour le moment, mais l'avenir vous apprendra que nous ne nous sommes pas laissés duper, Mme Bisson et moi, ni par les médiums, ni par les policiers. J'affirme la bonne foi et la bonne conduite des expériences organisées par la plus noble, la plus franche et la plus courageuse des femmes.

Veuillez croire, je vous prie, à mes fraternels sentiments.

L. Chevreuil,
13, rue Boissonade, Paris (14e).

30 *décembre* 1913.

Cher monsieur Béziat,

J'en appelle à votre esprit de justice et à votre sentiment. Un de vos collaborateurs habituels vient de nous causer une pénible surprise. La légende mensongère, créée autour des faits si bien expertisés par le professeur Richet, repose sur des erreurs si bien constatées, et sur des faux-témoignages tellement certains ,qu'il est incroyable que votre collaborateur s'en fasse l'écho.

Quelle preuve nouvelle apportera M. Jollivet-Castelot ? Quelle compétence a-t-il ? En quoi son affirmation se distingue-t-elle de celle de cette foule qui, ne jugeant pas par elle-même, accepte la suggestion courante comme une vérité démontrée.

Une femme de cœur est accablée sous l'insulte d'un prestidigitateur obscur, et sous les coups d'une presse indigne, j'en suis témoin ; mais nous avions, ici-même à Paris, des milliers de personnes qui partagent l'erreur de M. Jollivet-Castelot et qui auraient pu dire la même chose que lui, pourquoi faut-il que ce coup de pied de l'âme nous soit venu de Douai ?

Songez, mon cher monsieur Béziat, qu'il y a là des manœuvres souterraines. Songez que, depuis quatre ans, des centaines de personnes honorables, des savants, des docteurs, des sceptiques à tous crins sont passés tour à tour par le cabinet médiumnique de Mme Bisson, que, parmi tant d'adversaires loyaux, il n'en est pas un seul qui se soit levé pour formuler la moindre cri-

tique, pas un seul à qui le contrôle n'ait donné une satisfaction absolue. Et puis, tout à coup, une inconnue, qui n'a rien vu, qui n'a aucune compétence spéciale ; qui, sur cette question, si délicate, du métapsychisme, n'avait jamais rien écrit, se lève, se pose en accusatrice, en policière et, avec le secours de ses seules facultés imaginatives, prétend découvrir une fraude, dont la presse fait grand bruit, « *mais dont elle remet toujours la preuve au lendemain* ».

Maintenant, accablé sous le flot du mensonge facile, sous la puissance formidable d'une Presse qui, d'un côté, soutient les assaillants et, de l'autre côté, étouffe et mutile la défense, voici que le médium est épuisé. Enervée et impuissante, Mlle Eva passe toutes ses nuits sans sommeil. La noble et courageuse expérimentatrice, Mme Bisson, porte fièrement les coups, mais ses forces s'épuisent, assaillie par les journalistes, accablée par les correspondances, les appels au téléphone et les trahisons, elle reste sublime, mais la résistance humaine a des limites.

C'est à ce moment que M. Jollivet-Castelot vient à la rescousse, pour aider cette presse dans une polémique où elle annonce toujours une preuve qui ne viendra jamais. Les réfutations que nous fournissions au fur et à mesure, passaient à l'ennemi au lieu d'être reproduites par *Le Matin* qui nous les confisqua, il fallait une diversion, on la trouve en recommençant la controverse d'Alger.

Ah mes chers Fraternistes... ! puisqu'il faut que l'humanité se déchire, puisque toute grande découverte ne peut être baptisée que dans le sang, ou dans les larmes, puisque toute vérité a, nécessairement ses fanatiques, ses tortionnaires et ses martyrs... Ah ! mes amis..., nous ne nous mettrons jamais du côté des bourreaux !

L. CHEVREUIL.

On remarquera le ton de cette lettre, c'est exactement ce qui s'est produit, les lecteurs de la Revue ne l'ont pas oublié, vis-à-vis de MM. Durville après qu'ils eurent démasqué le médium Carancini.

M. Béziat, qui est un pacifique, fait appel à toutes les effluves de sa psychose pour calmer M. Chevreuil. Après avoir déclaré que M. Jollivet-Castelot n'avait pas tort, sans pourtant lui donner raison, surtout lorsqu'il ne croit pas au spiritisme, M. Béziat écrit :

Un mot maintenant à M. Chevreuil. Ah ! cher ami, je suis infiniment plus jeune que vous dans la lutte, et pourtant j'en ai déjà vu de dures, je vous prie de le croire. Eh bien ! il nous faut supporter stoïquement, sans sourciller. C'est notre croix, notre mission. L'avenir nous donnera raison, cher ami, et tous nos adversaires seront refaits. Les temps arrivent et rien ne pourra les empêcher de donner au peuple la lumière.

Mais il me semble que la lumière est suffisamment claire pour

montrer que les spirites sont assez proprement « refaits » par leurs médiums.

M. Fernand Girod, qui lui croit au spiritisme et aux médiums, fournit dans la *Vie Mystérieuse*, 10 janvier, une explication que nous enregistrons à titre documentaire :

Les gravures provenant du livre de Mme Bisson ont été retouchées par le *Matin* pour les besoins de la cause et pour mieux démontrer les similitudes qui pouvaient exister.

Ainsi, tout le monde est mécontent et je ne vois qu'un homme qui ne dit rien, mais qui doit se frotter les mains de tout le bruit fait autour de cette affaire, c'est M. Félix Alcan, l'éditeur du livre de Mme Juliette Alexandre Bisson. Et le comble de la fraude... spirite serait que toute cette campagne et cette levée de boucliers ne soit, au fond, qu'une vaste réclame de librairie.

Si c'est Mlle Eva C... qui en a « projeté la pensée » par « fil fluidique », tous mes compliments. J'irai consulter sa médiumnité pour le lancement de mon prochain volume.

Spiritualisme

Sous ce titre « La folie mystique et spirite », M. Jollivet-Castelot écrit dans le *Nouveaux Horizons de la Science et de la Pensée*, janvier 1914, une étude où il a fait de sensibles efforts pour demeurer impartial et ne s'appuyer que sur ce qu'il croit être des vérités scientifiques. Malheureusement, de l'une des deux choses dont il parle, il ignore tout. La théologie mystique est une science qui a non seulement ses données et ses problèmes spéciaux, mais encore une terminologie particulière qu'il est nécessaire d'étudier et de comprendre quand on veut en parler. C'est ce que n'a pas fait M. Jollivet-Castelot et alors, malgré toute la distinction de son esprit et son savoir très réel dans d'autres branches de la science humaine, il tombe dans des erreurs grossières qui le feraient sourire lui-même, si elles étaient commises, par quelqu'un d'autre, dans l'alchimie par exemple.

M. Jollivet-Castelot ne s'apercoit pas qu'il raisonne en mystique comme le ferait en mathématique un élève qui, avant d'avoir appris l'arithmétique, l'algèbre et la géométrie élémentaires, émettrait la prétention de résoudre des problèmes d'analyse où de calcul intégral et différentiel.

Si je croyais le distingué directeur des *Nouveaux Horizons de la Science et de la Pensée* capable d'arriver aux connaissances mystiques, je lui conseillerai de commencer par apprendre le

cathéchisme et pas se pénétrer des règles de la théologie ascétique et morale avant de s'essayer à comprendre la vie mystique des Saints.

Mais M. Jollivet-Castelot n'a certainement pas les aptitudes nécessaires et la tournure de son esprit le tiendra toujours éloigné de ces hautes conceptions. Les Horizons de sa pensée sont trop matériels et terre à terre pour qu'il puisse atteindre les sphères transcendantales où se meuvent les mystiques. Ce n'est pas là une critique qu'il doive prendre en mauvaise part, c'est une constatation. Les aptitudes de l'homme sont limitées et chacun de nous a son champ d'activité intellectuelle bien déterminé. Le seul reproche que je ferai à M. Jollivet-Castelot, en la circonstance, est de sortir du sien et de parler de choses que son esprit n'est pas apte à saisir.

Je n'en veux pas donner pour preuve que les lignes suivantes extraites de l'étude dont je parle en ce moment :

> Tout ce qui tend à mutiler la nature humaine, à la diminuer dans ses fonctions, tout ce qui rétrécit le champ de ses activités, de ses besoins légitimes, de ses passions, tout ce qui tend à remplacer l'amour bénéfique de l'homme pour la femme et de la femme pour l'homme, tout ce qui met un dieu impuissant et jaloux à la place de l'Eros vainqueur et générateur, doit être écarté sans merci, car c'est là le signe indélébile de l'erreur et du mal qui fait sacrifier aux joies célestes illusoires les vrais bonheurs de la terre.
>
> L'amant n'est point au paradis mystique. Il se trouve ici-bas, où bon gré, mal gré, tous et toutes doivent vivre, souffrir et jouir.
>
> Privés des voluptés naturelles, les mystiques ont créé, en quelque sorte, les ineffables, mais anti-physiques extases divines. Ils ont tous eu besoin de l'Epoux qui caresse et qui baise aux lèvres ; ils ont passé par les tortures de l'amour comme par ses brûlantes ardeurs.
>
> Mais ce feu les a consumés. Et il reste que leur exemple, somme toute, fut triste. Que savons-nous, au vrai, d'ailleurs, de leur vie intime passionnelle ?
>
> Ils ont fini par se dédoubler sous l'action de leur désir. Et ainsi, ils sont devenus, au sens exact du mot, des *aliénés*.

Quand un esprit est à ce point plongé dans la sensualité et dans la matière, il est incapable de rien comprendre aux élans mystiques de l'âme d'une sainte Thérèse, par exemple, et comme de plus M. Jollivet-Castelot ignore la valeur et le sens des mots à l'aide desquels la sainte essaye de faire comprendre ce que la vie mystique apporte et donne à l'âme, il en arrive à juger les mystiques, qui sont absolument détachés de la matière. à la mesure d'un esprit rivé aux appétits sensuels de cette terre. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il ne les comprenne pas. Le contraire serait beaucoup plus surprenant. Il y faudrait un miracle.

Je voudrais arrêter là cette critique, mais je suis obligé de constater une erreur plus grave encore. M. Jollivet-Castelot se sert de son ignorance pour appuyer une thèse préconçue, — dont il n'est du reste pas l'inventeur —, indigne d'un véritable esprit scientifique.

Il y a longtemps, en effet, que les savants catholiques ont fait justice, avec preuves à l'appui, de l'assimilation entre les phénomènes mystiques et les maladies nerveuses. M. Jollivet-Castelot, qui cite le Dr Imbert-Goubeyre, a pu lire dans les ouvrages de ce savant professeur toute une discussion démontrant la fausseté d'affirmations qui n'ont plus cours aujourd'hui qu'auprès des esprits sectaires et étroits de l'anticléricalisme et des Loges maçonniques.

M. Jollivet-Castelot classe au même rang, sous le nom de folie, les manifestations spirites et les élans mystiques. Il écrit, en débutant, au-dessous de son titre « La folie mystique et spirite » :

> Il convient d'accoler ces deux termes, car les faits consignés ou observés sont de même nature, ont la même origine, en dépit des formes assez multiples qu'ils affectent dans l'histoire des religions et des sectes d'illuminés.

et il ajoute, avec une prétention peu justifiée :

> La suite de cette étude le démontrera.

Qu'il y ait un genre de maladie mystique, de délire hystérico-religieux, personne ne l'a jamais contesté et les hôpitaux spéciaux contiennent un certain nombre de malades atteints de cette folie particulière.

Mais les esprits détraqués de ces pauvres fous ignorent complètement les élans de l'âme mystique.

Il y a là deux classes de phénomènes absolument distincts que je m'étonne de voir confondre par un esprit habitué aux précisions des recherches scientifiques comme le savant alchimiste qu'est M. Jollivet-Castelot.

Malheureusement, ainsi que je l'ai déjà montré, son esprit est incapable de s'élever jusqu'à la conception du surnaturel ; il y a là une borne qu'il ne sait pas franchir et alors, pour lui, l'action extranaturelle, qu'il ne veut pas comprendre, devient une maladie naturelle.

Aussi, lorsque M. Jollivet-Castelot se trouve en présence de faits spirites et qu'ayant écarté les cas, de beaucoup les plus nombreux, où la fraude est intervenue, il a devant lui des manifestations incontestables, il n'hésite pas, comme il l'a fait pour les phé-

nomènes mystiques, à en rechercher la genèse dans une maladie naturelle du cerveau humain.

Qu'il y ait dans les asiles d'aliénés des fous spirites comme il y a des fous à délire religieux, et en nombre beaucoup plus grand encore ce n'est pas contestable.

Mais il y a une grave faute d'observation scientifique à classer tous les phénomènes spirites dans cette seule et unique catégorie, comme le fait M. Jollivet-Castelot. Son erreur est aussi grande pour le spiritisme que pour le mysticisme.

On trouve dans certains cas de médiumnité, peu nombreux à la vérité, une action surnaturelle que les grands théologiens attribuent à Satan. Cela, M. Jollivet-Castelot ne l'admet pas plus qu'il ne croit à l'action divine dans les élans de l'âme mystique.

Et de ce parti pris initial découlent toutes les erreurs qu'on peut relever dans ce qu'il écrit à ce sujet.

M. Jollivet-Castelot ne croit qu'à la science.

La Science, écrit-il, sera donc la religion de l'avenir ; la morale ne peut s'élever solidement que sur elle, car la morale a des principes fixes qui ne sauraient varier avec les époques, les cultes, les philosophies et les systèmes mystiques. Il n'y a point une morale spéciale aux Juifs, une autre aux chrétiens, une autre encore aux Libres-Penseurs, aux spirites, etc.

Et il ajoute un peu plus loin en terminant :

La Science seule, par la découverte progressive des lois, nous rapprochera de l'intimité du Principe Universel dont nous sommes, comme tous les autres innombrables êtres, les cellules fatalement soumises.

Sans souscrire, on le comprend facilement, à cette conclusion panthéiste, nous ferons remarquer que pour pouvoir écrire la Science avec un S majuscule, il faut renfermer dans ce mot toutes les connaissances que la raison humaine peut acquérir. Or, parmi celles-ci, la plus élevée est la notion de Dieu et des rapports mystiques qu'Il entretient avec l'âme humaine.

Théosophie

On sait que les théosophes ont la prétention de respecter toutes les religions et de n'en combattre aucune. Or, voici, pour illustrer ces affirmations aussi mensongères que possible ce que nous lisons entre autres inepties dans un article publié par le *Théosophe*, 16 janvier 1914. Il a pour titre « La confession devant la raison » et est signé Raymond Grenier :

Pour avoir le droit de s'interposer entre la Divinité et l'homme, pour faire obéir à son gré et docilement le Dieu tout puissant créateur de toutes cho-

ses, ne faudrait-il pas lui être supérieur afin de lui inspirer une confiance aveugle pour le faire agir miséricordieusement suivant un geste vague ou une parole balbutiée ?

Son infinie sagesse s'est trouvée en défaut le jour où pour le représenter sur terre il s'est adressé à un aussi piètre ambassadeur que le prêtre catholique. « Tel maître, tel valet », dit un proverbe ; si cet adage était vrai, quel sinistre pantin serait l'Etre Suprême qui souffle la crainte dans nos cœurs et nous terrorise par la voix du confesseur.

Mais non, ceci n'est pas : Dieu, l'Etre des êtres, l'Eternel abîme, l'Aïn Souph des Kabalistes, n'a nul besoin d'un intermédiaire ridicule pour faire respecter ses sublimes lois : elles nous frappent ou nous épargnent ; elles sont fatales par notre passé et déterminées dans notre avenir par notre présent. Rien ne pourra les fléchir, nul ne pourra en atténuer la rigueur, personne ne pourra en adoucir la violence, c'est le Karma, et rien de plus. A nous de les comprendre, de les manier de notre mieux et à notre avantage : c'est de cette tâche difficile que dépend notre évolution.

Et lorsque nous montrons le matérialisme désespérant de cette loi du Karma, nous sommes des sectaires ; mais lorsque les théosophes parlent, dans les termes qu'on vient de lire, de la miséricorde divine enseignée par le Christ et son Eglise, ils sont des esprits évolués vers des plans supérieurs. Il y a longtemps, du reste, que nous sommes fixés sur la nature de la soi-disant tolérance dont tous les membres des Sectes ont plein la bouche.

— L'Agence *Roma*, 12 janvier 1914, donne l'information suivante :

Sous le titre de Société de Saint-Jean (Johannesbau-Verein) les théosophes ont fondé à Dornach, canton de Soleure, une association immobilière. Il y a des membres ordinaires et des adhérents. La cotisation des membres ordinaires est de cent marks, celle des adhérents est de trois cents marks. Sophie Stutze ; prussienne, artiste-peintre à Munich est la première présidente. Le docteur Emile Grossheintz Laval, dentiste à Dornach, est le deuxième président. Mme Prof. Lucie Burgi-Brandi, de Berne, est la secrétaire. Le comité composé de dix membres est élu pour sept ans. Le siège de la Société est à Dornach-Brugg, nº 345.

— Sous le titre « La Théosophie en Amérique », le *Théosophe*, 1er janvier 1914, nous donne des renseignements intéressants :

Il y a un peu plus d'un an, M. Albert P. Warrington fut élu Secrétaire Général de la Section Américaine. Longtemps auparavant, il avait conçu le plan d'établir un centre pour la Société Esotérique en Amérique, un instrument à travers lequel les forces des Maîtres pourraient être distribuées et réalisant le fait que les Loges étaient dispersées sur un territoire immense, de l'Atlantique au Pacifique, et du Canada au Golfe du Mexique, il com-

mença immédiatement à faire ses plans pour faciliter aussi l'administration de la Section Américaine. Il chercha longtemps le meilleur site. Sa première pensée avait été d'établir le centre de la S. E. quelque part, sur la côte de l'Est. Mais visitant la côte du Pacifique pendant une visite officielle, accompagné par son collègue et amie, Mme Marie Russak, ils furent guidés vers Los Angeles.

On pense bien que les Maîtres intervinrent, la Grande Loge Blanche du Thibet, inventée par Mme Blavatsky, continue, on le sait, à présider aux destinées de ses successeurs. Et Los Angeles est un centre d'élection pour les Sectes. Ce que nous savions déjà, sans avoir eu besoin de recourir aux investigations occultes.

Mais d'autres raisons plus profondes les dirigeaient, bien qu'ils ne le sussent pas au moment même en fixant leur choix final sur la Californie. Nous savons, d'après les récentes investigations occultes et les faits publiés par nos chefs, que l'Amérique est la région où la nouvelle sixième sous-race et la sixième race-mère naîtront, et que la première colonie sera dans la Californie du Sud. Ajoutez à cela le charme subtile et le magnétisme de l'atmosphère, qui la rendent particulièrement adaptée aux études occultes, et il est facile de voir pourquoi le choix de Los Angeles a été fait. Il y a dans Los Angeles plus d'organisations et de cultes d'une nature occulte que dans aucune autre ville d'Amérique ; l'Indouïsme, le Bouddhisme, le mouvement Spiritualiste, la Métaphysique, la Science Chrétienne, la Culture de l'Ame, etc., organisations trop nombreuses pour être mentionnées en détail.

Hollywood près de Krotona fut choisi.

Krotona est maintenant non seulement le centre officiel pour la Société Théosophique en Amérique, et la S. E.[1], mais un autre idéal très longuement entretenu par M. Warrington s'est aussi réalisé ici, l'établissement d'un institut d'éducation où l'on enseigne aux membres des Loges théosophiques à devenir de bons instructeurs Théosophiques et de bons travailleurs pour la Cause ; ces membres rapportant ensuite à leurs Loges respectives une fraîche inspiration et un nouvel enthousiasme.

Voici les premiers résultats obtenus :

La Session d'hiver de l'Institut de Krotona vient de se terminer avec succès, une série de plus de cent conférences ayant été données pendant les trois mois de la session, comprenant musique, anthropologie, gouvernement, psychologie et autres sujets plus particulièrement théosophiques. Une session d'été de quatre semaines vient également de se terminer, durant laquelle, parmi d'autres sujets, un travail important fut accompli suivant les lignes musicales et géométriques pythagoriciennes. Il est évident, d'après ce qui précède, que l'Institut de Krotona, bien que dans son enfance, a eu une année de grande activité, ayant déjà donné plus de deux cent cinquante conférences. Il faut ajouter à cela les diverses réunions de la S. E., les réu-

1. Société Esotérique.

nions de maçonnerie-mixte, du temple Rose-Croix, de l'Ordre de l'Etoile d'Orient. Ainsi vous voyez qu'il y a toujours quelque chose d'intéressant sur le programme.

Il y a maintenant plus de quarante membres résidant à Krotona, seulement une poignée pour tout le travail nécessaire.

— Nous lisons dans la *Revue Théosophique Française le Lotus bleu*, décembre 1913, p. 311 :

La conférence du troisième dimanche de novembre au siège de la Société Théosophique à Paris par Mme I. de M. [1] a été une très intéressante revue de la tradition morale, ou de la transmission de la connaissance à travers les âges, imprimée, depuis les temps très reculés, ceux d'Orphée et se poursuivant par les missions successives des Pythagore, des Gnostiques, d'Apollonius, des Néoplatoniciens, de Rosenkreutz, de Giordano Bruno, Saint-Germain et H. P. B. (Mme Blavatsky), ces deux derniers visiblement associés dans un même travail à la fin du XVIII[e] siècle, travail arrêté par la Révolution française — et repris d'une autre manière par la fondation de la Société Théosophique en 1875.

— *The Adyar Bulletin*, octobre 1913, a publié l'article suivant de M. C.-W. LEADBEATER. Toutes les Revues théosophiques françaises l'ont reproduit. Nous empruntons la traduction du Dr J.-J G. donnée par le *Théosophe*, 1er janvier 1914 :

On nous a dit que lorsque l'Instructeur du monde viendra, plusieurs autres Adeptes viendront aussi pour lui servir de lieutenants et l'aider dans son œuvre. La plupart de ces Grands Etres suivront l'exemple de leur chef et emprunteront temporairement les corps de leurs élèves. Il est par conséquent nécessaire que de tels corps soient prêts pour leur servir.

On demande quelquefois pourquoi les Maîtres auront-ils dans cette occasion besoin d'autres corps, puisqu'ils ont déjà un corps physique ?

J'éprouve toujours le sentiment que tout ce qui ressemble à de la curiosité touchant ces Grands Etres est hors de propos ; cependant, c'est peut-être un des rares cas où on peut donner quelques mots d'explication sans inconvénients.

Ceux qui, en atteignant l'Adeptat, choisissent comme future carrière de rester sur ce monde, et d'aider directement l'évolution de leur propre humanité, trouvent avantageux pour leur travail de conserver leur corps physique. Pour que ces corps physiques servent dans ce but, il faut qu'ils ne soient pas des corps ordinaires

Ils doivent être non seulement absolument sains, mais aussi l'expression parfaite de l'égo autant qu'il puisse être manifesté sur le plan physique.

Dans le cas des hommes ordinaires, ce serait une chose impossible qu'il y eut un tel corps, parce que les actions des vies passées de l'homme ordinaire ont imposé au corps certaines limites.

1. Mme I. de Manziarly. N. du R.

L'homme ordinaire est imparfait, et ses différents corps sont précisément les moyens par lesquels le Karma du passé s'épuise.

Mais comme le Maître a depuis longtemps épuisé tout mauvais Karma, il n'y a rien dans son cas qui lui impose des limites autres que celles qui sont inséparables de la nature du plan physique. Aussi le corps du Maître est de l'ordre le plus élevé.

L'édification d'un corps comme celui-ci n'est pas une tâche légère. Comparez une fois encore cette tâche avec ce que fait l'homme ordinaire pour l'édification de son corps.

Lorsqu'un Ego descend à son nouveau corps enfant, il le trouve sous la direction d'un élémental artificiel, qui a été créé par la pensée des quatre Maharajahs.

Cet élémental s'occupe attentivement à modeler la forme, qui naîtra bientôt dans le monde extérieur. Il reste après la naissance et continue ce processus de modelage pendant quelques années, habituellement pendant six ou sept ans. L'Ego et son nouveau véhicule sont graduellement attirés l'un vers l'autre pendant cette période. Ils s'habituent l'un à l'autre et par une sorte de compromis, ils arrivent à s'entendre pour le travail en commun.

Mais actuellement le travail que fait l'Ego pour arriverà ce point est généralement de peu d'importance. L'Ego est uni à son véhicule, mais dans la plupart des cas, il lui porte peu d'attention. Il préfère attendre que ce véhicule ait atteint son degré de développement qui répond mieux à ses efforts.

Dans le cas de l'Adepte, tout ceci est tout à fait différent.

Comme il n'y a pas de mauvais Karma, il n'y a pas d'élément artificiel, et l'égo lui-même est dès le début seul chargé du développement de son corps physique, limité uniquement par l'hérédité de ses parents.

Ceci facilite la formation d'un véhicule beaucoup plus affiné, mais aussi cela nécessite beaucoup plus de peine pour l'Ego, et cela lui prend pendant quelques années beaucoup de temps et d'énergie.

C'est pourquoi un Adepte ne souhaite pas recommencer cette opération plus souvent que c'est nécessaire. *Aussi, il fait durer son corps physique aussi longtemps que possible.*

Nos corps vieillissent et meurent par plusieurs causes, par faiblesse héréditaire, par maladie ou par accident. Nous commettons de nombreuses fautes d'hygiène. Nous raccourcissons notre vie normale en cédant à nos caprices, en nous tourmentant, et en travaillant avec excès.

Un Adepte ne se tourmente jamais. Il vit toujours en accord absolu avec les règles de parfaite hygiène ; aussi, sa vie est-elle naturellement beaucoup plus longue que la nôtre.

Nous n'avons maintenant aucun moyen de savoir quelle est la limite de cette prolongation de vie, bien qu'elle puisse évidemment s'étendre à plus du double que les soixante-dix ans du Psalmiste.

Un corps ainsi approprié pour le travail supérieur est inévitablement un corps sensitif. Pour cette raison même, il a besoin d'être traité avec soin pour être toujours dans les meilleures conditions de service.

Il s'userait comme les nôtres s'il était soumis aux milliers de menus frois-

sements du monde extérieur, et à ce constant torrent de vibrations antipathiques.

C'est pourquoi les Grands Etres vivent habituellement dans un endroit comparativement retiré, et n'apparaissent que rarement dans le tourbillon et le chaos que nous appelons la vie journalière.

S'Ils apportaient Leurs corps dans le tourbillon de curiosité et de véhémente émotion qui entourera certainement l'Instructeur du Monde, sans aucun doute, la vie de ces corps serait beaucoup abrégée, et par suite de leur extrême sensitivité, il y aurait beaucoup de souffrance inutile.

Le Maître évite ces inconvénients en occupant temporairement le corps d'un élève. En même temps, Il donne un élan incalculable à l'évolution de cet élève.

Le maître n'habite ce véhicule que lorsqu'il en a besoin, pour donner son enseignement, par exemple, ou pour répandre spécialement des flots de bénédiction.

Aussitôt qu'Il a fait ce qu'Il désirait, le Maître glisse hors du corps et l'élève, qui attendait, reprend son corps, pendant que le Maître retourne à son propre véhicule et continue son travail habituel d'aider le monde.

De cette manière, les occupations régulières du Maître ne sont que peu modifiées, et cependant, il a toujours ainsi à sa disposition un corps au moyen duquel il peut coopérer quand c'est nécessaire sur le plan physique à la mission glorieuse de l'Instructeur du Monde.

Nous pouvons de suite nous imaginer ce qui résulte pour l'élève qui reçoit la faveur de prêter ainsi son corps au Maître. Cependant, le résultat entier de cette action est au delà de tous nos calculs.

Un véhicule dont la tonalité est accordée par une telle influence, sera pour l'élève une véritable assistance plutôt qu'un embarras qui le limite. Pendant que son corps sert au Maître, l'élève aura toujours le privilège de se baigner dans ce merveilleux magnétisme, car il doit être à proximité pour reprendre son corps au moment où le Maître n'en a plus besoin.

L'idée d'emprunter un corps approprié est toujours adoptée par les Grands Etres lorsqu'Ils pensent qu'il est bon de descendre parmi les hommes dans les conditions actuelles.

Le Seigneur Gautama agit ainsi lorsqu'il vint sur terre pour atteindre la dignité de Bouddha.

Le Seigneur Maitreya fit de même lorsqu'il vint en Palestine il y a deux mille ans.

L'unique exception qui nous est connue est la suivante : Lorsqu'un nouveau Bodhisattva assume la fonction d'Instructeur du Monde lorsque Son prédécesseur est devenu Bouddha. Il naît comme un petit enfant ordinaire, au moment de sa première apparition dans le monde en qualité d'Instructeur.

Notre Seigneur, le présent Bodhisattva fit ainsi lorsqu'il naquit comme Shri Krishna dans les plaines dorées de l'Inde pour être aimé et honoré avec une passion de dévotion qui n'a peut-être jamais été égalée nulle part ailleurs.

Il ne faut pas confondre l'occupation temporaire du corps d'un élève telle

qu'elle est mentionnée ci-dessus avec l'usage permanent qu'un Ego avancé peut faire d'un véhicule préparé pour lui par quelque personne autre.

Ceux qui furent dans l'intimité de notre Grand Fondateur, Mme Blavatsky, savent généralement que lorsqu'elle quitta le corps dans lequel nous la connûmes ; elle entra dans un autre corps qui venait d'être à l'instant abandonné par son premier occupant.

Quant à savoir si ce corps avait été spécialement préparé pour son usage, je n'en ai aucune information. Mais il y a d'autres exemples connus où cela fut fait.

Il y a toujours dans les cas semblables une certaine difficulté à adapter le véhicule aux besoins et au tempérament du nouvel occupant. Il est probable que ce nouveau corps ne devient jamais un vêtement allant parfaitement bien.

C'est pour l'Ego qui entre dans le nouveau corps une question de choix. Il doit choisir entre consacrer beaucoup de temps et de peine à surveiller la croissance d'un nouveau véhicule qui sera autant que possible une expression de lui-même, ou éviter tout ce souci en entrant immédiatement dans un corps qui lui fournira un assez bon instrument pour tous les services ordinaires. C'est le moins qui puisse être exigé, autrement, il serait inutile d'envisager le cas. Cependant, ce corps emprunté ne sera jamais à tous égards le corps idéal que son propriétaire aimerait qu'il fût.

En somme, cela ressemble beaucoup à l'achat d'un vêtement. Ou il faut attendre le temps nécessaire pour qu'il soit fait suivant le désir, ou on achète tout confectionné, ce qui est beaucoup moins cher, mais aussi il est plus ou moins bien réussi.

Naturellement, tout élève désire ardemment l'honneur d'abandonner son corps à son maître, mais il y en a vraiment peu dont les véhicules soient assez purs pour être ainsi employés.

Des étudiants ont demandé quelquefois pourquoi un Maître dont le travail semble être presque entièrement sur les plans supérieurs, a besoin d'un corps physique d'une façon permanente.

Il me semble que cela n'est pas notre affaire. Si un Maître prend la peine de conserver un tel corps, nous pouvons être certain qu'il a de bonnes raisons pour cela. Nous connaissons assez leurs méthodes de travail pour savoir qu'ils font tout pour le mieux, c'est-à-dire de la façon qui exige le moins possible de dépense d'énergie.

Si toutefois il est poli de notre part de discuter sur un tel sujet, plusieurs raisons de ce fait nous viennent à l'esprit.

Le maître passe une grande partie de son temps à projeter des courants d'influence.

Autant qu'on a pu l'observer, ces courants sont le plus souvent sur le plan de l'intuition (ou bouddhique) et sur les sous-plans mentals supérieurs, mais il est probable qu'il pouvait être au moins quelquefois des courants éthériques, et pour la multiplication de ces derniers un corps physique et sans aucun doute un avantage.

Disons aussi que la plupart des Maîtres que nous avons vus ont un petit

nombre d'élèves ou assistants du plan physique qui vivent avec Eux et près d'Eux.

Un corps physique peut-être aussi nécessaire au Maître à cause d'eux.

En ce qui me concerne, il ne m'arrive jamais de faire des enquêtes sur de tels sujets. Je suis content de croire que le Maître connaît beaucoup mieux que moi ce qu'Il a à faire, et que je peux mieux Le servir en transmettant Ses instructions qu'en me mêlant de ce qu'Il fait.

Ceux de nous, qui ont le privilège de connaître un peu nos gracieux Maîtres, éprouvent pour Eux un enthousiasme incommensurable.

Nous ne questionnons pas, — nous aimons et nous obéissons. Nous trouvons que dans l'activité ordonnée de ce saint service nous apprenons bien davantage que nous ne pourrions le faire par une curiosité indiscrète et agitée.

Vraiment, il est bien de connaître, c'est nécessaire ; mais la connaissance s'accroît le mieux par le service. Ceux qui ne vivent que pour aider les autres apprendront bientôt par la pratique et par sainte inspiration de Son amour, comment l'œuvre du Maître peut être le mieux fait.

Activités théosophiques

conférences (janvier 1914)

Paris. — *Dimanche 4 janvier, à 4 heures.* — Conférence publique, Le Problème de la souffrance, Mlle Aimée Blech.

Dimanche 18 *janvier, 4 heures.* — Conférence réservée aux membres, Les animaux savants de Mannheim, par E. Duchâtel.

Dimanche 1er *février, 4 heures.* — Conférence publique, Des horizons nouveaux, par Mme I. de Manziarly.

Jeudi soir, 8 *h.* 1 /2. — Etude sur le Karma, par Mme Jean Delettres.

Le mardi, cours complet de Théosophie par Mlle Blech.

Mardi 6 *janvier, 4 heures.* — Le monde astral et ses habitants.

Mardi 13. — Le corps astral et la vie des émotions.

Mardi 20. — Le corps mental et l'action de la pensée sur le développement individuel.

Mardi 27. — L'Ego : Son origine et son évolution.

Cours de doctrine secrète, tous les mercredis à 2 h. 1 /2 à partir du 14 janvier par Mme de Manziarly : Orphée d'après la tradition théosophique.

Conférence ouverte en langue anglaise, par le Dr Brown Landoue, le vendredi 16 janvier, à 3 heures, « The World we live in », le vendredi 23 janvier, 3 heures, « The Servantes of the Temple.

Marseille. — Le dimanche, 18 janvier, une conférence publique sera faite par M. R. André. Le sujet en sera annoncé la veille par les journaux locaux.

La conférence sur « le Problème de la Souffrance » sera faite le dimanche 15 février à 4 heures, par M. E. Pellissier.

Ordre de l'Etoile d'Orient

Paris. — Conférence réservée aux membres le dimanche 11 janvier, jour anniversaire de la fondation de l'Ordre de l'Etoile d'Orient, à 4 heures *pré-*

eises : « A la Clarté de l'Etoile », par Mme I. de Manziarly. Cette conférence sera précédée d'une petite audition musicale.

Marseille. — Le dimanche 4 janvier, à 4 heures, une conférence a été faite par M. E. Pellissier, sur « Le Bouddhisme ».

Le dimanche 1er février, à 4 heures, une conférence sera faite par M. F. Turcan, sur « l'Islamisme ».

Belgique. — Le *Théosophe*, 16 janvier 1914, publie la correspondance suivante qui montre, une fois de plus l'alliance de toutes les Sectes de la Contre-Eglise :

Bruxelles, 8 janvier 1914.

La première semaine de janvier est à marquer dans les annales de la section théosophique Belge, car, à partir de 1914, elle fait, peut-on dire, un pas en avant dans le domaine public.

En effet, elle a quitté son ancien local de la rue de l'Hôpital pour transporter son Quartier Général dans un magnifique immeuble de la rue de Loxune, un ancien hôtel princier possédant un escalier monumental, une très belle salle de conférences ainsi que de nombreuses salles de réunions.

Ce qui rend surtout la chose intéressante, c'est que cet immeuble est loué par la *Fédération des Sociétés de culture morale* à laquelle la Société Théosophique s'est affiliée et dont elle est un des principaux locataires.

Les avantages de cette affiliation sautent aux yeux ; la section trouvera dans la Fédération un milieu de propagande bien préparé — il s'agit de culture morale — à entendre le message théosophique.

Un certain nombre de sociétés ont déjà répondu à l'appel de la Fédération et y ont adhéré se prêtant, de cette façon, entre elles un appui incontestable en mettant en pratique notre devise : « L'union fait la Force ». Un point important pour la propagande est celui-ci : toutes les sociétés fédérées auront la jouissance d'une salle de lecture commune où elles pourront déposer leurs publications et où nos livres seront donnés en lecture.

C'est dans cette nouvelle installation que nous avons eu le privilège de recevoir et d'entendre M. *Haden Guest*, le conférencier et propagandiste anglais bien connu.

Le 3, dans une conférence pour membres : *The Spreadings of Theosophy throughout the world*, il nous a parlé de la propagande théosophique, des moyens les plus efficaces de la faire, de la formation et de la préparation des conférenciers, en un mot, une conférence très utile au point de vue pratique pour un pays comme le nôtre où la théosophie est si peu connue.

Le 6, dans une conférence publique intitulée : *Théosophy at the Gateway of the New Century*, l'orateur montra qu'elle pouvait être l'influence des conceptions théosophiques sur les problèmes jusqu'ici insolubles ou difficilement explicables, il parla de l'involution et de l'évolution des vies successives qui ne forment qu'une seule vie. Il fit entrevoir aux auditeurs les hauteurs sublimes de l'évolution en citant les Maîtres, nos frères ainés et devanciers. Il termina en montrant que les idée théosophiques mènent à une vie plus large qui permet de comprendre et d'aider l'évolution.

Ces deux conférences furent résumées en français.

Bibliographie

Premiers éléments de lecture de la Langue égyptienne, (caractères hiéroglyphiques, par PAPUS (Dr G. Encausse). Brochure in-8° de 60 pages, 20 planches et nombreuses gravures dans le texte. Paris, Dorbon aîné.

Premiers éléments de lecture de la langue hébraïque, par le Dr PAPUS (G. Encausse). Les lettres, les nombres, les hiéroglyphiques. Rapport avec les autres alphabets de XXII. Brochure in-8° de 92 pages Paris, Dorbon aîné

Premiers éléments de lecture de la langue Sanscrite, caractères Devanagari, par le Dr PAPUS (G. Encausse). Brochure in-8° de 54 pages. 2e Edition considérablement augmentée. Figures et tableaux. Paris, Dorbon aîné.

Le Dr Papus a réuni dans ces trois brochures les cours qu'il a professé pendant ces dernières années à l'Ecole Hermétique de Paris. Ces publications rendront service à tous ceux qui voudront acquérir les premières notions des langues sémitiques afin d'étudier l'occultisme dans les textes.

Notions élémentaires d'Astrologie scientifique, par Paul FLAMBART, ancien élève de l'Ecole Polytechnique. Brochure grand in-8° de 44 pages avec figures. Paris, Hector et Henri Durville.

Il ne faut pas chercher dans ces quelques pages un traité complet d'Astrologie et espérer apprendre cette science en les lisant. Ce n'est pas ce qu'a voulu faire l'auteur. M. Paul Flambart, qui est un savant, a donné sous une forme claire et précise un très précieux aide-mémoire pour ceux qui suivent sa méthode. A ce point de vue, cette nouvelle publication est remarquable et doit prendre place dans la bibliothèque de toutes les personnes qui s'occupent d'astrologie.

Malheureusement, M. Paul Flambart a une méthode tout à fait personnelle d'étudier la science astrologique. Il laisse beaucoup trop de côté,à mon avis, la tradition dans la manière de représenter le thème,et l'intuition pour l'interpréter. Je ne crois pas que ces thèmes condensés en une seule figure soient très facilement lisibles pour qui n'en a pas une grande habitude. Je pense qu'il est défectueux de ne pas placer l'Ascendant à l'horizon oriental et le M. C. au méridien de la figure. Les arguments qu'il donne à l'appui de sa thèse ne m'ont pas convaincu.

Quant à l'intuition, c'est-à-dire à la valeur personnelle de

l'astrologue, elle est le complément indispensable de la science ainsi que le déclare Ptolémée dans le premier aphorisme de son centilogue.

De toi et de la science, car il n'est pas possible que celui qui sait, prédise les formes particulières des choses, de même que le sens ne peut concevoir une particulière, mais seulement une forme générale de la chose : c'est pourquoi celui qui traite ceci doit s'aider de la conjecture, vu qu'il n'y a que ceux là seuls qui sont inspirés d'en Haut qui prédisent les choses particulières.

La nouvelle publication de M. Paul Flambart n'en comble pas moins une lacune et elle est appelée à rendre de grands services, même à ceux qui ne partagent pas toute sa manière de voir.

Un faux Jésuite. Le Dr R. Steiner et la Théosophie actuelle. Les Idées et les Faits, par M. Robert Kuentz, brochure in-12 de 86 pages. Librairie Mistral, Cours Victor-Hugo, Cavaillon (Vaucluse).

J'ai analysé cette étude dans le dernier numéro du 5 janvier 1914, p. 185 et suiv. Je n'y reviendrai pas si ce n'est pour signaler la publication de ces articles, parus d'abord dans le *Feu*, en brochure et pour engager tous ceux que les questions théosophiques intéressent à lire entièrement ces pages substantielles. Le prix est de 2 francs, mais en s'adressant à l'auteur : Le Planol, Marseille-Mazargues (Bouches-du-Rhône) les lecteurs de la Revue la recevront contre l'envoi de 1 fr. 50.

N. Fomalhaut.

L'Imprimeur-Gérant : L. CLOIX, 17, Avenue de la Gare — Nevers

— Id. *Volkomene Glasmacher Kunst* [L'art complet du verrier], in-4° Francfort, 1679.

— Id. *Anmerkung von den fire leg. fixe und flüchgtigen Salzen, Auro und argento potabili, Spiritu mundi* [Observation sur les sels fixes et volatils, sur l'or et l'argent potables, l'esprit du monde] in-8°. Hambourg, 1676.

— Id. *Collegium Physico-Chimicum experimentale, oder Laboratorium Chemicum*, in-8°. Hamburgi et Lipsiæ, 1722, d'un Allemand, Kunckel, médecin et chimiste du Roi de Suède et de l'Electeur de Saxe ; il passe avec raison pour un des plus habiles artistes des derniers temps, et ses ouvrages sont très estimés des amateurs.

Rosenthal mentionne aussi ce dernier ouvrage, ainsi qu'il suit (p. 392, 5124 k) :

Kunckel von Löwenstern, Joh. *Collegium physico-chymicum experimentale order Laboratorium chymicum, in welchem von der wahren Principiis in der Natur und denen gewurckten Dingen nebst der Transmutation und Verbesserung der Metallen gehandelt wird. Herausgegeben von Joh. Caspar.* Engelleder. [Collège (c'est-à-dire cours) physico-chimique, ou laboratoire chimique, dans lequel il est traité des vrais principes dans la Nature et les choses de l'art, ainsi que de la transmutation et amélioration des métaux. Publié par Joh. Caspar Engelleder] 2e Edition, Hambourg, 1722, avec portrait de Kunckel, par 15 ff. et 737 pp. de texte, 37 d'index. Rosenthal H. W. à Hambourg. Rosenthal ajoute cette note tirée de Kopp. (1 p. 11. et p. 60) : « Ouvrage aussi intéressant qu'important pour tous ceux qui s'occupent de la Chimie et des Chimistes d'autrefois ». Il dit, de son côté, que les Traités (ou chapitres) sur l'or et l'argent méritent une attention toute particulière.

Enfin la *Biographie* Michaud (t. XXII p. 234) contient un article fort bien fait sur ce personnage : Jean Kunckel naquit en 1630, au village de Hutten dans le Duché de Slesvig. Ses premières études terminées, il parcourut la Basse Allemagne et la Hollande, visitant les ateliers et les manufactures pour étudier les procédés des ouvriers. Il commença, en 1676, à donner des leçons de chimie à Wittemberg, et ce fut cette même année qu'il découvrit le phosphore qui porte son nom. L'électeur de Saxe, Jean Georges II, le nomma directeur de son laboratoire à Anneberg, et lui facilita ainsi les moyens de faire beaucoup d'expériences utiles.

Appelé en 1679, à Berlin, par l'électeur de Brandebourg, il y ouvrit un cours qui fut très fréquenté, et contribua ainsi à répandre le goût de cette science alors peu cultivée. Il se rendit, en 1693, aux vœux du Roi Charles XI, qui, cherchait depuis longtemps à l'attirer en Suède. Ce prince le créa conseiller des Mines, et le récompensa de ses services en lui accordant des lettres de noblesse et la permission d'ajouter à son nom celui de Lœwenstern. Kunckel mourut à Stockholm en 1702. Il était membre de l'Académie des *Curieux de la Nature*. C'était, dit d'Holbach, un homme fort expérimenté, auteur peu savant, très mauvais écrivain, mais l'opiniâtreté de son travail, l'exactitude de ses procédés, et l'importance de ses découvertes, lui ont fait un nom très grand et très mérité parmi les chimistes. Outre son phosphore, dont on parlera plus bas, Kunckel avait imaginé des pilules lumineuses, dont l'usage était, dit-on, utile en médecine et particulièrement contre l'apoplexie ; il avait aussi le secret d'un verre rouge transparent. Ses ouvrages, écrits en allemand, sont : 1° *Expériences sur l'eau-forte* (dans les *Mélanges* de *l'Académie des Curieux de la Nature*, 1re année, T. II p. 158). — 2° *Recherches et observations sur les Sels fixes et volatils, sur l'or et l'argent potables* ; *sur la couleur et l'odeur des métaux et des autres substances minéralogiques, Hambourg*, 1676, in-8°, traduit en latin par Ch. Aloys Ramsay, Londres et Rotterdam, 1678, in-8°. Dans cet ouvrage, Kunckel assure qu'il avait trouvé, en parcourant les archives de la maison de Saxe, le secret dont l'électeur Christian s'était servi, pour convertir en or d'autres métaux ; — 3° *Observations chimiques*, Hambourg, 1677, in-8°, traduites en latin par Ramsay, Londres 1678, in-8° ; Amsterdam 1693, et Iéna 1719, in-12. Cet ouvrage est estimé ; — 4° Lettre aux médecins

et aux philosophes de Saxe sur le Phosphore et les pilules lumineuses, 1679, in-8°. La première invention de ce phosphore est due au hasard. Un chimiste allemand, appelé Brand, travaillant sur l'urine, ayant trouvé dans le récipient une matière qui brillait dans l'obscurité, la fit voir à Kunckel, et mourut quelque temps après, sans lui avoir communiqué son secret. Kunckel, qui avait vu travailler Brand, se douta que l'urine formait la base de cette matière lumineuse, et parvint à en retrouver la composition qu'il communiqua aux savants par la Lettre que nous venons de citer. On trouva la *Manière de faire le Phosphore brûlant de Kunckel*, par Homberg, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, T. X. — 5° *L'art de faire le verre*, 1679, in-4° ; traduit en français par M. D. (le baron d'Holbach), Paris, 1752, in-4°, avec les traités de Neri de Merret. Kunckel avait répété les expériences de ces deux alchimistes et ajouté à leurs observations des remarques très intéressantes. Son traité particulier est en trois livres ; le premier, qui est le plus curieux, contient la manière de calciner, de dorer et de peindre le verre ; le second traite de la fabrication de la faïence et des procédés à employer pour la peindre de différentes couleurs ; le troisième indique le secret de tirer en argent la figure de toutes sortes de plantes, de colorer le gypse et de marbrer le papier. Kunckel a terminé son ouvrage par la description d'un moule inventé par J. Dan. Kraft, conseiller de l'Electeur de Saxe, et avec lequel on peut faire des bouteilles de toutes les grandeurs ; 6° *Lettre où l'on prouve qu'il n'y a pas d'acide dans l'esprit-de-vin*, 1681, in-8° ; — 7° *Traité sur les sels et les acides minéraux*, Berlin, 1686, in-8°. Un médecin de Hambourg, Engelleder, a publié un recueil des secrets de Kunckel, en allemand, sous le nom de *Collegium Physico-Chymicum experimentale curiosum*, Hambourg, 1716 et 1722, in-8°.

757. A short analysis of the unchanged Rites and Ceremonies of the Free-Masons. — London, printed for Steav. Dilly, 1676 ; in-8°.

[Brève analyse des Rites et Cérémonies constantes des Francs-Maçons.]

C'est le premier ouvrage maçonnique que nous rencontrons dans la présente bibliographie. Kloss le catalogue également, n° 229 ; mais il a soin d'ajouter la remarque que voici : « Douteux ; mentionné par A. Boileau dans les *Annal. Maç.*∴, Paris, Cailleau, 1808, t. III, p. 163 ».

Wolfstieg, dans sa *Bibliographie maçonnique*, T. II, p. 530, n° 33393, s'est borné à copier Kloss, en supprimant une indication essentielle, et en modifiant d'une façon peut-être erronée la date de la référence. A l'article indiqué, on ne trouve que ceci :

A short analysis of the Unchanged Rites and ceremonies of the Freemasons. London, Dilly, 1676, in-8°, Kloss, 229.

Annales Maç.∴. T. III, 1807 (*sic*), p. 163.

758. Menippus, sive Dialogorum satyric. Centuria, invitatem (*sic* : *lire :* inanitatem) nostratium speculum, etc. (auct. J. Valent. Andreæ). — Coloniæ Brandeb., Volcker, 1677 ; in-12, 384 pages.

[Ménippe, ou Centurie de dialogues satiriques montrant la futilité de nos contemporains (par J. Valent Andréa).]

Cinquième édition. Voir ci-dessus, nos 355, 403, 742 et 753. Kloss, n° 2518*b*, ne connaît point cette édition de 1677.

759. Kabala denudata, seu Doctrina Hebræorum transcen[den]talis metaphysica ac theologica. Edit. Knorr a Rosenroth. — Sulzbach, 1677 ; in-4°.

La Kabbale mise à nu, ou Doctrine transcendantale, métaphysique et théologique des Hébreux, éditée par KNORR DE ROSENROTH.]

KLOSS, n° 3885. Pour une édition antérieure, avec la date de 1667, voir ci-dessus, n° 714.

760. ΙΑΜΒΛΙΧΟΥ ΧΑΛΧΙΔΕΩΣ ΤΗΣ ΚΟΙΛΗΣ ΣΥΡΙΑΣ, ΠΕΡΙ ΜΥΣΤΗΡΙΩΝ ΛΟΓΟΣ. JAMBLICHI Chalcidencis ex Cœle-Syria, De Mysteriis liber. Præmittitur Epistola PORPHYRII ad Anebonem Ægyptium, eodem argumento. Thomas GALE Anglus Græce nunc primum edidit, Latine vertit et Notas adjecit. — Oxonii, e Theatro Sheldoniano, Anno Domini CIϽDC. LXXVIII ; in-folio, 323 pages à 2 col., front.

[JAMBLIQUE, de Chalcis en Cœlé-Syrie. Le Livre des Mystères, précédé d'une Lettre de PORPHYRE à Anebon l'Egyptien sur le même sujet. Texte grec édité pour la première fois, avec une traduction latine et des notes, par l'Anglais Thomas GALE.]

Sur Jamblique, voir la notice du n° 90, où est signalée une édition lyonnaise.

Le *Dictionnaire des Sciences philosophiques* publié sous la direction d'Ad. Franck. (Paris, Hachette, 3e tirage 1885, p. 818) contient, au sujet de la vie et des doctrines de Jamblique, des détails intéressants que nous allons résumer.

SUIDAS nous apprend qu'il naquit à Chalcis en Cœlé-Syrie, de parents riches et considérés, et qu'il florissait sous Constantin. La plus grande partie de sa vie a dû se passer à Alexandrie. On lui donne pour premier maître Anatolius, par qui il fut présenté à Porphyre. Devenu le chef de l'Ecole d'Alexandrie, après la mort de celui-ci, il vit les disciples affluer autour de lui, malgré l'austérité de son langage et les formes arides de son enseignement. L'enthousiasme qu'il inspirait allait jusqu'à la superstition, au point qu'on lui attribua le don des miracles : ainsi, un jour qu'il faisait sa prière, il est ravi à dix coudées au-dessus du sol. Une autre fois, il se détourne de son chemin, prévoyant le passage d'un convoi funèbre. Enfin, aux bains de Gadara, après qu'il a touché de sa main deux petites sources, il en voit sortir aussitôt deux enfants d'une admirable beauté qui, l'entourant de leurs bras, semblent le reconnaître pour leur père. (EUNAPE, *Vie de Jamblique*, dans ses *Vies des Sophistes*.) Ces récits sont du moins propres à montrer la tendance du néo-platonisme à confondre le rôle du prêtre et du thaumaturge avec celui du philosophe.

Il ne nous est resté des nombreux ouvrages de Jamblique qu'une *Vie de Pythagore* et une *Exhortation à l'étude de la philosophie* (*Protrepticæ orationes ad philosophiam, Libri duo*, et *De vita Pythagoræ*, in-4°. Franecker, 1598 ; Amsterdam, 1707, et Leipzig, 1815, in-8°).

Quant au livre sur les Mystères égyptiens (*de Mysteriis Ægyptiorum liber, seu Responsio ad Porphyrii Epistolam ad Anebonem*, grec et latin, Ed. Th. Gale, Oxford, 1678), malgré le témoignage de Proclus, il est plus sûr de l'attribuer à l'Ecole de Jamblique qu'à Jamblique lui-même. Malheureusement, aucun de ces ouvrages ne contient la partie importante de sa doctrine, sa théologie. On en est réduit à en chercher les fragments épars dans le *Commentaire de Proclus sur le Timée*. Dans les premiers temps de son enseignement, Porphyre avait vu son premier disciple, Jamblique, devenir son rival, et partager, au sein même de sa propre école, cette autorité que Porphyre devait bientôt lui abandonner tout entière. De bonne heure, en effet, Jamblique manifesta son opposition à la doctrine de son maître sur un certain nombre de points importants. Après Plotin, l'Ecole néoplatonicienne s'était engagée dans des discussions fort subtiles sur des difficultés que le maître avait négligées ou expli-

quées d'une manière fort obscure et incomplète. Déjà Amélius, Porphyre et Théodore avaient interprété et développé, chacun à sa manière, la théologie de Plotin en ce qui concerne les deux derniers principes de la divinité, l'Intelligence et le Démiurge. Jamblique, en suivant la voie de ses prédécesseurs, divisait et subdivisait également la trinité de Plotin, et en faisait sortir une série de triades, mais il différait d'opinion avec Porphyre dans l'interprétation des doctrines théologiques de Platon et de Plotin. Jamblique admet, avec Amélius et Porphyre qu'il n'y a rien à distinguer dans le premier principe. Ce principe est un, indivisible, immobile dans son unité. Tout ce qui est, est par l'Un ; le premier être lui-même en vient ; les causes universelles lui doivent toute leur puissance d'action, en même temps que l'unité et l'harmonie de leurs mouvements. C'est encore l'Un qui fait que, malgré la diversité de leurs formes, malgré la variété des principes dont elles dépendent, les causes naturelles se confondent dans une intime union et vont aboutir à une cause unique et suprême. Le second principe sert d'intermédiaire aux deux autres et de point d'union à la trinité entière. C'est la puissance féconde qui engendre les Dieux, le principe de la vie divine, le producteur par excellence, la déesse Rhéa, selon la langue mythologique. Le troisième principe est le Démiurge, proprement dit Jupiter, c'est le principe qui opère le développement des puissances intelligibles, et accomplit l'œuvre de la création.

Jusqu'ici, Jamblique ne s'écarte point de la doctrine de Plotin, mais divers passages de Proclus semblent prouver qu'il n'est pas toujours fidèle à la distinction des trois principes de la trinité Alexandrine, l'Un, l'Intelligence et le Démiurge. Ainsi, tantôt il comprend dans le Démiurge tout le monde intelligible, tantôt il y renferme le paradigme. Or, le paradigme n'est autre chose que le modèle intelligible, l'archétype des idées, l'intelligence pure identique avec l'Intelligence, en un mot, le second principe. Il y a là une véritable contradiction. Le passage suivant de Proclus semble lever la difficulté : « Jamblique considérait que la vertu démiurgique préexistait déjà dans le paradigme ». En effet, tout en distinguant les deux derniers principes de la Trinité, l'Intelligence et le Démiurge, Jamblique a pu en considérer le rapport et l'union. Or, comme le Démiurge procède de l'Intelligence, il a pu dire dans un sens différent, et avec une égale vérité, tantôt que le démiurge comprend le paradigme, tantôt qu'il y est compris. Du moins, c'est ainsi que Proclus entend Jamblique.

Quant à la doctrine des triades, Jamblique semble avoir poussé encore plus loin que Porphyre et Théodore l'abus de l'abstraction. Dans le second principe il distingue d'abord trois triades purement *intelligibles*, puis trois triades *intellectuelles*. Outre la grande triade démiurgique, il admet une série de démiurges inférieurs, les *Nouveaux démiurges*, qui portent au loin l'action des premiers. Jamblique se distingue encore de Plotin et de Porphyre par un goût excessif et presque superstitieux des formules numériques. Il ramène aux nombres tous les principes de la théologie : à la monade, l'unité suprême, principe à la fois de la vie et de ses diverses formes ; à la dyade, l'intelligence, première manifestation, premier développement de l'unité ; à la triade, l'âme ou Démiurge, principe du retour à l'unité par tous les êtres qui se portent en avant ; à la tétrade, le principe de l'harmonie universelle, contenant en soi toutes les raisons des choses ; à l'ogdoade, la cause du mouvement qui entraîne tous les êtres hors du principe suprême, et les disperse dans l'univers ; à l'ennéade, le principe de toute identité et de toute perfection ; enfin, à la décade, l'ensemble de toutes les émanations de l'Un. Ni Plotin, ni Porphyre, malgré leur respect pour les doctrines de Pythagore, n'ont réduit ainsi leurs principes à des abstractions numériques.

Contrairement à la doctrine de Plotin, Porphyre avait attribué à la matière la diversité des êtres individuels ; Jamblique réfute Porphyre et explique cette diversité en distinguant, dans le monde intelligible, des principes d'unité et d'identité d'une part, de l'autre, des principes de diversité.

La psychologie de Jamblique, autant qu'on peut en juger par quelques fragments,

différait assez de celle de Plotin et de Porphyre. Il y règne un spiritualisme moins sévère. Jamblique reproche à Porphyre d'avoir fait de l'âme un principe impassible et toujours pensant, et, par conséquent, de l'avoir identifiée avec l'Intelligence elle-même. Dans cette hypothèse, dit Jamblique, qui faillirait en nous lorsque nous sommes entraînés par le principe irrationnel, et que nous nous précipitons dans les désordres de l'imagination ? Et, d'un autre côté, si l'on admet que la volonté ait failli, comment l'âme elle-même resterait-elle infaillible ? Ce même esprit se révèle encore dans la critique d'une pensée de Porphyre sur l'interprétation de Platon : « Il n'existe ni Dieux pasteurs, privés de l'intelligence humaine, et se rattachant aux êtres vivants par une certaine sympathie, ni Dieux chasseurs, qui enferment l'âme dans le corps comme dans une ménagerie, car l'âme n'est pas à ce point enchaînée au corps. Cette méthode (il s'agit de l'opinion de Porphyre) est indigne de la philosophie et de la science ; elle est pleine de superstitions barbares ».

Jamblique apparaît ici sous un jour tout nouveau : ce prêtre égyptien, si appliqué à l'exercice du culte, si adonné aux pratiques de la théurgie, se montre, dans sa doctrine psychologique, plus modéré, plus platonicien que ses prédécesseurs. De même sa morale est d'un ascétisme plus tempéré ; il fait une part plus grande à la liberté et aux passions, dans la vie humaine. Il répète souvent que l'homme est le véritable auteur de ses actes, qu'il est à lui-même son propre démon. Il reproduit souvent les tendances morales de Platon. Sans doute, le disciple de Plotin et de Porphyre reparaît. Il répète, avec ses maîtres, que la fin de l'âme est la contemplation des choses divines, et que la vertu n'est qu'un moyen d'y parvenir, mais il n'en est pas moins vrai que, beaucoup plus superstitieux que Plotin et Porphyre dans sa théologie, il professe une morale plus pratique et plus humaine.

Nous trouvons dans le *Dictionary of Greek and Roman biography and Mythology* (Londres, 1846), T. II, p. 549, quelques indications sur le livre des *Mystères :*

« Dans l'ouvrage en question, en un livre, on voit un prêtre égyptien nommé Abammon, répondant à une lettre de Porphyre. Il s'efforce d'y réfuter divers doutes sur la vérité et la pureté de la religion et du culte des Egyptiens, et de prouver la divine origine de la théologie égyptienne et chaldéenne ; il veut aussi démontrer que les hommes peuvent entrer en relation avec la divinité au moyen de rites théurgiques. Un grand nombre de critiques sont d'avis que cet ouvrage n'est pas de Jamblique ; Tennemann et d'autres le lui attribuent, avec quelque vraisemblance ». Le traité sur les *Mystères des Egyptiens* a été publié, pour la première fois, par MARSILE FICIN, à Venise, en 1483, in-4°, avec une traduction latine ; d'autres éditions en ont été données par N. SCUTELLIUS (Rome, 1556, in-4°), par TH. GALE (Oxford, 1678, in-f° avec traduction latine).

Il en a été publié une traduction française assez récente, par les soins de la Société Théosophique de Paris ; elle est due à M. Pierre Quillard (in-16, 1895).

La *Biographie* MICHAUD (T. XX, p. 536) accorde une place un peu trop restreinte à notre auteur : Jamblique peut être regardé comme le dernier chef des néo-platoniciens du troisième siècle. (Il serait plus exact de dire : le quatrième). Cette école, dont la doctrine a fait tourner tant de têtes, n'a pas moins nui à la saine philosophie qu'au Christianisme . « Leur système, dit F.·. SCHOELL dans son *Histoire abrégée de la littérature grecque*, leur système était bâti sur la doctrine de l'émanation, d'après laquelle tous les êtres doivent, après plusieurs degrés de purification, parvenir à l'*intuition* (à la vision directe) de la Divinité, but le plus sublime de la philosophie. Cette école admettait l'existence d'une classe de démons, ou esprits d'un ordre inférieur, médiateurs entre Dieu et l'homme. Pour entrer en communication avec ces démons, il fallait une grande pureté de mœurs, une sainteté qui dégageât l'homme de tout ce qu'il a de terrestre. Les âmes déchues habitent des corps qui leur servent de prison, et si, pendant leur vie, elles n'ont pas travaillé à se dépouiller des vices, elles sont, après la mort, réunies à d'autres corps plus vils, jusqu'à ce qu'elles soient entièrement épu-

rées, ce qui se rapproche beaucoup de la métempsychose. Les Néo-platoniciens admettaient aussi une espèce de Trinité. L'âme, suivant eux, émanait de l'intelligence ou seconde essence divine (νοῦς) qui émane elle-même de l'Etre infini et parfait. Pour s'opposer au progrès du Christianisme, qui commençait à ruiner toutes les religions établies, on crut nécessaire d'envelopper d'obscurités cette doctrine des émanations, on affecta donc de regarder comme les auteurs de ce système Zoroastre en Perse, Orphée en Thrace, et Hermès en Egypte ».

G. Hebenstreit a publié une savante dissertation : *De Jamblichi philosophi Syri doctrina, Christianæ religioni, quam imitari studet noxia.* Sur la doctrine de Jamblique, philosophe syrien, doctrine funeste à la religion chrétienne, qu'elle s'efforce d'imiter), Leipzig, 1764, in-4°. Il nous reste, sous le nom de Jamblique, les ouvrages suivants écrits en grec, et depuis longtemps traduits en latin : 1° *Protrepticon seu adhortatio ad philosophiam.* (Exhortation à l'étude de la philosophie). La meilleure édition est celle qu'a publiée M. Théophile Kiessling (Leipzig, 1813 in-8°, grec-latin) ; 2° *De Vita Pythagoræ.* (Vie de Pythagore), Amsterdam, 1707, in-4° grec-latin, avec les notes et les corrections de Ludolphe Kuster, qui y a réuni la *Vie de Pythagore* par Malchus (nom véritable de Porphyre), dont est tiré, en grande partie, l'ouvrage de Jamblique ; la version latine est de V. Obrecht. M. Kiessling en a donné aussi une bonne édition gréco-latine. Leipzig, 1816, in-8° ; 3° *In Nicomachi Geraseni Arithmeticam introductio*, et *De Fato liber* (Introduction à l'Arithmétique de Nicomaque de Gerasa, avec le livre sur le Destin), ce dernier édité pour la première fois, traduit et annoté par Samuel Tennel à Arnheim, 1688, in-4°. Cet ouvrage forme, dans les manuscrits, le quatrième livre de la *Vie de Pythagore* ; le second est intitulé *Hypomnemata Pythagorica* ; le troisième, *De communi mathematica scientia.* On attribue aussi à Jamblique, bien qu'ils ne portent pas son nom dans les manuscrits, les *Theologoumena arithmetica*, qui renferment des spéculations théologiques et philosophiques des anciens sur les nombres ; — 4° *De Mysteriis Ægyptiorum*, en latin, traduit par Marsile Ficin, Venise, chez Alde, 1497, in-f° avec quelques fragments de Proclus ; *ibid*, 1516, in-f° ; le même ouvrage avec une lettre *Ad Anebonem Ægyptium*, Oxford, 1676, in-f°, de la traduction de Th. Gale. Cet ouvrage est rempli d'idées théurgiques et extravagantes ; de bons auteurs le croient postérieur à Jamblique de Chalcis, le néo-platonicien.

Il y a eu deux autres personnages qui ont porté ce nom : l'un était aussi un philosophe, qui vécut sous le règne de l'empereur Julien ; le second Jamblique, Syrien, comme les deux premiers, composa un roman.

761. Biblia sacra (les 3 premiers tomes). — Coloniæ, 1678 ; in-32.

[La Sainte Bible en latin.]

Voir le n° 767 ci-dessous, pour l'indication des 3 derniers tomes.

762. F. Toreblanca Cordubensis. De Magia. — Lugd., 1678 ; in-4°.

[F. Toreblanca, de Cordoue. Sur la Magie.]

Rosenthal cite plusieurs ouvrages de cet auteur (p. 225, nos 3064-3067) :

Franc. Torreblanca. *Dæmonologia sive de Magia naturali, dæmoniaca licita et illicita deque aperta et occulta interventione et invocatione*, lib. IV. Mogunt., 1618, in-4° avec frontispice gravé.

Même ouvrage : Edition de Mayence, 1623, in-4°. C'est l'ouvrage mentionné dans la présente notice.

Du même auteur :

Epitome Delictorum sive : de Magia, Lugduni, 1678, gravure sur le titre, in-4°.

Græsse : *Bibliotheca Magica et Pneumatica*, p. 53, donne le titre de ce dernier ouvrage d'une façon plus complète et peut-être plus exacte :

TORREBLANCA, Franc. Villalpandus (il est dit *Cordubensis* dans la notice de Baertsoen) : *Epitome Delictorum*, Libri III, *in quibus aperta, vel occulta invocatio dæmonis intervenit* ; Hispali (Séville),1618, in-f° cum indice. Lugduni, 1678, in-4°. — Du même : *Juris Spiritualis*, Libri IV, *de Spiritibus, magia, etc., tractantes ;* Cordubæ, 1635, in-f°. — Du même : *Dæmonologia, sive de Magia naturali, dæmoniaca, licita et illicita, apperta* (sic) *et occulta*, libri IV, Mogunt, 1603, 1623, in-4°.

TORREBLANCA figure aussi dans le *Manuel bibliographique des Sciences psychiques et occultes* de A.-L. Caillet, T. III, p. 620, n°s 1072-64 :

TORREBLANCA (François) : Francisci Torreblanca *Dæmonologia sive de Magia naturali, dæmoniaca, licita et illicita*, Mogunt, Imp. T. Schönwetter, 1623, in-4°.

— Du même : *Epitome des Délits de Sorcellerie dans laquelle intervient l'Invocation Occulte ou Ostensible du Démon*, Londres, 1679, in-8°.Cet ouvrage (dont l'existence ne serait pas certaine) serait la traduction de : *Epitome Delictorum in quibus aperta vel occulta invocatio Dæmonis intervenit*. Hispali, apud Ildef. Rodriguez Gamara, 1618, in-8°.

Réédité comme suit :

D.-D. Francisci TORREBLANCA, *Epitome delictorum, etc*, Lugduni, J.-B. Huguetan, 1678, in-4°. On y trouve les chapitres dont nous traduisons les titres : De la vanité de l'Astrologie judiciaire ; — de la Chiromancie ; — de l'Art cabalistique ; — de la Nécromancie ; — du Sortilège ; — des Signes ; — de la Magie divine et naturelle ; — De la Magie artificielle ; — De la Magie démoniaque ; — Des Incubes et Succubes ; — du Maléfice, etc.

Au sujet de la traduction française de l'*Epitome delictorum*, YVES-PLESSIS, dans son *Essai d'une Bibliographie française de la Sorcellerie*, etc., p. 152, n° 488, dit : « Nous ne donnons que pour mémoire cet ouvrage que nous n'avons jamais rencontré en traduction, et dont nous ne connaissons que l'original latin, paru en 1618, à Séville. Peut-être l'auteur par qui nous l'avons vu cité, a-t-il forgé lui-même ce titre français.

763. Idealus (*sic, pour :* idealis) umbra Sapientiæ generalis (Rever. P. SABATIER). — Paris, 1679.

[L'Ombre idéale de la Sagesse universelle (par le Rév. P. SABATIER.]

KLOSS, n° 3735.

Une édition en français a été notée ci-dessus, n° 736 ; l'édition française portait SABATHIER et non pas SABATIER, comme l'édition latine.

764. Magnum interest totius Reipublicæ Hermeticæ, sive Epistola I Buccinatoria ad J. Ottonem HELBIG, Joh. DE MONTE HERMETIS Anonymum, etc. — Cosmopoli, 1679 ; in-4°.

[Le grand intérêt de toute la République Hermétique, ou Première Lettre résonnante adressée à J. Otton HELBIG, à l'anonyme Jean DU MONT D'HERMÈS, etc.]

KLOSS signale seulement cette *Première Lettre résonnante*, n° 2630, *in fine*, sans en rappeler le titre. Nous avons déjà rencontré une *Troisième Lettre* de ce genre, avec la date de 1642, sous le n° 610. Quant à la seconde, qui nous donnera le titre détaillé, nous la rencontrerons plus loin, à la date de 1681, sous le n° 782.

Cette première lettre à J. Otton Helbig,et à J. de Monte-Hermetis,qui est qualifiée ici à tort d'anonyme (pseudonyme serait plus exact) sera suivie, au n° 772, d'une lettre de Jean Otton Helbig écrite à la Fraternité de la R.-C. Quelques indications sur ces deux personnages peuvent trouver place ici. Sur J. de Monte-Hermetis, nous lisons dans le *Manuel Bibliographique des Sciences psychiques et occultes* de M. Albert L. CAILLET (Paris, 1913), T. III, p. 128, n° 7687, ce qui suit :

MONTE HERMETIS (Johannes de — de Monthermé dans les Ardennes (?) : *Explicatio Centri in Trigono Centri per somnium, das ist Erläuterung desz hermetischen Guldenen Flusz, allen desselbigen emsigen Bestreitern zur Nachricht, darzu zu gelangen ; ausz einem cabalistischen Rätzel erklärt und an Tag gegeben, auch mit sonderbaren Anmerkungen und einem dienlichen Anhang auszgefertigt.* [Explication par un songe, du centre dans le triangle d'un cercle, c'est-à-dire explication du flux hermétique d'or, pour instruire ceux qui le combattent aver ardeur, avec la manière d'y parvenir, tirée d'une énigme cabalistique et mise au jour, avec des remarques particulières et un appendice utile], à Ulm, chez Georges Willh. Kühn, 1680, in-8°, XLII-85 et XVII, pp.

ROSENTHAL (p. 43, n° 604) donne la même indication, mais, selon lui, l'ouvrage est en deux parties réunies en un volume.

Quant à Johann Otton HELBIG, il est plus connu. Commençons par la courte notice que donne POGGENDORF. (*Biographisches und literarisches Handwörterbuch der exacten Wissenschaften.* [Dictionnaire biographique et bibliographique des Sciences exactes]), Leipzig, in-8°, 1863, T. I, p. 590 et suiv. HELLWIG (Helvig, ou Helbig), Johann Otton von —, Docteur en médecine, né à Colleda en Thuringe, en 1654, mort à Bayreuth, en 1698, voyagea en Hollande, en Portugal, en Italie, en Angleterre, fut professeur de médecine à Heidelberg, et fait baron par Charles II. On a de lui :

Introitus in veram et inauditam Physicam (Entrée dans la physique véritable et inouïe), Hambourg, 1680, in-8°.

Centrum Naturæ Concentratum sive Tractatus de regenerato sale naturæ, quod improprie vocant Lapidem philosophicum. (Le centre de la Nature concentré, ou sur la régénération du véritable Sel de la nature, qu'on nomme à tort pierre philosophale), Gedani, 1632, in-12.

Judicium de viribus hermeticis (Jugement sur les forces hermétiques), Amsterdam, 1683, in-12.

Les deux premiers de ces ouvrages sont donnés par WATT. (*Bibliotheca Britannica*, T. I, col. 481), avec les mêmes indications, mais le troisième figure dans cet excellent ouvrage sous un titre différent, qui paraît à la fois plus exact et plus complet :

Judicium de duumviris hermeticis sacris fœderatis, etc., Amsterdam, 1683, in-12.

LENGLET DU FRESNOY, T. III, p. 183, n°s 373 et suiv. nous donne : JOHAN. OTTONIS HELBIGII. *Introitus in veram atque inauditam Physicam*, in-8°, Hamburgi, 1680 — *Centrum naturæ concentratum*, etc., in-12, Gedani, 1682. — *Judicium de viribus hermeticis*, in-12, Amsterdam, 1683.

La *Biographie* MICHAUD contient aussi quelques détails sur HELBIG, sous le nom de HELWIG. Né en Thuringe, en 1654, il étudia aux Universités d'Iéna, d'Erfurth, d'Altdorf, et de Bâle. Il se fit recevoir docteur à Erfurth, en 1675, et vécut quelque temps à Amsterdam, puis s'embarqua pour Batavia, où, pendant plusieurs années, il étudia la médecine, et s'intéressa aux curiosités de la nature. De retour en Egypte, il voyagea en Italie, en Portugal, en France, aux Pays-Bas, en Angleterre et en Danemarck ; il possédait les langues de presque tous ces pays. L'Electeur palatin le fit son conseiller, son premier médecin et professeur à Heidelberg, Charles II, roi d'Angleterre, lui donna le titre de baronnet, et le roi de Danemark, celui de conseiller. Helwig se fixa ensuite à Bayreuth, en Franconie, où il mourut en 1698. Il s'était beaucoup occupé de chimie hermétique. L'ouvrage qu'il a composé sur ce sujet (*l'Introitus*) est fort curieux ; il prétend même y reproduire aux yeux et aux autres sens une microcosmogonie, c'est-à-dire la formation d'un petit monde. On a de lui : 1° *Introitus in veram atque inauditam physicam*, Batavia, 1678 ; Hambourg, 1680, in-8° ; Heidelberg, 1680, in-12, cette dernière édition augmentée de deux lettres, dont une aux Frères Rose-Croix. Cet ouvrage, adressé à l'*Académie des Curieux de la Nature*, a été traduit en français par MASSIET DE LA GARDE, Londres, 1682, in-8° ; — *Centrum naturæ concentratum, sive tractatus de regenerato sale naturæ quod improprie vocant lapidem philosophorum*, Dantzig, 1682, in-12 ; — 3° *Judicium de viribus hermeticis ;* 4° *Ob-*

servatio de variis rebus indicis (remarque sur diverses choses de l'Inde), dans les *Ephémerides Curios. Natur*, années 9 et 10.

D'autres personnages du même nom, et probablement de la même famille, se sont fait une réputation dans les sciences naturelles, notamment Christophe Helwig, Jean Helwig, Georges-André.

Nous ne devons pas omettre la note que l'on trouve dans le *Catalogue Raisonné of works on the Occult Sciences*, de F. Leigh GARDNER, complété par le Dr W.-W. WESTCOTT, nous y trouvons, p. 229 :

HELBIGIUS (J. O.) *Epistola intimorum jussu ad Frat.* R. C. *exarata*, in-12, Heidelberg, 1680.

GARDNER y renvoie à l'article MAGNUM, p. 48, où nous lisons le titre même de l'ouvrage qui a provoqué cette réponse, c'est le suivant :

Magnum interest totius Reipublicæ Hern sive Epist. II. Buccinatoria, ad J. O. Helbig, Joh. de Monte Hermetis anon (*anonymum* ?) *ac ceteros Magnates hermeticos data duumviris Hermeticis fœderatis, etc.*, in-4°, Gedani, B.-L. Tanck, 1681.

M. Arthur WAITE, dans la liste bibliographique qui termine son ouvrage *Lives of the Alchemistical Philosophers*, p. 288, sur Helbig, donne des indications très sommaires, que nous reproduisons avec les fautes qui déparent cette liste dans trop d'endroits :

HEBBIGII (J.-O.). *Introitus in veram, atque inauditam physicam*, in-8°, Hamburgi, 1680. — *Centrum Naturæ concentratum*, in-12, Gedani, 1682. — *Judicium de viribus Hermeticis*, in-12, Amsterdam, 1683.

Et il mentionne une traduction anglaise qui n'est connue que de lui : *Salt of Nature, by Alipili*, in-16, Londres, 1696.

Un peu plus loin, et comme si Helwig (J.-O.) était un personnage différent, il nous cite : HELWIG (J.-O.) : *Curiositates Alchymiæ*, qui est aussi connu de lui seul.

765. Apologie pour le grand (*sic*) Personages (*sic*) qui ont été faussement soupçonnez de Magie, par NAUDÉ. — A La Haye, 1679 ; in-12.

Voir ci-dessus, nos 653 et 731.

766. Traité des Superstitions, par J. BAPT.-THIERS. — Paris, Dezallier, 1679 ; in-12.

La *Biographie* MICHAUD donne (T. XLI, p. 371 et suiv.) une excellente notice sur cet auteur singulier.

THIERS naquit à Chartres en 1636, de parents peu favorisés de la fortune. Il acheva à Paris ses études commencées au Collège de sa ville natale, et fut nommé à vingt-deux ans professeur au Collège du Plessis. Il fut bientôt maître ès-arts, puis bachelier en théologie. Son talent et son immense érudition auraient dû lui procurer des dignités ecclésiastiques, mais il ne posséda jamais d'autre bénéfice que la cure de Champrond-en-Gastine, au diocèse de Chartres, qu'il oblint à la faveur de son grade de bachelier, et qu'il permuta avec celle de Vibraye, au diocèse du Mans, où il mourut en février 1703, âgé de 66 ans. Il serait fort malaisé à un collectionneur de réunir toutes les œuvres de J.-B. Thiers. Toutes présentent de l'intérêt par le choix des sujets et l'érudition avec laquelle ces sujets sont traités. En voici une liste aussi complète que possible :

1° *Exercitatio adversus Joh. de Launoy... dissertationem de auctoritate negantis argumenti* (Essai contre la dissertation de J. de Launoy sur la valeur de la preuve négative), Paris, Simon le Sourd, 1662, in-8°. Thiers était professeur d'humanités au Collège de Chartres lorsqu'il publia ce premier ouvrage, où il se déclare l'adversaire du célèbre docteur De Launoy. Celui-ci ne pouvait laisser le jeune bachelier sans réponse ; aussi,

dans la même année, il donna une seconde édition, de son livre : *De l'Autorité de l'argument négatif*, où il a ajouté un petit traité dans lequel il emploie de nouveau les expressions désobligeantes dont il s'était servi contre Thiers ;

2° L'année suivante, poème en vers à la louange du cardinal Barberini.

3° *J.-B.* THIERS... *Defensio adversus Joh. de Launoy... appendicem de auctore negantis argumenti.* (Défense de J.-B. Thiers contre l'appendice de J. de Launoy sur l'auteur de la preuve négative), Paris, Fred. Léonard, 1664.

4° *De retinenda in ecclesiasticis libris voce Paraclitus* (Si l'on doit conserver dans les livres à l'usage du clergé le mot *Paraclitus*), Lyon, 1669, in-12 ; 2e Ed. Paris, Muguet, 1671, in-12.

5° *De festorum dierum imminutione liber pro defensione Constitutionum Urbani VIII et Gallicanæ Ecclesiæ pontificum.* (De la diminution du nombre des jours de fête. Livre pour la défense des constitutions d'Urbain VIII, et de l'Eglise Gallicane), Lyon, Guillemin, 1668, in-12. L'ouvrage fut mis à l'index à Rome, *donec corrigatur.*

6° *Consultation faite par un avocat du Diocèse de Saintes à son curé sur la diminution du nombre des fêtes ordonnée dans ce diocèse par Mgr l'évêque de Saintes.* Paris, J. Dupuis, 1670, in-12 ; La Rochelle, 1670, in-4°. Cette consultation a été publiée sous le voile de l'anonyme ; elle est la continuation du sujet traité dans le numéro 5.

7° *Dissertation sur l'inscription du grand portail de l'église des Cordeliers de Reims : Deo homini et beato Francisco, utrique crucifixo*, par le S. de Saint-Sauveur (Thiers), 1re Ed., Bruxelles, 1670, in-12 ; 2° Ed. sans nom de ville ni d'imprimeur, 1673, in-12 ; 3e Edition dans le Recueil des pièces pour servir de supplément à *l'Histoire des Pratiques Superstitieuses* du P. Le Brun, publié par l'abbé Granet, réimprimée à la suite de la *Guerre séraphique*, La Haye, 1740, in-12.

8° *Oraison funèbre de Louise de Thou, abbesse de Clairets*, Paris, Coignard, 1671, in-4°. Cette pièce d'éloquence prouve que J.-B. Thiers n'avait rien de l'orateur.

9°, 10°, 11°, *De Stola in archidiaconorum visitationibus gestanda a parochis disceptatio* ; dissertation sur un point d'étiquette fort épineux, aggravé par des récriminations. Cette affaire prit un développement ridicule, et J.-B. Thiers écrivit à cette occasion : la *Sauce Robert ou Avis Salutaire à Maistre Jean Robert, grand archidiacre de Chartres* , in-8° de 13 pages, daté du 12 juin 1676, et d'autres factums d'aussi mauvais goût.

12° *Traité de l'Exposition du Saint Sacrement de l'autel* ; Paris, Dupuis, 1673, in-12. Ce traité, fort estimé, fit beaucoup de bruit lorsqu'il parut.

13° *L'Avocat des pauvres, qui fait voir l'obligation qu'ont les bénéficiers de faire un bon usage de l'Eglise et d'en assister les pauvres* ; Paris, veuve J. Dupuis, 1676, in-12.

14° *Dissertation sur les porches des Eglises, dans laquelle on fait voir les usages auxquels ils sont destinés... et qu'il n'est permis d'y vendre aucunes marchandises, non pas même celles qui servent à la piété.* Orléans, chez Fr. Hotot. Cette dissertation brouilla Thiers avec le chapitre de Chartres, et donna lieu à l'opuscule suivant :

15° *Factum pour J.-B. Thiers..... défendeur contre le chapitre de Chartres, demandeur*, s. l. n. d. in-12 ; il parut en 1679, et est bien écrit, d'une bonne dialectique, d'une plaisanterie excellente.

16° *Traité des Superstitions, selon l'Ecriture Sainte* ; Paris, Ant. Desallier, 1679, 1 vol. in-12° ; 2e éd. Paris, 1697, 2 vol. ; 3me éd., Paris, 1704, 4 vol. ; 4me éd. ; Paris 1751, 4 vol. — Traité singulier, curieux et toujours recherché.

17° *Traité de la clôture des Religieuses* ; Paris, 1681, Ant. Dezallier, in-12°.

18° *Traité de la dépouille des curés, dans lequel on fait voir que les archidiacres n'ont nul droit sur les meubles du curé décédé.* Dans ce traité, Thiers prend pour la première fois le titre de docteur en théologie.

19° *Traité des jeux et des divertissements qui peuvent être permis ou défendus aux*

chrétiens, Paris, 1686, Dezallier, in-12° ; ouvrage curieux surtout par ses digressions fort savantes.

20° *Dissertations ecclésiastiques sur les principaux autels, la clôture du chœur et les jubés des Eglises* ; Paris, 1688, in-12°.

21° *Lettre au sujet du commentaire de Dom Joseph Mège, sur la règle de saint Benoît* ; 1688, in-4°, cité par Moreri.

22° *Histoire des perruques* ; Paris, 1690, in-12° ; Avignon, Chambaud, 1779, in-12. Thiers y blâme les ecclésiastiques qui portent perruque, et fait preuve d'une certaine érudition, dépassée depuis par celle qu'ont employée à traiter ce sujet, Nicolai, et Heguin de Guerle. Thiers devait faire paraître après le *Traité sur les perruques* un *Traité sur les Carrosses* ; il avait fait de profondes recherches à ce sujet, afin de pouvoir distinguer les *misanthropes*, carrosses où il n'entre qu'une personne, les *fiacres à glaces de bois*, etc.

23° *Apologie de M. l'abbé de la Trappe, contre les calomnies du P. de Sainte-Marthe ;* Grenoble, 1694, in-12. Cet ouvrage parut anonyme, et, selon l'abbé Gouget, c'est le plus rare des ouvrages de l'auteur, parce qu'il fut supprimé. On y trouve beaucoup d'anecdotes.

24° *Traité de l'absolution de l'Hérésie, où l'on fait voir que le pouvoir d'absoudre est réservé au Pape et aux Evêques, à l'exclusion des chapitres et des réguliers exempts de la juridiction des ordinaires* ; Lyon, 1695, in-12.

25° *Dissertation sur le lieu où repose le corps de saint Firmin le Confesseur, troisième évêque d'Amiens ;* Lyon, Plaignard, 1695, in-12 ; Paris, 1699, 2e Ed. ; Liége, Robert Foppens, 1699, in-12, 3e Ed.. Nicéron dit que cette dissertation fut supprimée par arrêt du Conseil du 29 avril 1699.

26° *Dissertation sur la Sainte Larme de Vendôme ;* Paris, 1699, in-12. Thiers y invite l'Evêque de Blois à supprimer la relique dont il s'agit. Le P. Mabillon répondit par une Lettre d'un Bénédictin à Mgr l'Evêque de Blois touchant le discernement des anciennes reliques. Thiers répliqua sous le titre suivant :

27° *Réponse à la Lettre du P. Mabillon touchant la prétendue Sainte Larme de Vendôme ;* Cologne, d'Egmont, 1700, in-12. Elle est adressée au premier Évêque de Blois (Berthier), que Mabillon avait choisi comme arbitre. Thiers n'eut pas, en cette occasion, tous les ménagements qu'il devait au savant bénédictin.

28° *De la plus solide et de la plus négligée de toutes les dévotions ;* Paris, J. de Neuilly, 1702, 2 vol. in-12. Ce traité est un des meilleurs de Thiers.

29° *Observations sur le nouveau bréviaire de Cluny ;* Bruxelles, Claude Plantin, 1702, 2 vol. in-12. L'auteur y critique vivement ce bréviaire à la rédaction duquel Le Tourneux avait donné beaucoup de soins. On y trouve des remarques curieuses et beaucoup d'érudition.

30° *Critique de l'Histoire des Flagellans et justification de l'usage des disciplines volontaires* (de l'abbé Boileau) ; Paris, J. de Neuilly, 1702, in-12. C'est le dernier ouvrage imprimé pendant la vie de l'auteur.

31° *Traité des Cloches et de la Sainteté de l'offrande du pain et du vin aux messes des morts ;* Paris, J. de Neuilly, 1721, in-12.

Thiers avait composé une *Dissertation au sujet de saint Gilduin*, évêque de Dol, en Bretagne, mort en l'Eglise de Saint-Père de Chartres, en l'an 1077, et dont les reliques étaient conservées et honorées dans l'église de ce Monastère. Elle n'a pas été imprimée, et le manuscrit s'est perdu.

On a encore : *Lettre de M.* Thiers, *curé de Vibraye, à M. l'Evêque du Mans* (De Tressan) *sur Mlle Rose*, 43 pages, restée manuscrite, et qui se trouve à la Bibliothèque publique de Lyon. Elle fut adressée à l'Evêque du Mans, parce qu'en 1701, ce prélat avait chargé Thiers d'examiner une fille dévote de sa paroisse de Vibraye, nommée Mlle Rose, à laquelle on attribuait des miracles. Il lui fit subir un interrogatoire qui prouva qu'elle ne cherchait qu'à faire des dupes. Thiers lègue sa bibliothèque entière

tant manuscrits qu'imprimés, au Séminaire du Mans, à la condition de payer 2.000 livres à Catherine Thiers, sa légataire et nièce. On ne trouva dans ses manuscrits aucun ouvrage complet, dit M. Delaville, prêtre de la Mission, dans une Lettre du 14 juin 1730. Mais, comme il ramassait tout ce qui était curieux, et qu'il faisait beaucoup de recherches et de notes, on recueillit une très grande quantité de petits morceaux et de feuilles volantes, les uns écrits de sa main, les autres d'écriture différente, contenant de petites pièces, des essais sur les bréviaires et sur les rites du diocèse de Chartres. On assure que Laurent Blondel avait fourni d'abondants matériaux à Thiers, mais il est certain que Thiers était en relation avec beaucoup de savants, Dom Luc d'Achery, Mabillon, l'abbé de Rancé, le cardinal Bona, etc. On avait songé à faire une édition des œuvres complètes de Thiers ; on croit même que l'édition de l'*Histoire des Perruques*, publiée en 1779 sous le nom emprunté de L. Chambaud, à Avignon, était l'essai de cette édition, mais le projet n'a pas été réalisé.

767. Biblia sacra (les 3 derniers tomes). — Coloniæ, 1679 ; in-32.

[La Sainte Bible en latin.]

Les 3 premiers tomes ont été catalogués sous le n° 761.

768. Del rio, Soc. Jesu. Disquisitiones magicæ. — Coloniæ, 1679 ; in-4°.

[Del Rio, S. J. Recherches magiques.]

Voir ci-dessus, nos 584 et 733, ainsi que le n° suivant.

769. Disquisitionum magicarum libri (VI), auct. Martino Del Rio, S. J. — Coloniæ Agrip., 1679 ; in-4°.

[Six livres de recherches magiques, par M. Del Rio, S. J.]

Voir le n° précédent. Il s'agit très vraisemblablement de la même édition, car il n'est pas probable qu'il en ait été publié deux la même année.

770. Biblia sacra et Novum Testamentum. — Cologne, 1679 ; 6 vol. in-18.

[La Sainte Bible et le Nouveau Testament.]

Ne serait-ce pas la même édition que celle cataloguée ci-dessus aux nos 761 et 767, et qui comporte également 6 volumes ?

771. Décret de N. S. P. le Pape Innocent XI contre plusieurs propositions de morale (des Jésuites) suivant les exemplaires de Rome. De l'Imprimerie de la Révérendissime Chambre apostolique, 1679 ; in-8°.

772. J. Ottonis Helbioii epistola intimorum jussu amicorum ad Fraternitatem Roseæ-Crucis exarata. — (Heidelbergæ), 1680, in-12.

[J. Otta Helbig. Lettre écrite à la Fraternité de la Rose-Croix, sur l'injonction d'amis intimes.]

Kloss, n° 2629, qui donne la ville de Heidelberg comme lieu de publication, et

ajoute qu'une traduction allemande de cette lettre a été faite par le frère de Helbig, Christian.

Sur Otto Helbig, voir ci-dessus nº 764.

773. Vestitus Sacerdotum Hebræorum... auctore Johanne Braunio. — Amstelodami, Elzevir, 1680 ; in-4°, fig.

[Le costume des prêtres hébreux..., par Jean Braun.]

Nous trouvons dans Watt (*Bibliotheca Britannica*) T. II, col. 147.

Joh. Braunius : *De Vestitu Sacerdotum Hebræorum ;* Ludg. Batavorum, Amsterdam, 1680, in-4° ; — du même : *Selecta sacra, Libri V ;* Amsterdam, 1700 et *Doctrina fœderum sive Systema theologiæ*, Amsterdam, 1702, 2 vol.

La *Biographie* Michaud lui consacre une courte notice (T. V, p. 444) : Jean Braun, professeur de théologie et de langues orientales à Groningue, né à Kaiserslautern, dans le Palatinat en 1628, fit ses études à Leyde, fut prédicateur de l'Eglise réformée française à Nimègue, et mourut à Groningue, en 1709, laissant plusieurs ouvrages de théologie estimés des protestants ; les principaux sont : *Selecta sacra, libri V*, Amsterdam, 1700, in-4° ; *Commentaire* (latin) sur *l'Epître aux Hébreux*, *ibid*, 1705 ; *Vestitus Hebræorum Sacerdotum*, Amsterdam, 1701, 2 vol. in-4°, livre plein de recherches savantes : il y fait voir que le *byssus* n'est pas le coton, mais un lin d'Egypte très fin. On a prétendu à tort que cet ouvrage était du théologien Lempereur ; ce n'est qu'une partie d'un traité plus considérable qu'il avait entrepris et qui devait avoir pour titre *De Sacerdotio Hebræorum*. Mais dans l'ouvrage qui nous reste, il traite des antiquités hébraïques aussi bien que des vêtements sacerdotaux. Citons un autre ouvrage de lui : La *Véritable Religion Hollandaise*, 1675, in-12. Ce dernier ouvrage l'a fait accuser de sabellianisme et de coccéianisme ; il a été combattu par son collègue J. Marck.

Feller (II, 535) l'appelle Braunius, de son nom latin, il le fait naître à Kaiserslautern dans le Bas-Palatinat, en 1628, et mourir à Groningue en 1708. Il dit encore que : *La véritable religion des Hollandais* est écrite contre Stoup (Amsterdam, 1700, in-4°). « Braunius, dit Feller, était très habile dans la philologie sacrée, dans le rabbinisme, dans les antiquités judaïques, et dans celles de Rome et de la Grèce. Il vante trop l'utilité du Talmud pour l'intelligence de l'Ecriture ». Il s'inspira souvent des doctrines plus ou moins millénaristes de Jean Coccéius (1603-1669), qui enseignait le règne visible de Jésus-Christ sur terre et le glorieux triomphe de l'Eglise après l'abolition du règne de l'Antechrist.

Cf. Moreri, II, 394 ; Hœfer, VII, 274.

774. Adam A. Lebenswaldt, Arzt zu Salzburg. Acht Tractätlein von den (*lire :* des) Teufels List und Betrüge, etc. Viertes von den Teufels List und Betrug in der falschen Alchymisterei und Goldmacher-Kunst, darinnen auführlicher (*lire :* ausführlicher) Bericht gegeben wird von den sogennanten Fratribus (R. C. oder) Rosen-Creutzern, und Theophrasto Paracelso. — Salzburg, J. Bapt. Meyer, 1680 ; in-18.

[Adam A. Lebenswaldt, Médecin à Salzbourg. Huit petits traités sur la ruse et les impostures du diable, etc. — Quatrième (traité) sur la ruse et l'imposture du diable dans la fausse Alchimie et l'art des faiseurs d'or ; où il est donné une relation détaillée sur les dénommés Frères de la R. C. ou Rose-Croix, ainsi que sur Théophraste Paracelse.]

Kloss, nº 2628, sous le format in-12, et à qui les mots entre crochets [R. C. oder] sont empruntés.

Nous n'avons rien trouvé sur la biographie d'Adam von Lebenswaldt, mais dans un de ses ouvrages, celui qui fait l'objet de la présente notice, il se donne les qualités suivantes : Philosophe et médecin, comte palatin, poète lauréat de l'Empire, notaire apostolique public, et, d'après les sujets qu'il a traités, on peut croire qu'il était surtout médecin. Fort savant, un peu pédant, il écrit d'un style, vif, clair et simple, et il critique les illusions et le charlatanisme de son époque avec autant de pénétration que d'âpreté.

Græsse (*Trésor des Livres rares*, T. VI, p. 133) indique de lui les ouvrages suivants :

1° *Curiöse Tractatlein von der Teuffels List und Betrug in der Hebräer Cabbala.* (Curieux petit traité sur la ruse et la tromperie du Diable dans la kabbale juive), Salzbourg, 1680. Cet opuscule fait partie d'une série de huit traités sur lesquels nous allons revenir, et parmi lesquels se trouve l'opuscule mentionné par Peeters Baertsoen.

2° *Damographia oder Gemserbeschreibung* (Damographie, ou description du chamois), Salzbourg, 1680, in-4°.

3° *Land, Stadt und Hausarzneybuch* (Livre de médecine pour la campagne, la ville et la maison), Nuremberg, 1695, in-f°.

Voici maintenant les titres de chacun des huit « Petits Traités » dont il a été question plus haut :

Erstes Tractätel von dess Teuffels List und Betrug in der Hebraeer Cabbala, mit einem Vorbericht wie der Teufel mit dem Menschlichen Geschlecht auff underschidlich weiss eingeschlichen (Premier petit traité de la ruse et de la tromperie du Diable dans la Cabbale hébraïque, avec un préambule montrant comment le Diable a su se glisser sans être aperçu dans le genre humain), Salzbourg, imprimé et publié par J. B. Mayr, imprimeur de la Cour et de l'Université, 1680, in-8°.

Andertes Tractätel von der, etc... in der Astrologia judiciaria, oder zu vil urtheilenden Stern-Kunst, in welcher Klar vor Augen gestellet wird dass solche Wissenschafft grundloss und von der listigen Teuffels Schuelen ihren Ursprung nehme. (Deuxième Traité de la tromperie du Diable dans l'Astrologie judiciaire, science trop ambitieuse dans ses jugements, où l'on met clairement sous les yeux qu'une telle science est dépourvue de fondement et tire son origine des Ecoles trompeuses du Diable), Salzbourg, J.-B. Mayr, 1680, in-18.

Drittes Tractätel... in den Vierten Elementen, und viel andern abergläubischen Dingen. (Troisième Traité de la Tromperie du démon dans les quatre Eléments et beaucoup d'autres choses superstitieuses, Salzbourg, J.-B. Mayr, 1680, in-18.

Vierdtes Tractätel des Teuffels List und Betrug, in der falschen Alchymisterey und Goldmacher-Kunst, darinnen ausführlicher Bericht gegeben wird von den so genandten Fratribus Roseæ Crucis, oder Rosen-Creutzern und Theophrasto Paracelso (Quatrième petit Traité... sur la fausse alchimie et l'art de faire de l'or, plus un rapport détaillé sur les soi-disant Frères de la Rose-Croix, ou Rosenkreutzer, et sur Théophraste Paracelse), Salzbourg, J.-B. Mayr, 1680.

Fünftes Tractätel von dess Teuffels List und Betrug in der Berg-Ruethen und Berg-Spiegel, mit einem Vorsatz des Menschenspiegls, nemblich von der Physionomia, Metoposcopia, und Chiromantia. (Cinquième petit traité sur la ruse et tromperie du Diable dans la baguette des mines et le miroir des mines, précédé d'un préambule sur la Physionomie, la Métoposcopie et la Chiromancie), Salzburg, J.-B. Mayr, 1681.

Sechstes Tractätel... von des Teuffels List und Betrug in der Waffen-Salben, und sogenandten Sympathischen Pulvers (Sixième petit Traité de la ruse et tromperie du diable dans l'onguent sympathique et la poudre de sympathie), Salzburg, J.-B. Mayr, 1681.

Siebentes Tractätel... in der Pflanzung der Krankheit (Septième petit Traité sur la ruse du Démon dans la transplantation de la maladie), Salzburg, J.-B. Mayr, 1681, in-18.

Achtes Tractätel... (Huitième Traité où il est question de la ruse et de la perfidie avec laquelle le diable entraine les hommes à la pratique de la Magie, où il est aussi parlé de l'Antechrist comme dernier magicien, avec la conclusion : de quelle manière

on peut se garantir de la ruse, tentation et séduction du diable), Salzburg, J.-B. Mayr, 1681, in-18.

Ces huit traités se trouvent ordinairement réunis en deux tomes, et chaque traité a son frontispice et sa pagination.

Cet ouvrage est mentionné dans le *Catalogue raisonné of Works on the Occult Sciences* de MM. GARDNER et WESTCOTT, partie rosicrucienne, p. 42, nº 290 :

LEBENSWALDT (A.-A.), *Arzt zu Salzburg : Acht Trctätlein von des Teuffels List und Betruge*, etc... *von der sogenannten Frat. R. C.*, etc., in-12, Salzburg, J.-P. Meyer, 1680, 1681 et 1682.

Notice d'une rédaction assez négligée, comme on le voit.

ROSENTHAL (p. 36, nº 36) en donne une bonne description, mais qui n'ajoute rien aux détails qui précèdent. D'après une autre notice (p. 164, nº 2201), il semblerait que ces petits traités se vendaient séparément : il n'est question dans cette notice que du *Traité sur les Quatre Eléments*, 140 pp. Salzbourg, in-18.

Mais, à la page 246, nº 3317, il nous indique le titre complet du troisième ouvrage d'A. de Lebenswaldt, sur la médecine :

LEBENWALDT (leg. Lebenswaldt) *Adam von — médecin en Styrie : Land, Stadt und Hauss Artzney-Buch, wie man die Krankheiten, so durch Contagion und Anklebung ausgebreitet als da seyn : Pest, Pestilenzial und Petechialische Fieber, ungarische Krankheit, rothe Ruhr, Kinds-Blattern, etc., widerstand thun Könne. Sammt einer Chronik aller denkwurdigen Pesten, etc.*

[Livre de médecine pour la campagne, la ville et la maison, indiquant la manière d'éviter les maladies qui se répandent par la contagion, telles que la peste, la fièvre pestilentielle et pétéchiale, la maladie hongroise, la rougeole, etc. Avec une chronique de toutes les Pestes remarquables]. Nuremberg, Lochner, 1695, avec 2 gravures sur cuivre, 13 ff. 720 pp. et 17 ff. in-fº.

Ouvrage de grande valeur par son mérite comme par sa rareté, ajoute ROSENTHAL, en donnant quelques preuves de cette assertion, tirées des historiens des épidémies.

Nous donnons ci-dessous, malgré sa longueur, et à cause de son intérêt, le passage du quatrième Traité qui est relatif aux Rose-Croix, passage qui semble n'avoir été utilisé par aucun des historiens de cette fameuse société (p. 26 du 4ᵉ traité) :

« Je vais maintenant parler de MM. les Rose-Croix, parce que souvent des personnages de haut rang m'ont demandé ce que je pense de cette étonnante Fraternité, de ce qu'ils font et veulent, et d'où ils ont pris leur origine. J'ai lu plusieurs de leurs Epîtres, mais je n'ai trouvé aucun fondement jusqu'au jour où j'ai eu entre les mains leur *Fama* et *Confessio Fraternitatis*, que Johann Chringer (*sic :* ordinairement, c'est un certain Jean Bringer qui est nommé) a tirée des marais achérontiens, et a publiée à Francfort. Ce petit livre de mensonge, cette doctrine fabriquée a été réfutée d'une façon spirituelle, par des raisons tirées des écoles de la vérité, par le très docte Théologien Johannes Robertus, de la très louable Société de Jésus, dans son livre contre Goclenius, sect. 17 ; et par André Libavius, docteur en médecine, dans son excellent livre *Bedencken von der Fama und Confessio* (Doutes sur la *Fama* et *Confessio*) de la Fraternité de la Rose-Croix.

« Mais, pour en parler brièvement et sans ennuyer le lecteur bienveillant, cette Fraternité met en avant que son Grand Patriarche ou fondateur, ou pour ainsi dire celui dont elle descend et dont elle tire son nom aurait été un jeune Moine nommé A. C. R. ou Rosenkreuz, de nation allemande, de famille pauvre, mais noble, né en 1378, mort en 1484, ainsi donc à l'âge de 104 ans. A l'âge de cinq ans, il aurait été donné à un monastère, où il aurait appris les langues grecque et latine ; puis, à l'âge de 16 ans, il aurait pris la décision de voyager, serait parti pour le Saint-Sépulcre, mais, ayant entendu dire qu'il y avait à Damas, en Arabie, des Magiciens (ou Mages) auxquels la Nature entière avait été révélée, et qui étaient capables de faire des prodiges, la dévo-

tion d'aller au Saint-Sépulcre se serait éteinte en lui et il aurait préféré Damas à Jérusalem ; il aurait appris des Turcs bien des choses, puis se serait tourné vers les Sages Arabes, qui avaient conçu pour lui tant d'estime, qu'ils lui avaient montré beaucoup d'amitié. Il y aurait appris la langue arabe, aurait traduit en latin le Livre du Monde (*Weltbuch*) la Physique et la Mathématique, de là, il serait parti pour la Barbarie (les Etats Barbaresques), en passant par l'Egypte, se serait rendu auprès d'autres mages et Cabalistes, qui, toutefois, n'auraient pas été purs, mais gens superstitieux. Comme il avait eu l'occasion de trouver de meilleurs motifs de croyance, laquelle concordait exactement avec toute l'Harmonie du Monde, et les Périodes de tous les siècles, il se serait remis en route pour rentrer dans son pays, et n'aurait voulu donner sa doctrine ni à l'Espagne, ni à aucune autre nation. Dès lors, il aurait décidé de fonder en Europe une société comme en Afrique (comme celle qu'il avait connue en Afrique) et une maison dénommée Maison de l'Esprit-Saint, comme on peut le lire dans la *Fama et Confessio*, p. 79. Son nom était écrit F. R. C. (Frat. Ros. Cr.) ; il aurait été un homme pieux et éclairé d'en haut, dont les méditations semblaient au-dessus de tout ce que, depuis le commencement du monde, la raison humaine a pu concevoir, ou de tout ce qui a été révélé par Dieu, ou de ce qui a pu être appris avec l'aide des Esprits. Oh ! quelle injure contre Dieu, contre les Anges, les Prophètes, les Apôtres et la Sainte-Ecriture ! Son tombeau, ou Antre, qu'il s'était fait à lui-même de son vivant, est resté caché pendant 120 ans : il s'y trouvait une porte secrète, et sur le mur se lisait l'inscription : *Après* 120 *ans, je m'ouvrirai*. Cet événement a donc dû se produire en 1604. Après l'ouverture, on devait y voir un soleil (welche von der Weltsonnen hat Scheinen gelernt (?), un tel Soleil était au centre de la voûte ; il s'y trouvait aussi un autel, sur lequel était posée une plaque ronde de bronze, avec ces lettres A. C. R. et cette inscription : « Je me suis creusé cette tombe de mon vivant, comme une délivrance de toutes choses ». On y trouvait aussi diverses figures avec des inscriptions telles que : 1. *Nequaquam vacuum ;* 2° *Legis jugum* ; 3° *Libertas Evangelii ;* 4° *Dei Gloria intacta*. Mais, qu'Œdipe se charge de dire ce que cela signifiait. Il y avait là aussi plusieurs livres, comme aussi le *Vocabularium Theophrasti*. (N. B. or Theophraste n'était pas né encore, comme le prétend cet Antrum). Le Frère Rosenkreuz inanimé tenait dans la main un petit livre de parchemin qui était écrit en lettres d'or, et marqué d'un I ; il y avait aussi plusieurs miroirs qui étaient doués de grandes vertus : *item* une clochette, et des Cierges allumés ; il y avait aussi une magnifique épitaphe : *C. Ros. C. ex nobili atque Splendida Germanorum familia oriundus Vir sui Sæculi divinis Revelationibus, indefessis laboribus ad cœlestia atque humana mysteria arcanave admissus, postquam Mundum minutum omnibus motibus magno illi respondentem fabricasset, hocque tandem præteritarum, præsentium et faturarum compendio extracto*, etc.

Voyez-vous ce petit créateur dans son Antre, ou petit monde, comme l'insecte dans le grain de poivre, comme la vermine, etc.

Libavius tient cela pour une invention, et avec raison, car on ne trouve rien qui ressemble à un tel lieu dans une carte. Aucun géographe ou chronologiste n'en parle, Ce doit être une idole peinte à l'huile, ceinte de l'anneau de Gygès, qui la rendait invisible. Mais je veux parler des réformateurs du monde, indiquer brièvement leurs doctrines et prétentions, et dire quel est mon jugement et celui d'autres personnes.

Au commencement, il devait y avoir dans cette maison ou cloître soi-disant de l'Esprit-Saint seulement les huit Frères ; actuellement, par la volonté de Dieu, à ce qu'ils affirment, ce nombre s'est accru. Ce lieu est enveloppé d'un nuage, si bien que sans une mission miraculeuse de Dieu, nul ne peut le trouver ou le voir, à moins qu'il n'ait les yeux de l'aigle, et quiconque le chercherait par la force mourrait plutôt que de le trouver. Celui qui sait garder en soi ses pensées et ses croyances, et ne s'abaisse pas, celui qui est un Mage paracelsien, a déjà les qualités suffisantes ; on peut aussi admettre les savants et les ignorants, ils ont un symbole qui leur per-